

SERRURE DE LA PORTE D'ENTRÉE  
DE L'HOTEL DE VILLE.

Meunier, en d'admirables tableaux, en de saisissantes sculptures, a révélé la beauté souffrante et parfois héroïque de cette terre fécondée par le travail humain; il a découvert la poésie secrète de ces villages miniers qu'on appelle des « coron », et dont tous les habitants, depuis le premier jusqu'au dernier, dépendent du charbonnage comme, jadis, tous les habitants du village féodal dépendaient du manoir. Il a dégagé l'émotion poignante qu'enfermaient ces horizons bossués, ces terrains ravagés; mais il fallait vraiment l'imagination d'un grand artiste pour tirer de la beauté de ce pays si insoucieux de la beauté. En dehors de Mons même, aucun monument, aucune église n'attire l'attention. Toutes les vieilles maisons de plaisance, tous les petits châteaux qui peuplaient autrefois le pays, ont été envahis, conquis, abîmés par l'industrie charbonnière. Dans ce sol qui est comme miné par des tarets, il y a, du reste, de tels fléchissements que, dans certains villages, toutes les maisons sont lézardées et crevassées. Cela ne gêne personne : tout le monde est habitué à ce danger d'éboulement. Le Borain s'est fait peu à peu la psychologie de l'habitant des pays volcaniques, pour qui le tremblement de terre est un risque normal. Au surplus n'arrive-t-il pas à ces terris, qui ont des airs de volcans, de faire éruption, tout comme un Vésuve en réduction? Il advient souvent qu'un feu intérieur y couve pendant de longues années : des gaz s'accumulent sous la masse amoncelée des terres et des déchets de charbon. Puis, un beau jour, un coup de canon réveille le pays; de la poussière, des pierres sont projetées à quelques kilomètres de distance : c'est le terri qui a fait explosion. On s'en va visiter le cratère, et tout est dit.

Rien n'égale, au reste, l'insouciance du Borain. Plus encore peut-être que l'ouvrier de Charleroi, il vit au jour le jour, largement, joyeusement, dans les temps de prospérité, tristement, péniblement, quand viennent les crises. Si vous traversez un dimanche matin un coron du Borinage, vous verrez la plupart des hommes à croupetons sur le pas de leur porte, — dans l'attitude qu'ils prennent généralement lorsqu'ils se reposent dans les galeries du charbonnage, — fumant leur pipe, bayant aux corneilles, ou causant entre eux dans leur pittoresque patois, avec un air satisfait et heureux de vivre qui contraste violemment avec l'idée qu'on se fait de leur rude métier et de ses dangers continuels. Mais ces dangers de la mine, ils les ignorent, comme ils ignorent le péril qu'il peut y avoir à habiter une maison qui danse sur un sol incertain. Ils aiment le charbonnage comme le pêcheur aime la mer.

Pourtant, quels que soient les pré-

qu'on retire de la mine, le rouge cru des toits et le vert éclatant des champs, des prés, des petits bois, respectés par l'industrie minière. Ils sont hélas! peu nombreux, et soit qu'on monte sur la terrasse supérieure du château de Mons, soit que, pour embrasser le Borinage avec plus de détails, on le parcourt dans un de ces trains locaux ou de ces tramways vicinaux qui le sillonnent de toutes parts, on a l'impression d'une terre véritablement rongée par le travail et la fumée du charbon. Constantin



MONS : LE CHATEAU, COTÉ DU PARC.

cautions et les perfectionnements de l'exploitation moderne, la mine reste meurtrière. Certes, on est arrivé, au moins dans une certaine mesure, à parer au danger qui résultait autrefois de l'insouciance même des ouvriers, négligeant le boisage des galeries pour fournir un plus grand nombre de « berlines » (waggonnets de charbon). Mais il est des catastrophes imprévues, des coups de grisou qui plongent tout à coup tout un village dans le deuil. Alors le mineur a des cris de colère : au lendemain d'un effroyable désastre qui engloutit la moitié des houilleurs de Frameries, un journaliste vit une mère qui, lui montrant l'enfant qu'elle allaitait, dit avec un rire de colère : « C'est pour l'Agrappe! » L'Agrappe, c'était le charbonnage qui venait d'engloutir tant de vies. La plupart de ces noms que l'on donne aux puits ont, comme celui-ci, une sonorité terrible et pittoresque, ironique ou vengeresse : Plate-Veine, Pouilleuse, Grand Bouillon de Pâturages, Bonne-Veine à Mouche, Tire-Terre, Belle-Victoire, Sacré-Madame, Turlupu, Crachet-Pickery, Jauguette-sur-Dames. Mais il y a, en somme, dans ces vocables, plus d'ironie que de haine. Au bout de très peu de temps, la catastrophe est oubliée, on retourne au puits, et la vie reprend, avec ses alternatives de misère et d'opulence.

Comme toutes les populations qui vivent d'un métier rude et dangereux, les Borains ont besoin de plaisirs violents. Aussi les ducasses (fêtes de village) sont-elles extrêmement joyeuses au pays minier. Elles ont leur physionomie très locale, car, à la différence du métallurgiste, du verrier ou du mineur de Charleroi, le houilleur borain, véritable autochtone, a ses traditions,



MONS : LA CATHÉDRALE SAINTE-WAUDRU.



MONS : LA COUR INTÉRIEURE DE L'HOTEL DE VILLE.

ses habitudes, mais toutes consistent essentiellement dans le grand bal qui a lieu au « salon ». Chaque village a son salon, c'est-à-dire sa salle de danse. Les gros bourgs, Jemappes, Quaregnon, Saint-Ghislain, Boussu, Dour, Pâtinages, Frameries, Flénu, Hornu, en ont un grand nombre. Quelques-uns sont vastes comme des halles. D'autres ne comportent guère qu'une petite pièce attenant à un cabaret; mais tous sont également bien achalandés les dimanches et les jours de fête. Toute la soirée, aux sons aigres d'un orchestron ou d'un orchestre généralement composé d'une clarinette, d'un piston et d'un trombone, houilleurs et charbonniers dansent alors à perdre haleine. Les femmes, tout heureuses de se débarrasser des vêtements sordides qu'elles revêtent pour le travail de la mine, — depuis la loi sur le travail des femmes et des enfants, elles ne sont plus employées qu'« à la surface », mais ce travail aussi ne manque pas de rudesse, — portent les vêtements les plus voyants, arborent des chapeaux fantastiques, des rubans verts, jaunes, roses ou rouges. C'est une folie de toilettes éclatantes et de coquetterie naïve, une folie de mouvement surtout. Mais il est un jour de l'année où toute cette effervescence brutale est portée à son comble : c'est le jour de la Sainte-Barbe, la « fiesse » traditionnelle du Borinage. Tous les charbonnages chôment alors, et, même dans les plus mauvaises années, Borains et Boraines vont par bandes de cabaret en cabaret au son du tambour. Toute la journée, au bruit des accordéons et des orchestres, se mêlent les détonations de petits mortiers bourrés de poudre qu'on allume d'instant en instant. Au Borinage, cela s'appelle « tirer des camps », et il n'y a pas de fêtes sans camps.

Indépendamment de la Sainte-Barbe, les Borains ont quelques « ducasses » spéciales auxquelles ils se rendent fidèlement. Elles ont souvent leurs particularités plaisantes. Telle est la coutume de quêter de maison en maison après la fête, de quoi alimenter la fête suivante. Les jeunes gens investis de cette mission de confiance s'appellent « capitaine » ou, dans certains villages, « maître jeune homme ». C'est une charge honorifique et lucrative à la fois qui se confère par adjudication. Celui qui l'obtient est tenu de payer cent, deux cents, même trois cents pots de bière, selon l'importance de la ducasse. Avec le produit des collectes on achète des pièces d'artifice, et le reste constitue le bénéfice des adjudicataires. Pendant tout le temps de la fête, on les voit se promener gravement par les rues, portant un chapeau haut de forme hérissé de plumes et tenant à la main un jonc flexible, insigne de leur dignité. Ce sont de vrais maîtres des cérémonies. Rien d'imposant comme la dignité avec laquelle ils ouvrent le bal. A peine l'orchestre a-t-il préludé qu'ils se mettent lentement à tourner sur eux-mêmes, les bras arrondis, les paupières mi-closes,



MONS : LA GRANDE SALLE DE L'HOTEL DE VILLE.

avec un air de volupté et de componction. Puis des jeunes filles, enrubannées et gantées, vont, les unes après les autres, rejoindre le danseur qui les fait tourner selon les rites et leur confère ainsi la dignité de « dames de danse ». Tout cela se fait le plus sérieusement du monde; ce sont les rites d'une religion de la danse qui font oublier au Borain les duretés de la mine.

Ces fêtes locales, Sainte-Barbe ou ducasses, ne vont pas sans violence ni sans brutalité. Elles se terminent rarement sans rixes, mais presque jamais ces rixes ne sont sanglantes. Les grandes colères se dépensent en paroles, et pour inculte et un peu sauvage qu'il soit, ce peuple, en somme, est un bon peuple, chez qui l'immoralité est infiniment moins enracinée que chez la population mêlée, hétérogène et nomade du pays de Charleroi.

**Mons en fête. « Le Doudou. »** — Parmi tant de ducasses auxquelles le Borain ne manque jamais d'assister, la plus célèbre, celle à laquelle il est le plus obstinément fidèle, c'est la ducasse de Mons. Mons est la capitale du Borinage, mais une capitale que le Borain, le vrai Borain dédaigne quelque peu, et qu'il ne visite jamais si ce n'est le jour de la fête traditionnelle.

C'est une ville de fonctionnaires et de rentiers, et le Borain, s'imaginant à tort ou à raison qu'il la fait vivre, répète volontiers que c'est une ville de fainéants. Le Montois, le Montois antiochtone et pur sang, rend dédain pour dédain : il parle du houilleur de la banlieue comme d'un assez bon drille, très peu raisonnable et qu'il faut traiter en enfant. Il a pour ce travailleur manuel la nuance de mépris avec laquelle le petit bourgeois considère le prolétaire, dont il est encore si près. Mais le jour de la ducasse, tout cela s'oublie. Il est de tradition que le Borinage aille s'approvisionner à la foire de Mons d'une infinité de choses. C'est dans les échoppes de la Grand-Place montoise qu'il convient d'acheter les couteaux, les ciseaux, les porte-monnaie, les pipes, les blagnes à tabac et les Dijoux à bon marché que l'on offre à sa promesse. D'autre part, c'est au cirque, au café-concert, au théâtre ambulante, que le houilleur borain prend contact avec l'art et les plaisirs contemporains. Aussi, le jour de la foire, est-ce un envahissement : Mons a l'air d'une ville conquise. Chaque train déverse dans ses rues des hordes de houilleurs endimanchés, et la petite ville, si calme d'ordinaire, d'aspect si gaiement provincial, présente alors une animation vraiment prodigieuse : les cafés regorgent de monde, et partout ce sont des musiques, des chants, des airs de danse; il est impossible de se soustraire à cette impression de fête populaire, qui laisse si souvent, à ceux qui s'en sont le plus grisés, un vague relent de mélancolie.

La fête de Mons, du reste, possède un « clou », une cérémonie traditionnelle qui a conservé presque tout son prestige :



Phot. Neurdein.

MONS : LE BEFFROI.

c'est le cortège du Doudou, suivi du Lameçon, c'est-à-dire du combat qui doit remettre aux prises le susdit Doudou, illustre dragon, avec Monseigneur Saint-Georges lui-même ou avec son représentant Gilles de Chin. Les érudits ne sont pas d'accord. Toujours est-il que cette cérémonie se rapporte à une légende de la plus respectable antiquité. Elle commémore, dit-on, la victoire du vaillant Gilles de Chin, pieux chevalier qui vivait au temps de Baudouin IV, sur un terrible dragon qui s'était installé dans les bois de Wasmes et qui, de là, désolait toute la contrée. Dans une cavalcade où figurent différents groupes plus ou moins fantaisistes, et un vieux char tout doré que les Montois appellent « le car d'or », on voit s'avancer une sorte d'énorme têtard, au ventre renflé, à la queue effilée et dont la tête, vaguement humaine avec de gros yeux et des bajoues, a quelque chose d'incroyablement débonnaire : ce dragon a l'air d'une bonne bête. Il est entouré d'une bande de joyeux drilles, les uns vêtus d'une sorte de maillot couvert de feuilles de lierre : ce sont les « hommes sauvages », les autres couverts d'étoffe ou d'oripeaux figurant de vagues fourrures et munis de chevaux-jupons qu'ils font caracoler en des mouvements furieux autour de la bête qu'ils feignent d'agacer. Le Doudou, — c'est ainsi que le peuple montois appelle le fameux dragon, — arrive dans cet équipage sur la Grand-Place, et saint Georges, ou Gilles de Chin, qui, monté sur une paisible rosse, l'a jusque-là suivi fort tranquillement, se remet en devoir de lui courir sus. La bête d'abord cherche à lui échapper, c'est-à-dire que les deux hommes qui la font mouvoir se précipitent d'un bout à l'autre de la place, envoyant dans la foule de grands coups de queue, de façon à faire voler le plus de chapeaux possible. Enfin, toujours harcelée par les Chinchins, la bête se rend et reçoit le coup mortel, un coup de pistolet. Ainsi, dit un poète local qui rima vers 1840,

Ainsi finit cette histoire  
Digne d'un haut intérêt.  
Et Gilles, après la victoire,  
S'en retourne au cabaret.

**Les origines et l'histoire de Mons.** — Si Mons ne fut fondée ni par saint Georges, ni par César, ainsi que l'affirmait gravement un écrivain local d'il y a deux siècles, ce n'en est pas moins une ville fort ancienne. Dans les temps troublés où le premier souci des bâtisseurs était de se fortifier, de se mettre à l'abri des brigands et des armées, cette colline, assez abrupte, s'élevant au milieu d'une plaine que les terris n'avaient pas encore bossuée, devait tenter les fondateurs de citadelles et de monastères. Et, en effet, à l'origine de Mons, comme à l'origine de tant de villes occidentales, il y a une forteresse et un couvent. Que les premières assises de la forteresse aient été établies par quelque empereur romain

sur l'emplacement d'un oppidum des Nerviens, — d'où le nom *Mons Cæsaris*, — ou que le vénérable château montois ait été construit par le prince franc Alberon, frère de Mérovée, cela importe assez peu. Toujours est-il que Charlemagne en fit le chef-lieu d'une division administrative qui devint le noyau du comté de Hainaut. Quant au monastère, il fut fondé par sainte Waudru, qui vers l'an 650 vint s'établir là avec saint Hilaire pour évangéliser le pays, encore passablement païen



MONS : VIEIL HOTEL  
RUE DU MONT-DE-PIÉTÉ.



MONS : LA RUE DE HAVRÉ ET LE BEFFROI.

à cette époque. C'est à la paix que la réputation de sainteté de Waudru et de sa compagne Aye, qui lui succéda, valut au pays qu'on doit attribuer le développement assez rapide de la ville.

Jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle Mons et le Hainaut suivirent les destinées du duché de Lotharinge, dont ils faisaient partie. Par le mariage de Richilde avec Baudouin VI, comte de Flandre, le vieux pays des Nerviens, Marche de l'Empire, fut momentanément réuni aux domaines de la maison de Flandre, fief français, mais il en fut définitivement séparé par la sentence de saint Louis, qui, ayant à juger la querelle des d'Avesnes et des Dampierre, donna le Hainaut aux d'Avesnes et la Flandre aux Dampierre. La maison d'Avesnes s'éteint, le comté passa à la maison de Bavière, dont Philippe le Bon hérita en 1435.

L'histoire de Mons au moyen âge n'offre pas un intérêt très vif. Jean I<sup>er</sup> lui donna des chartes; Guillaume I<sup>er</sup>, son fils, y attira des drapiers dont les ateliers furent prospères, sans jamais éclipser toutefois ceux de la Flandre. Comme toutes les villes des Pays-Bas, la ville subit naturellement quelques sièges et quelques assauts meurtriers, mais elle profita largement de la prospérité générale du pays au XV<sup>e</sup> siècle, et, quand commencèrent les troubles religieux du XVI<sup>e</sup>, ses fabriques de serge étaient singulièrement actives. Malheureusement Mons eut beaucoup à souffrir de la guerre civile. Pris par une armée protestante commandée par Louis de Nassau, frère du Taciturne, il fut repris par le duc d'Albe, qui le livra aussitôt à un « conseil des troubles ». La plupart des manufacturiers accusés d'avoir porté les armes contre leur souverain furent jetés en prison et envoyés au supplice; leurs biens furent confisqués, leurs veuves et leurs enfants bannis. Lorsque don Louis de Requesens vint prendre la place du terrible duc d'Albe, il y avait encore dans les prisons de Mons soixante-quinze bourgeois condamnés à mort. Il les fit remettre en liberté; mais cette clémence venait trop tard. Beaucoup de fabricants de serge avaient péri, ou étaient ruinés, d'autres s'étaient réfugiés en France ou en Hollande. Les ateliers ne se rouvrirent pas.

Depuis ce temps et jusqu'aux premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, Mons n'a plus été qu'une place de guerre, tour à tour prise et reprise par Louis XIV et par les alliés, puis en 1746 par le maréchal de Saxe, enfin en 1792 par Damouriez, qui y fit une entrée solennelle après la bataille de Jemappes et en qui la plupart des Montois virent un libérateur.

**Les monuments. La ville moderne.** — Du château fortifié, berceau primitif de la cité, il reste quelques tours et une esplanade que l'on a aménagée en promenade et d'où l'on découvre en un



CANAL AUX ABORDS DE MONS.

saissant panorama toutes les cheminées, tous les terris du Borinage, traversé comme par un rai d'acier par le canal de Mons à Condé que Napoléon fit creuser et dont il détermina la direction en traçant, dit-on, sur la carte un trait de plume rigide que l'on suivit ponctuellement.

Le beffroi s'accote au château; c'est une agréable construction du xv<sup>e</sup> siècle, surmontée d'un clocheton léger et dont le style classique contraste avec la plupart des beffrois de Belgique. Il a été construit en 1662, sur les plans d'un architecte montois, Louis Ledoux, et restauré en 1864. Sur les flancs de la colline, du « mont », que le château et le beffroi occupent, se dresse le vaisseau grisâtre de Sainte-Waudru. Commencée en 1450, probablement par Mathieu de Layens, l'architecte de l'hôtel de ville de Louvain, elle appartient tout entière au style ogival tertiaire, mais elle a quelque chose de plus austère, de plus grave, que la plupart des églises de cette période gothique. Bien que la tour qui devait compléter la silhouette de l'édifice n'ait jamais été construite, celle-ci ne manque pas de cette grâce nerveuse qui fait la beauté de nos églises médiévales. Mais c'est surtout l'intérieur qu'on admire. Cette nef élevée et merveilleusement simple est un modèle d'élégance, et ses soixante colonnes sans chapiteaux s'élevant en faisceaux jusqu'aux clés de voûte font l'effet le plus heureux; c'est un véritable tour de force architectural. On montre à Sainte-Waudru d'assez beaux vitraux et des bas-reliefs dus au sculpteur montois Jacques Dubreucq et provenant du jubé, qui fut détruit en 1792.

Également au flanc de la colline, un peu en contre-bas, s'étend la vaste Grand'Place, entourée, comme toutes les grand'places des villes belges, des principaux cafés et décorée d'un charmant hôtel de ville du xv<sup>e</sup> siècle. La façade, en gothique tertiaire, a été surmontée d'une tour en style baroque, construite par le même architecte que le beffroi. Mais cette tour s'harmonise très bien avec la façade gothique, et l'ensemble du monument est d'un effet singulièrement pittoresque. La cour intérieure en est du reste charmante, et les salles, bien restaurées, dans un style archaïsant qui évoque très suffisamment le xv<sup>e</sup> siècle, méritent d'être visitées.

Sainte-Waudru, le Beffroi, l'Hôtel de ville sont assurément des monuments très dignes d'intérêt; mais ils ne peuvent être comparés aux richesses monumentales de quelques autres villes. Par contre, la physionomie générale de Mons est charmante et vraiment originale. Autour du château et de la Grand'Place, les rues dévalent allégrement dans la plaine, s'enchevêtrant les unes dans les autres en un amusant labyrinthe. Elles ont, pour la plupart, des noms pittoresques et qui rappellent la vie d'autrefois; on y voit de vieux hôtels bourgeois ou seigneuriaux et de belles petites maisons tranquilles où tout doit être soigneusement rangé. Puis, tout au bas de la montagne, de larges boulevards bordés de grands ormes, et dont les maisons s'entourent de vastes jardins, remplacent les anciens remparts. Et partout, dans les rues comme sur les places, le long des boulevards comme devant l'Hôtel de ville, règne une gaieté tranquille et souriante,

la gaieté des existences bourgeoises satisfaites, modestes et bien nourries.

Mons, en effet, est demeurée une ville aristocratique et bourgeoise, une ville de rentiers et de fonctionnaires, et c'est ce qui l'isole dans le Borinage industriel. Mais cette aristocratie locale, cette vieille bourgeoisie aisée n'a point la morgue hautaine qui empêche si lourdement dans leur respectabilité l'aristocratie et la bourgeoisie provinciale des villes flamandes. Assurément la « société » montoise sait aussi marquer les distances. Mais on dirait que le voisinage de la France donne plus de liant, plus d'amabilité, plus de gaieté aux mœurs et aux habitudes. Mons est une de ces « villes qui rient » dont parle Lemonnier. C'est le pays des fumisteries et des bons diners. On y reçoit largement, mais avec plus de bonhomie que

de faste. Cette sociabilité montoise se relève du reste d'un peu plus de curiosité intellectuelle qu'on n'en trouve généralement en province. Mons, en effet, est une ville universitaire, et l'on y trouve tout un petit monde de professeurs et de savants. A côté de l'école des mines, qui fournit presque toute la Belgique minière d'ingénieurs, il y a une école industrielle supérieure, très bien organisée et qui compte un grand nombre d'élèves, et l'on y a fondé, en 1901, un *Institut commercial des industriels du Hainaut*, dont la tendance caractérise très nettement l'esprit de la Belgique nouvelle. Celle-ci a compris, on l'a vu, la nécessité où elle était d'assurer à son industrie si merveilleusement active des débouchés lointains. Elle veut jouer un rôle dans les grandes compétitions économiques auxquelles le monde européen semble se préparer. C'est ce que l'on appelle avec un certain pédantisme « l'expansion économique mondiale ». L'Institut commercial des industriels du Hainaut, fondé et soutenu par un syndicat d'usiniens, a pour but de préparer les générations nouvelles à cette expansion. Dû à l'initiative de M. Henri Dutrieux, ingénieur en chef, directeur de service aux chemins de fer de l'État belge, organisé et dirigé par M. Émile Jottrand, l'Institut doit à



TOURNAI : MAISONS ROMANES.



TOURNAI : VUE GÉNÉRALE DE LA CATHÉDRALE.

la générosité de M. Raoul Warocqué des installations magnifiques. D'un programme assez différent de la plupart de ces grandes écoles techniques, il tend à former des jeunes gens résolus à s'expatrier et capables d'assurer à l'étranger des débouchés aux grandes affaires industrielles.

L'école des mines, l'école industrielle, l'Institut commercial, amènent chaque année à Mons tout un petit monde étudiantin qui contribue beaucoup à l'animation et à la gaieté de la ville. C'est l'élément vivant et moderne d'une cité qui, sans cela, aurait peut-être quelque tendance à s'engourdir dans les agréments de la vie locale et de son « bien-vivre », et qui, grâce à cela, concilie très bien le respect du passé et la confiance dans le présent.

### LE HAINAUT OCCIDENTAL

**Soignies et le pays des carrières.** — A côté du charbonnage, de la métallurgie et de la verrerie, le Hainaut possède encore une industrie importante : c'est celle des carrières. Toute la région qui s'étend au nord-ouest de la province, entre le Rœulx, les Ecaussinnes, Soignies et Braine-le-Comte, vit de l'extraction des pierres de taille. Sous l'effort sans trêve des carriers, le sol s'est crevassé de profonds ravins qui renouvellent, mais avec d'autres aspects, la physionomie tourmentée de la contrée charbonnière. Tandis qu'au Borinage la suie nuisselle en pluie fuligineuse, ici c'est une impalpable poussière grise qui s'élève lentement des trous béants du sol et s'abat sur le pays.

Quand de la surface on plonge les regards dans ces gouffres, au flanc desquels serpentent d'étroits sentiers créés, semble-t-il, plutôt pour des chèvres que pour des hommes, on voit s'agiter au fond un peuple d'ouvriers qui, de cette distance, ressemblent à des gnomes fouillant le giron de la terre.

Ces carrières sont nombreuses et riches. Chaque centre a son genre d'exploitation particulier. A Soignies, à Maffle, aux Ecaus-

sines, on extrait le petit granit, cette pierre d'un bleu gris qui donne à tant de monuments belges leur couleur dominante; Lessines taille infatigablement dans son porphyre le dur pavé des rues; à Hautrage, c'est la terre plastique; vers Tournai, la pierre à chaux que l'on arrache au sol fécond. Le centre de cette région est la petite ville de Soignies, où l'on peut visiter une belle église romane fondée au <sup>vii</sup>e siècle, réédifiée en 965, et complètement modifiée vers l'an 1100. L'ensemble de la ville est sans grand intérêt, et les environs n'ont rien de particulièrement pittoresque. Quant à la population, elle a ce même air un peu rude que nous avons constaté en traversant le Borinage et le pays de Charleroi. Comme le mineur, le carrier exerce un métier extrêmement dur et passablement dangereux. Aussi a-t-il le même besoin de réjouissance brutale, le même amour des kermesses et des fêtes. La plupart de celles-ci n'ont rien de particulièrement original.

L'une d'elles, cependant, bien que de création récente, s'est acquise une plaisante célébrité : c'est le goûter matrimonial d'Ecaussinnes-Lalaing. Il y a quelques années, il paraît que l'on trouvait à Ecaussinnes beaucoup plus de filles à marier que d'époux. Les « jeunesses » de cette localité risquaient fort de coiffer sainte Catherine, et, comme elles n'avaient pas la ressource des villégiatures qui permettent aux jeunes filles de la bourgeoisie de chercher des maris par le vaste monde, elles résolurent d'attirer aux Ecaussinnes les célibataires, non seulement des environs, mais de tout le pays. Tous les journaux belges et quelques gazettes du nord de la France reçurent donc un « communiqué », les priant d'annoncer au public que les jeunes filles d'Ecaussinnes-Lalaing donneraient, le prochain lundi de la Pentecôte, un grand goûter matrimonial et qu'elles offriraient aux célibataires des deux mondes du café et des « carabibis ». (Le carabibi est une pâtisserie locale que l'on dit particulièrement délectable.) L'idée parut bizarre. On y alla par curiosité. On suivit le « grand défilé des céliba-



TOURNAI : LE PORTAIL NORD DE LA CATHÉDRALE.

taires » lequel était accompagné de musique. On entendit la présidente prononcer un discours que lui avait composé un publiciste d'Ecaussines, et dans lequel elle disait avec autant de naïveté que d'émotion « son désir de connaître enfin des caresses légales ». On s'amusa beaucoup, comme à une partie de campagne, et l'on y revint l'année suivante. La fête est entrée dans les mœurs et, le plus fort, c'est qu'elle a fait des mariages.

**Le pays des grandes fermes. — Le « Maugré ».** — A l'ouest du Hainaut, à partir de Chièvres et de Péruwelz, le pays change brusquement d'aspect : plus d'industrie; on retrouve la vieille province agricole telle qu'elle était au xviii<sup>e</sup> siècle. C'est un district de grandes fermes, généralement exploitées de temps immémoriaux par la même famille.

Cette coutume a provoqué dans les premières années du xix<sup>e</sup> siècle une sorte de petite guerre sociale qui a encore laissé quelques traces. Quand, profitant de la prospérité générale et de la plus-value de la terre, les propriétaires voulurent augmenter leurs fermages, ils rencontrèrent de la part des tenanciers une résistance obstinée.

Les paysans se considéraient comme ayant des droits sur les terres qu'ils cultivaient de père en fils depuis des générations. Ils croyaient avoir sur leurs fermes une sorte de quasi-propriété et quand, sur leur refus de se plier aux augmentations de fermage, on voulut les remplacer par des fermiers nouveaux, il y eut comme une conspiration générale du pays contre ces intrus.

Toute terre dont l'ancien fermier avait été évincé fut frappée de *maugré* (mauvais gré), pour employer la langue du pays. Le nouvel occupant vit ses meules incendiées par des mains mystérieuses, ses pommiers sciés, ses récoltes dévastées, ses bestiaux empoisonnés; bien heureux quand lui ou les siens, s'étant un peu attardés par les chemins, le soir, n'étaient pas frappés d'une balle partie on ne sait d'où. La justice lit aux tenants

du « maugré » une guerre acharnée et d'autant plus difficile que tout le pays les protégeait, croyant très sincèrement défendre son bon droit. Cette guerre sourde eut ses héros, tel ce « curé des Pourchaux » (c'était le surnom d'un paysan) dont M. Maurice des Ombiaux a conté la tragique histoire, et qui fut exécuté en 1818 sur la Grand'Place de Mous. Il fallut de longues années pour mettre fin à cette insaisissable insurrection rurale que l'on n'a pas encore oubliée.

C'est dans les environs d'Ath, jolie petite ville fortifiée, bâtie au bord de la Dendre, à quelques lieues de Tournai, que le maugré sévit le plus cruellement et le plus longtemps, mais il régna dans tout le Tournais et même dans une partie de la Picardie.

**Tournai.** — Tournai est peut-être la plus ancienne ville de la Belgique. « Son origine se perd dans la nuit des temps, dit un historien local. On suit les traces de son existence jusqu'aux premiers documents historiques. Mais, sans se contenter des renseignements qu'ils pouvaient y puiser, nos chroniqueurs ont voulu remonter jusqu'à l'époque de sa fondation. On marche vite dans le champ des conjectures. Celui-ci lui donna pour fondateur Turnus et les Troyens, celui-là Tullius Hostilius, un autre, sur la foi d'un clerc étranger, fait intervenir Tarquin l'Ancien. »

Quoi qu'il en soit de ces origines fabuleuses, on a découvert dans les environs de Tournai des médailles gauloises qui portent à l'avers une tête de femme avec la légende « Durnacos » et au revers un cavalier, ayant en exergue des noms différents comme Auscro, Domnus, Eburo, Bavori.

Comment méconnaître là le vieux nom de la cité tournaisienne : *Doornik*, *Durnacum*, *Turnacum*? Que Tournai soit ou ne soit pas l'ancienne capitale des Nerviens, il n'en est pas moins évident que c'était déjà une ville considérable aux premiers temps de la domination romaine. Une importante route militaire y passait. C'était, avec Tongres, l'étape principale des légions qui, de la vallée de la Seine, se rendaient dans la marche du Rhin, et il y avait là probablement, dès cette époque, un centre commercial assez important. Au moment de l'invasion franque, les Saliens s'y établirent solidement. Childéric y mourut, Clovis y naquit et y eut sa résidence ordinaire jusqu'à la conquête totale de la Gaule. Ces princes francs possédaient à Tournai un de leurs rares palais



TOURNAI : LA TOUR HENRI VIII.



Phot. Neurdéin.

LA GRAND PLACE, LA CATHÉDRALE ET LE BEFFROI

AU PREMIER PLAN, LA STATUE DE LA PRINCESSE  
D'ÉPINOY, QUI S'ILLUSTRA EN 1581 DANS LA DÉFENSE  
DE LA VILLE CONTRE L'ARMÉE D'ALEX. FARNÈSE.





TOURNAI : LE PONT DES TROUS.

urbains que des documents du vi<sup>e</sup> siècle nous montrent encore debout, et où ils battaient monnaie. Selon la tradition, il s'élevait, sur la rive droite de l'Escaut, en face de la ville actuelle, près de l'église Saint-Brice.

C'est en effet là qu'en 1653 des ouvriers mirent au jour le tombeau de Childéric. L'identification en avait été facile : parmi des ossements d'homme et de cheval, on trouva un globe de cristal, une hache d'armes, des fers de lance, des débris de tablettes, une agrafe, des abeilles d'or massif, et un anneau royal portant ces mots : *Childerici regis*. Ces précieuses reliques furent données par l'archiduc Léopold, alors gouverneur des Pays-Bas, au cabinet impérial de Vienne. Dans la suite l'empereur les offrit à l'électeur de Cologne, Maximilien de Bavière, qui en fit don à Louis XIV. Elles se trouvent aujourd'hui au musée de Saint-Germain.

Quand les princes mérovingiens eurent quitté Tournai, cette ville rentra dans l'obscurité, et tout ce qui s'y rapporte demeure singulièrement incertain jusqu'au xi<sup>e</sup> siècle. C'était, semble-t-il, une principauté épiscopale, relevant directement de la couronne de France. Mais, située aux confins de la Flandre et de la Picardie, elle subit en général le protectorat flamand jusqu'au règne de Philippe Auguste. En 1187, ce prince, qui comprenait l'importance d'un évêché qui étendait sa juridiction ecclésiastique sur la plus grande partie de la Flandre, vint visiter Tournai, accorda le droit de commune aux bourgeois, et gagna définitivement l'évêque à sa politique. Depuis lors Tournai a toujours été, en Belgique, le centre le plus actif de l'influence française.

Lors de l'expédition qui se termina par la bataille de Cassel, Tournai fournit un contingent considérable qui soutint le premier choc des communiens de Zannekin et décida du succès de la journée. En récompense, Philippe de Valois donna aux bourgeois tournaisiens la garde exclusive des rois de France à l'armée et, comme « ce service ne doit pas être réputé service de vilain et roturier, mais service de toute noblesse et gentillesse », ils furent tous anoblis, eux et leur postérité. Les Tournaisiens prirent leur titre très au sérieux, et lorsque, au cours de la guerre de Cent ans, la Flandre entra dans le parti de l'Angleterre, la vieille capitale des rois francs devint le plus solide boulevard de la monarchie française vers

le nord. Édouard III et Jacques Van Artevelde l'assiégèrent en vain.

Ces rapports de courtoisie entre le roi de France et la ville de Tournai durèrent jusqu'au règne de Louis XI, qui, ayant fait entrer par surprise une garnison dans la ville, supprima ses libertés. Aussi, dans la guerre qui, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, mit aux prises les rois de France et les souverains des Pays-Bas, les Tournaisiens se donnèrent-ils à la maison de Habsbourg. Depuis lors Tournai a suivi les destinées de la Belgique. Il a subi, plus ou moins héroïquement, quantité de sièges meurtriers : Louis XIV, le prince Eugène, le maréchal de Saxe y entrèrent tour à tour par la brèche. Mais le plus illustre de ces faits d'armes fut la défense de la ville par Christine de Laing, princesse d'Épinoy, contre Alexandre Farnèse. L'héroïque

dame, armée de pied en cap, assumait vaillamment le commandement, fut la première aux remparts, et sauva la ville. Celle-ci ne se souvient plus guère de tout ce passé, et, malgré la trahison de Louis XI, elle est demeurée la plus française de mœurs et de sympathie de toutes les villes belges. On voisine beaucoup entre Lille et Tournai, les mariages franco-belges sont très nombreux, et des deux côtés de la frontière le peuple, qui est de la même race et parle le même patois, continue à fraterniser.

Tournai, vieille ville accorte et bien disposée, compte beaucoup de monuments historiques intéressants : un élégant et fier beffroi de 1187, un agréable hôtel de ville, établi dans l'ancien prieuré de Saint-Martin, et une charmante Halle aux Draps, dans le meilleur style de la Renaissance flamande, où a été installé un joli musée. Mais tous ces souvenirs du passé s'effacent devant la merveilleuse cathédrale qui occupe le centre de la ville. De toutes les églises belges, la cathédrale de Tournai est peut-être la seule qui supporte la comparaison avec les grands monuments chrétiens du nord de la France. C'est le meilleur type de l'architecture romane en Picardie. Rien n'égale la grandeur et la sobriété de cette vaste basilique à piliers, en forme de croix, avec déambulatoire et chapelles rayonnantes. Le roman y domine, et, extérieurement, il apparaît seul. Mais les bras du transept, et le chœur, qui ne fut consacré qu'en 1338, sont de style ogival. Nulle part, peut-être, ce style ne s'harmonise mieux avec le roman primitif, et tous ceux qui goûtent l'austère poésie de l'architecture chrétienne ne peuvent pé-



L'ESCAUT A TOURNAI.



TOURNAI : LES ANCIENS REMPARTS.

nétrer sans émotion dans cette noble cathédrale. Peut-être regretteront-ils que la nef centrale soit coupée par un jubé du xvi<sup>e</sup> siècle qui constitue, a-t-on dit, un chef-d'œuvre, mais un hors-d'œuvre. Et le fait est que les riches sculptures de Corneille de Vriendt cadrent assez mal avec la sombre grandeur de ces voûtes romanes. Mais c'est le propre des grandes églises catholiques d'harmoniser dans leur splendeur liturgique des variations architecturales, et il convient d'admirer la cathédrale de Tournai sans regretter ce que les siècles y ont apporté.

Telle qu'elle est, elle produit une inoubliable impression. Elle est vraiment le cœur de la cité ; on sent que c'est autour de cette cellule centrale que l'organisme tournaisien s'est développé. Sa splendeur massive donne une idée de force et de solidité. Elle est la protectrice éternelle, elle est l'asile et l'expression de l'idéal d'un peuple. Elle ennoblit définitivement une ville

qui, sans elle, ne ferait peut-être que se complaire dans une bonhomie un peu plate.

Cette ville, tout entière d'ailleurs, est vraiment charmante et d'un caractère très particulier. Si les abords de la gare sont semblables aux abords de toutes les gares de Belgique, les quais de l'Escant, le dédale des ruelles entourant la cathédrale, l'immense Grand'Place, qui semble faite pour y organiser des revues, ont un caractère, non pas wallon, mais tournaisien. Car si le Tournaisien est un coin de Wallonie très wallonisant, il a son esprit spécial, sa saveur particulière. Tournai se souvient qu'elle fut une ville libre, une manière de petite capitale, et, si attachés qu'ils soient à la nationalité belge, les Tournaisiens n'en sont pas moins particularistes. Le wallon qu'on parle sur les bords de l'Escant est assez différent de celui qu'on parle au bord de la Meuse. Il se rapproche infiniment plus du dialecte picard. L'esprit, d'autre part, est très différent et, dans le développement de la littérature wallonne, les Tournaisiens ont, pour ainsi dire, un département séparé. Tournai, comme ses légendes, a ses plaisanteries locales, une sorte de bonhomie narquoise et de scepticisme bon enfant qui lui appartient en propre et qui se traduit principalement en des chansons d'une verve savoureuse. Quelques-unes sont célèbres : telles, les *Choney clothiers* (cinq clochers), complainte gentiment nostalgique qui chante l'amour du Tournaisien exilé pour sa cathédrale, et *les Tournaisiens sont là*, dont les couplets d'une vantardise ironique célèbrent la bravoure des enfants de Tournai.

Tout en restant très attaché aux mœurs et à l'idiome de la Wallonie, ce point extrême du Hainaut, du Hainaut agricole, a continué de vivre un peu à part du reste du pays ; ce pays frontière a su se garder des influences extérieures : il est resté merveilleusement lui-même.



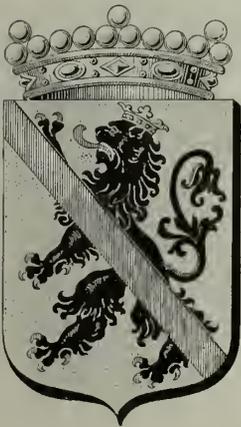
AU MARCHÉ DE TOURNAI.



VUE PANORAMIQUE DE NAMUR.

## LA PROVINCE DE NAMUR

*Les rivières et les forêts de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Philippeville, Waicourt, Gembloux, Fosses. — Les villes de la Meuse : Dinant, Namur. L'histoire de Namur. Mœurs namuroises. La Société de Moncrabeau et la poésie populaire. Les environs de Namur. — La Famenne et le Coudroz. — Les Ardennes namuroises. — Beauvaing. — Les grottes de Rochefort et de Han.*



### Les rivières et les forêts de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

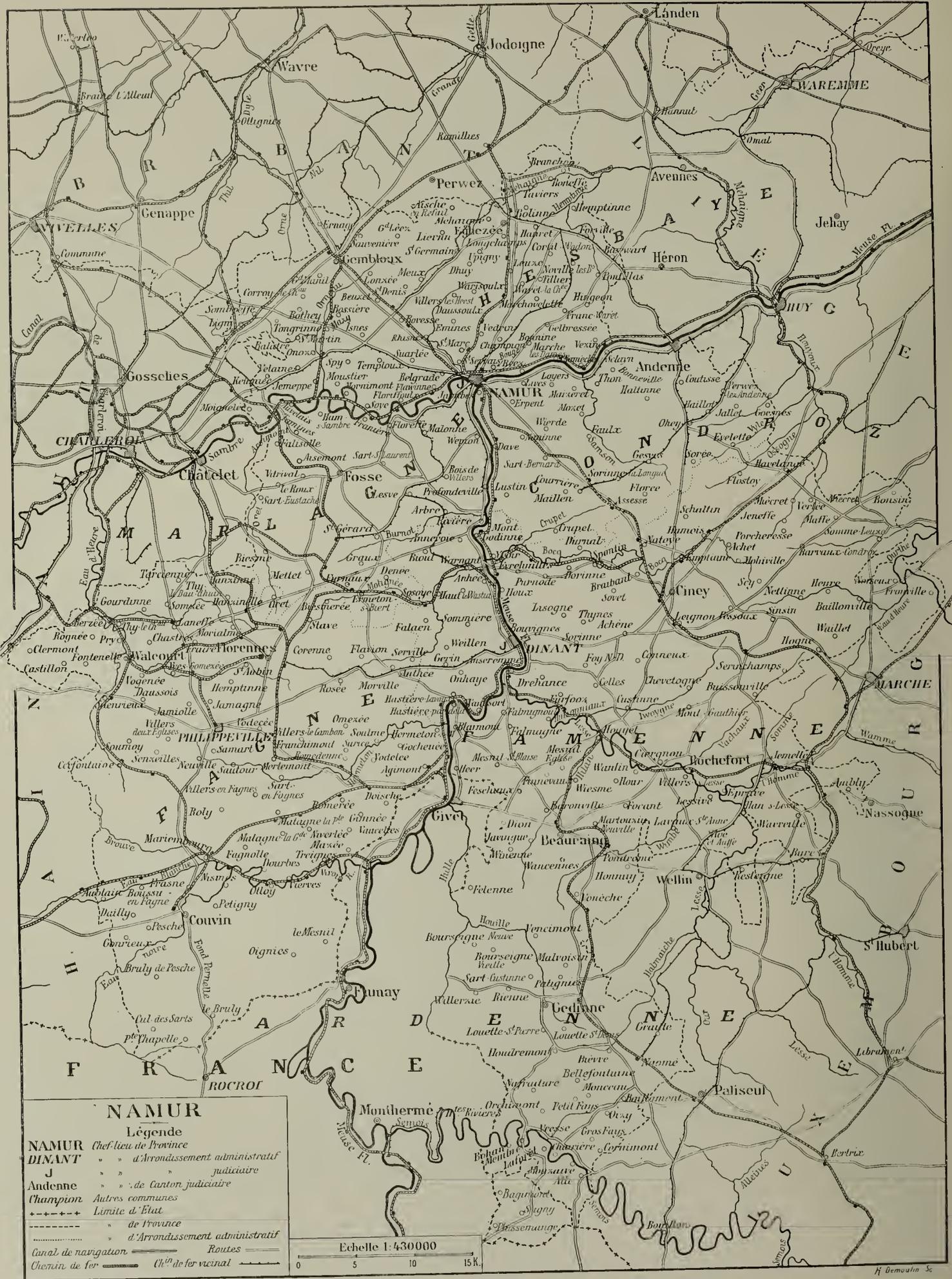
— Les provinces de la Belgique que nous avons parcourues jusqu'ici ont toutes été profondément modifiées par la main des hommes : Flandre, Hainaut, Brabant; marécages asséchés, forêts défrichées, n'ont plus rien de l'aspect qu'on imagine aux terres primitives de la préhistoire. Partout le soc des charrues a passé. Pas un pouce de terre qui n'ait été non seulement foulé, mais remué par un peuple infatigable. Dans la partie de la Belgique wallonne qui s'étend à l'est de la Meuse, au contraire, la nature, en bien des endroits, a conservé toute sa sauvagerie. Pays de

bois et de rochers, l'Ardenne et les contreforts du plateau d'Ardenne ont su défendre leur charme agreste contre l'envahissement de la civilisation industrielle, et le touriste, pour peu qu'il se puisse passer du confort des grandes routes, trouve encore à fouler l'abrupt sentier que le chasseur des tribus préceltiques traça le long des rivières.

Ce pays, d'un aspect si nouveau pour qui ne connaît encore que la Belgique agricole et manufacturière, commence sur la rive gauche du fleuve, car dès l'Entre-Sambre-et-Meuse, dont une partie est incorporée dans le Hainaut, la roche apparaît dans le terrain se relevant graduellement, et les rivières coulent profondément encaissées entre des collines couvertes de forêts. C'est là que la sylvie vénérable qui couvrait tout le pays à l'époque où César y pénétra a le mieux conservé son caractère primitif. Quand on va de Mariembourg à Fumay, en France, au travers de

la forêt des Cinq-Cents-Bonniers, on peut marcher tout un jour sans rencontrer autre chose que quelques huttes forestières. Dans ce pays de bûcherons et de contrebandiers dont les mœurs n'ont guère changé depuis deux ou trois siècles, les villes et les villages sont minuscules et rares. Si près du pays de Charleroi, l'industrie cesse brusquement; à peine, dans toute cette partie de la province, peut-on compter quelques tanneries. Ça et là, dans l'immense solitude, un moulin, une vieille ferme, un relais de poste, un château. Puis la futaie reprend; les routes s'allongent, montent, descendent le long des larges ondulations du terrain, serpentent au flanc d'un coteau, pour traverser quelque vallée profonde où s'accroupit un humble village.

Ce pays de bois est aussi le pays de l'eau. D'innombrables rivières cheminent et gazouillent dans cette forêt: outre la Moline, l'Hermeton, le Viroin, qui roulent des flots abondants, ce sont l'Yves, la Biert, le Flavion, le Burnot, le Bronve, l'Heure, l'Acon et cent autres ruisseaux qui tous portent, à côté d'une dénomination locale et souvent changeante, le nom patronymique d'« Eau ». Partout on les entend jaser; partout leur murmure se mêle au friselis des feuilles, et ce murmure est le rire et la conversation d'un paysage trop silencieux. Quand on a marché des heures durant dans le taillis ou sous la futaie oppressante et mystérieuse, le bruit de l'eau roulant sur les cailloux annonce la lumière, le repos, et peut-être quelque maison proche où l'on verra des hommes et où l'on vous accueillera. Car, bien que le tourisme ait déjà plus ou moins altéré les vieilles mœurs, il y a encore des habitudes hospitalières dans ce pays sauvage où il semble que l'habitant ait toujours quelque joie à voir apparaître un visage humain. Plusieurs de ces vallées sont charmantes d'ailleurs. Si l'Eau blanche et l'Eau noire qui se rencontrent à Dourbes pour former le Viroin coulent sous bois dans la majeure partie de leur cours et n'arrosent que des sites particulièrement sauvages, la Moline et l'Hermeton serpentent à travers d'admira-



**NAMUR**

**Légende**

- NAMUR Chef-lieu de Province
- DINANT " d'Arrondissement administratif
- J " " " judiciaire
- Andenne " de Canton judiciaire
- Champion Autres communes
- Limite d'Etat
- " de Province
- " d'Arrondissement administratif
- Canal de navigation Routes
- Chem. de fer Ch<sup>de</sup> de fer vicinal

Echelle 1:430000

0 5 10 15 K.

CARTE DE LA PROVINCE DE NAMUR.

H. Demoulin Sc.

bles prairies, que des coteaux boisés limitent de toutes parts, de façon à former de véritables petits domaines, soigneusement clos au reste du monde. Un moulin, une ferme, une humble gentilhommière en fait généralement le centre. Des bestiaux paissent tranquillement dans la prairie. On cultive quelque peu la partie inférieure du coteau, laissant le reste au taillis; et rien ne peut exprimer la paix idyllique et silencieuse de ces combes ignorées.

Pour bien connaître le pays, il faudrait suivre chacune de ses rivières, car la plupart des bourgs intéressants que compte la région dressent leurs clochers d'ardoise sur leurs rives. Sur les plateaux, il y a de grandes fermes, quelques villages agricoles, mais rien d'ordinaire n'y attire le voyageur, ni les souvenirs, ni le pittoresque.

Avec l'Eau noire, qui d'ailleurs est d'une limpidité de cristal, on traverse les futaies et les taillis impénétrables des Cinq-Cents-Bonniers. On côtoie des pics abrupts, des rochers déserts, on passe par quelques moulins et quelques « censes » (c'est le nom qu'on donne aux fermes dans le pays), isolées et muettes, puis on arrive à Couvin, vieille petite ville féodale adossée à un rocher que couronnait autrefois un château fort, auquel se rattache un jolie légende.

Le sire de Chimay d'alors, Jean de Croy, ne se faisait point scrupule, dit-elle, de chasser sur les terres des bourgeois de Couvin quand il lui en prenait la fantaisie. Ceux-ci, après avoir vainement protesté contre ses déprédations, trouvèrent un moyen passablement irrégulier, mais expéditif, de se débarrasser du noble braconnier.

« Donc, pour exécuter leur dessein, dit un chroniqueur, un jour ledit comte étant venu chasser sur les bois dudit Couvin et, par ardeur de la chasse, traversant les halliers à course de cheval, tellement qu'il était bien loin et séparé de ses gens, ils courent sur lui masqués, mettant la main sur la bride de son cheval, l'arrêtent, le garrottent et, lui bandant les yeux, le mènent ci et là, à travers le bois, comme s'ils l'eussent voulu emmener bien loin jusqu'à la nuit, et puis, à l'insu des autres bourgeois, le jettent en une profonde fosse et hideux cachot d'une tour du château dudit Couvin, où chaque jour on lui jetait en cachette quelque peu de pain et d'eau pour le faire mourir lentement plutôt que pour le sustenter. Il fut là sept ans, sans que madame sa femme, ou autres de ses gens, en reçussent aucune nouvelle, un chacun se persuadant qu'il avait été assassiné par quelques voleurs ou dévoré des bêtes sauvages; lui aussi ne savait en quel lieu il était détenu, ni pour quelle raison, s'imaginant être bien éloigné de Chimay, n'en étant néanmoins qu'à trois petites lieues. »

Voici comment finit son supplice :

« Dans ledit cachot, qui était le creux d'un rocher, il y avait une fente et ouverture par où tant seulement il recevait quelque peu de lumière, et au pied dudit était une petite plaine où près là un jeune garçon paissait des moutons, lequel avec une arbalète quinait et tirait après ladite fente et ouverture dudit rocher, et après plusieurs coups arriva qu'il tira droit au trou; donc étant approché du rocher et ayant mis son bras pour reprendre son trait, le comte le prend et le tient ferme par la main; le garçon crie, hurle, et le comte l'apaise, le fait taire, lui parle doucement et demande là où il était et, ayant entendu du garçon qu'il était à Couvin, le prie qu'il voudrait appeler son père. »

Bref Jean de Croy arrive à écrire un billet à sa femme dont il charge le petit berger. La dame de Chimay, qui n'espérait plus revoir son époux, commande aux gens de ses dix-sept villages d'accourir en armes pour délivrer leur seigneur. Bientôt l'armée se met en marche, et l'on arrive devant Couvin, qui s'effare et demande la raison de cet appareil guerrier :

« Notre seigneur est enfermé là, languissant depuis sept ans en un horrible cul de basse-fosse, » crient les gens de Chimay en tendant le poing vers le donjon.

Alors les bourgeois, qui ne savent rien



Phot. Puttemans.

L'YWOYGNE, AFFLUENT DE LA LESSE.

de la capture opérée par quelques-uns des leurs, courent au château et délivrent le seigneur enfermé. Mais celui-ci ne leur pardonna que lorsqu'on eut détruit le château jusqu'à la dernière pierre.

Peu après Couvin, l'Eau noire disparaît brusquement sous une montagne qu'elle traverse de part en part, pour reparaitre aux environs de Nismes, joli bourg sylvestre où survit une charmante coutume chevaleresque. C'est l'usage à Nismes, lors de la célébration d'un mariage, que les « capitaines de la jeunesse », postés sous le porche de l'église, croisent deux épées qu'ils n'abaissent que lorsque le mari a pris au corsage de l'épousée un nœud de ruban dont il décore l'un des porte-glaive qui lui ont fermé l'église.

C'est un peu plus loin que Nismes, près de Dourbes, que l'Eau noire rencontre l'Eau blanche, qui, parcourant, elle aussi, des grands bois et des rochers abrupts, a passé par Mariembourg, vieille place de guerre que Charles-Quint fonda en l'honneur de sa sœur, Marie de Hongrie, et que Henri II, roi de France,



Phot. Bégoïn.

LA FERME DE FANUÉE, PRÈS DE HAZY.

conquit, lors de la sanglante campagne de 1554. Le site est pittoresque. Le mariage des deux rivières se fait au pied d'un énorme rocher que les paysans nomment « la Roche à l'homme », en mémoire, dit-on, d'un malheureux berger qui, en poursuivant des moutons égarés, voulut descendre la pente rapide et se brisa sur les cailloux de la rivière.

A peine le Viroin s'est-il formé de la fusion de ces deux affluents que le paysage, assez idyllique aux environs de Dourbes, prend brusquement un caractère de rudesse et d'austérité extraordinaire. Au sommet d'un roc merveilleusement feuilleté se dresse la silhouette romantique des ruines de Hauteroche, citadelle avancée des défilés où serpente la rivière. Comme tant de maisons féodales de l'Entre-Sambre-et-Meuse, celle-ci fut détruite par les terribles bandes de Henri II, lors de la guerre d'extermination que Charles-Quint ouvrit par le siège de Metz et qui se termina par le traité de Cateau-Cambrésis.

Toute cette partie du pays est semée de ruines féodales. Sur les rives du paisible et charmant Hermeton, on ne trouve guère que quelques pans de murs, restes de la châtelainie de Sautour. Mais, sur la Molignée, plus profondément encaissée entre les roches, les amateurs de paysages romantiques admireront les ruines de Montaigne, autre souvenir du passage de Henri II. On ne peut imaginer meilleur décor pour un de ces contes galants et terribles que Walter Scott avait mis à la mode vers 1820, et dont s'enthousiasmaient les lectrices de keepsakes.

Montaigne, vraisemblablement bâti par quelques-uns de ces barons pillards du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle qui, placés entre la principauté de Liège, le comté de Hainaut et le comté de Namur, profitaient de l'incertitude des frontières et des querelles de leurs suzerains pour piller tout le pays de la Meuse, dresse ses tours formidables au milieu d'un cirque de collines boisées. Il ne faut pas avoir beaucoup d'imagination pour voir les créneaux se garnir d'archers, les corridors retentir du bruit des cuirasses et des pertuisanes, les cours s'animer du mouvement des chevaux et pour entendre au fond des oubliettes le gémissement des prisonniers. Tout le moyen âge conventionnel dont le romantisme nous a donné la vision s'évoque ici sans effort. La châtelaine qui s'ennuie, le beau page qui la regarde avec des yeux trop doux, le terrible seigneur qui, rentrant de la croisade, surprend les amants et les fait périr dans les plus horribles supplices, tout le

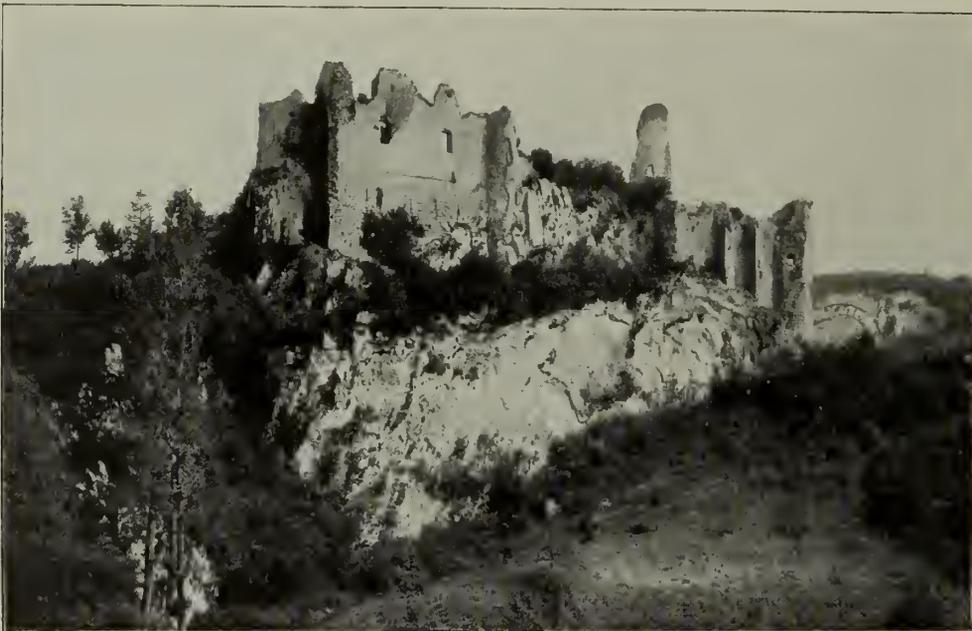


LA VALLÉE DE LA MEUSE A FREYER.

thème convenu des ballades et des romans chevaleresques nous revient en mémoire, et la végétation qui peu à peu a reconquis ces vieilles pierres met par là-dessus les variations banales, mais toujours émouvantes du « triste retour des choses d'ici-bas ».

Qu'on ait descendu la vallée du Viroin, celle de l'Hermeton ou celle de la Molignée, la surprise et la joie sont toujours les mêmes quand, au sortir de ces petites vallées pittoresques et resserrées, on arrive à la Meuse. La Meuse, c'est le grand et large fleuve qui donne le ton à toute la contrée. La Meuse, c'est la vieille route de la civilisation à travers ce pays de bois, si longtemps fermé au reste du monde. C'est par là qu'ont passé les grandes invasions dont notre Europe moderne est sortie. C'est le long de ces rives que les bandes féodales ont trainé leurs armures et leurs pennons, et que les armées des Habsbourg, de Louis XIV et de la République ont promené leurs canons et leurs cavaliers. C'est sur ses flots limpides que les bateaux des marchands de Liège, de Huy, de Namur et de Dinant ont cheminé, portant partout l'aisance et la richesse. La Meuse! c'est le beau fleuve austrasien qui a vu se former le noyau primitif de l'empire de Charlemagne, c'est de ce pays de rochers et de forêts que les Carolingiens sont sortis.

**Philippeville. Walcourt. Gembloux. Fosses.** — Mais, avant de suivre le cours de la Meuse, onduleux et paisible, en nous arrêtant aux villes et aux villages qui retiennent l'intérêt, il convient de nommer quelques petites villes de la rive gauche qui, perdues dans les bois et les campagnes, méritent cependant, soit par leur pittoresque, soit par les souvenirs qu'elles évoquent, d'arrêter l'archéologue et le touriste. En plein pays de bois, au milieu du plateau qui sépare le bassin de la Sambre de celui de la Meuse, se dressent les remparts de Philippeville. Cette place de guerre doit son origine à Charles-Quint, qui la fit construire en 1553 sur l'emplacement du village de Corbigny et lui donna le nom de son fils. Elle devait servir de boulevard aux Pays-Bas contre les invasions françaises. Mais Louis XIV s'en empara. Le traité des Pyrénées la rattacha définitivement à la France, qui la garda jusqu'en 1815. Elle présente l'aspect de toutes les places de guerre de l'époque. C'est un pentagone régulier, entouré de fossés et au milieu duquel se trouve une place d'armes où aboutissent toutes les rues.



LES RUINES DU CHATEAU DE MONTAIGLE, PRÈS D'YVOIR.

Ce château, qui domine la vallée de la Molignée, fut construit au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle et détruit par les Français en 1551.



Phot. Neurdein

LA VALLÉE DE LA MEUSE VUE D'ANSEREMME.

Quelques carrières qui se trouvent dans les environs donnent à Philippeville un semblant de vie. Mais ses rares habitants n'en regrettent pas moins les garnisons qui, autrefois, les faisaient vivre et donnaient aux mails une agréable animation militaire.

Un peu plus au nord, sur une colline assez escarpée, se trouve Walcourt, très vieille ville qui remonte peut-être à l'époque romaine, mais où il y eut certainement une importante colonie de Francs Saliens. Au moyen âge ce fut une riche seigneurie qui appartenait à la maison de Duras, laquelle possédait en même temps Rochefort et Esneux. De tout ce passé il ne reste rien, la ville ayant été tour à tour saccagée par les compagnons du Sanglier des Ardennes en 1471, par un parti français en 1478, et par les calvinistes du prince de Condé en 1568.

Ces barbares ne respectèrent même pas l'Abbaye du Jardinnet, dont il reste quelques ruines. Une aimable tradition se rattache à ce vieux cloître. Dans l'église gothique, qui subsiste encore, mais qui est d'un intérêt secondaire, se trouvait, il y a six cents ans, une Vierge miraculeuse. Pendant un incendie qui détruisit en partie le sanctuaire, des mains pieuses sauvèrent la précieuse image et la transportèrent dans le creux d'un arbre voisin. Le danger passé, Thierry, comte de Rochefort et maître du lieu, voulut la reporter dans l'église reconstruite; mais il ne parvint pas à l'arracher de sa chapelle improvisée. Monté sur son cheval, le noble seigneur s'épuisait en supplications quand sa monture, complice du secret dessein de Marie, se cabra si violemment qu'elle faillit le désarçonner. Alors une lumière subite se fit dans l'entendement du comte, et, miraculeusement avisé que la malicieuse Vierge ne résistait à ses prières que pour mieux le conquérir au ciel, il jura d'édifier l'Abbaye du Jardinnet. Aussitôt le vœu formulé, la Vierge se laissa docilement reconduire à Walcourt.

Cette Dame de Walcourt est l'objet d'un de ces pèlerinages militaires que nous avons décrits dans un précédent chapitre. On a vu qu'il en existait également un à Fosses, en l'honneur de saint Feuillien.

Cette petite ville fut fondée en effet par ce saint personnage, à moins qu'on admette, avec quelques archéologues du pays, qu'elle ne doive son nom à l'immense « fossé » où l'on enterra les Nerviens tués à la bataille de Presles. Il ne reste plus grand-chose de « l'illustre et insigne ville » dont parlent les vieilles chroniques wallonnes. Fosses n'est plus qu'un gros bourg endormi qui ne s'anime guère que lors de la grande foire aux chevaux qui s'y tient chaque année.

Non loin se trouve l'antique abbaye de Floreffe, bâtie par saint Norbert, le fondateur de l'ordre des Prémontrés. C'est aujourd'hui le local d'un grand séminaire, et il ne reste presque rien de la construction primitive.

A mesure qu'on s'avance vers le nord de la province, le paysage devient, du reste, beaucoup moins pittoresque. On retrouve les larges ondulations et les vastes cultures du Brabant wallon. C'est le pays de ces grandes fermes où l'on élève ces magnifiques chevaux brabançons que la Belgique exporte en grande quantité vers l'Allemagne et l'Amérique. Le centre de ce district agricole est Gembloux, antique ville abbatiale qui grandit autour



ANSEREMME : L'ANCIEN PRIEURÉ.



LA MEUSE A HASTIÈRE.

d'un moustier fondé en 933 par saint Guibert et dont l'avouerie appartenait héréditairement aux comtes de Louvain, puis aux ducs de Brabant. Comme presque toutes les villes de l'Entresambre-et-Meuse, Gembloux fut si souvent ravagée par la guerre qu'elle ne garde aucun souvenir de sa noble antiquité. Le gouvernement belge y a établi en 1860 l'institut agricole dont nous avons décrit précédemment le fonctionnement.

### LES VILLES DE LA MEUSE

« C'est dans la Meuse que toutes les sources jaillies des entrailles de notre sol vont se réunir, dit, dans la préface lyrique de ses *Contes à Marjolaine*, M. George Garnir, un des écrivains qui ont le mieux exprimé le charme spécial des paysages et des mœurs de la contrée mosane. Le moindre filet y court du fond du pays par des chemins compliqués, mais par des pentes inévitables; les fontaines ne coulent que pour aller au fleuve; chacune lui apporte son tribut : l'eau froide des rochers, l'eau tiède lentement promenée sous les soleils d'été, l'eau parfumée de la lavande et du thym des prairies, l'eau aiguisée par le cresson des rives, l'eau troublée par l'industrie et les usines.

« La vallée de la Meuse est, à cause de cela, comme le cœur de la Wallonie; toutes les traditions y aboutissent avec nos ruisseaux et nos rivières; c'est elle qui conserve les souvenirs, l'unité et la force à notre race. C'est à cause d'elle qu'à travers les temps nous sommes restés un petit peuple de même sang et de même cœur.

« Ah! le bon fleuve, calme et puissant, charriant lentement ses flots de la Lorraine à la mer, à travers le pays auquel il apporte la vie! Chaque fois que je le revois, je me sens un coup au cœur, un instinctif besoin de crier, de lever des bras d'exilé revenu de pays très lointains. Depuis des siècles, avec la même majesté tranquille, il voyage entre les mêmes rives boisées, les mêmes rochers inébranlables, les mêmes prairies grasses, se divise autour des mêmes îlots. Il a vu toute une humanité s'agiter sur ses bords, il symbolise l'éternelle jeunesse de notre chair renaissante, la force toujours nouvelle des générations!

« Les hommes grandis sur les terres qu'il arrose en gardent, jusqu'à la mort, une marque originelle qui les distingue des autres hommes, un don particulier d'éprouver, une faculté spéciale de s'é-

mouvoir, un peu de poésie mélancolique ou joyeuse. Il n'est pas un village si perdu, si isolé, en Condroz ou en Ardennes, où l'on ne l'aime, où l'on ne sente qu'elle intéresse notre cœur.

« Elle marche vers la mer, intarissable et fécondante, et les clochers poussent la tête entre deux plis de terrain pour mieux la voir passer. Les échos répètent les noms pittoresques, aux inflexions caressantes, aux harmonies farouches, des villages qu'elle traverse, ces villages enrichis dans la paix, habités par des rustres au cœur tranquille. Si différents du peuple surmené qui, quelques lieues plus loin, peine, hélas! dans l'atmosphère viciée des usines et des charbonnages, ils vivent courageusement leur vie, sans grands désirs et sans grandes plaintes, loin des centres où l'on meurt de trop de civilisation et de trop de misère. »

Vision clairvoyante que le lyrique amour de la terre natale inspira. La Meuse fé-

conde, anime, commande toute cette partie de la Wallonie, et le meilleur moyen de bien comprendre le pays, c'est de suivre son cours.

Au moment où elle entre en Belgique, un peu au-dessus de Givet, passant entre les villages frontières de Heer et d'Agimont, elle coule largement étalée entre deux chaînes de collines boisées. De temps en temps la vallée se resserre; des rocs abrupts percent le manteau de verdure, évoquant les convulsions préhistoriques de ce coin du monde, un des plus anciens de l'Europe occidentale; puis elle s'élargit tout à coup et ménage au fleuve d'amples prairies que des bouquets d'arbres décorent; çà et là des îles peuplées de roseaux coupent la large nappe des eaux, et le paysage sans cesse varié, moins grandiose sans doute, mais souvent plus harmonieux que celui du Rhin, a des charmes agrestes auxquels nul ne peut rester insensible. Sur les deux rives, d'aimables villages égrenent leur clocher pointu. Sur le faite des rochers, des ruines féodales dressent encore leurs tours formidables, et çà et là, sur le coteau, de jolies villas modernes étalent leurs jardins. Ces derniers temps, on a un peu trop abusé du style prétentieux cher aux bourgeois en villégiature; on a mis

trop de briques rouges dans ce paysage vert et gris où le moellon et l'ardoise violette s'harmonisent si bien. Mais déjà la verdure encadre complètement ces trop riantes maisonnettes, et elles disparaissent dans les lignes du paysage. Cette vallée de la Meuse est un de ces sites naturels que l'homme ne peut arriver à détruire.

La Meuse, du reste, fut jadis un des plus grands fleuves de l'Europe occidentale. A l'époque quaternaire elle paraît avoir été comparable au Mississipi. Les terrasses latérales, les débris de cailloux et de limon laissés sur les anciens rivages, les grottes emplies de plusieurs couches superposées d'alluvions fluviales prouvent que le fleuve atteignit alors une hauteur supérieure de soixante mètres au niveau actuel des eaux, et qu'il eut de sept à huit kilomètres de large au-dessus du défilé de Dinant. Même au cours de la période historique, la Meuse paraît du reste avoir diminué de volume, et c'est au prix d'énormes dépenses et par la construction de plusieurs barrages éclusés qu'on est arrivé à la rendre navigable. Mais c'est cette décadence même qui fait son charme, car c'est à elle que la belle rivière doit d'être si profondément encaissée entre les collines.



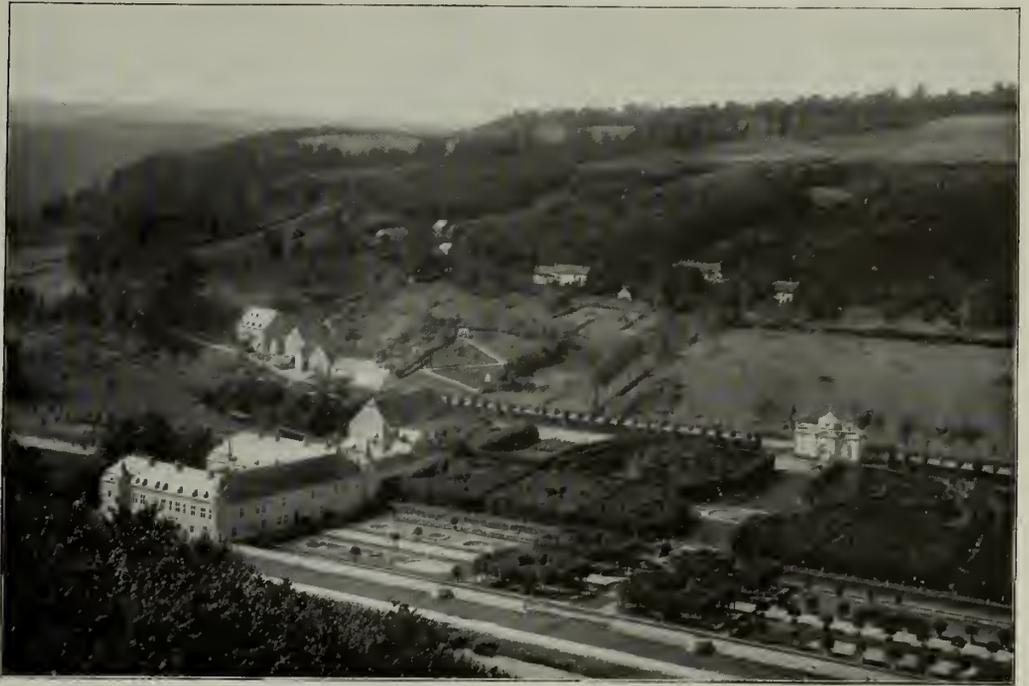
HASTIÈRE :  
CRYPTE OUVERTE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.  
Restes de l'abbaye fondée au <sup>x</sup>e siècle.

Villes et villages de la Meuse ont tous à peu près le même aspect. Resserrés entre le fleuve et le rocher, ils s'allongent le long des rives, à l'ombre protectrice d'un château ou d'une citadelle qui couronne le sommet de la côte. Tel est Dinant, tel est Namur. Mais, avant d'atteindre ces centres de l'activité mosane, il convient de s'attarder quelque peu dans les bourgs idylliques qui peuplent les deux rives entre Dinant et la frontière.

Au sortir de Givet, après avoir passé par le joli village d'Hermeton, où aboutit la rivière du même nom, on arrive à Hastière, ou plutôt aux deux Hastière, car de chaque côté du fleuve il y a un village : l'un se nomme Hastière-Lavaux, l'autre Hastière-par-delà. C'est une des villégiatures les plus animées des bords de la Meuse. Tout le long de la rivière s'égrènent les hôtels et les auberges. Dans les taillis du coteau se dressent d'innombrables villas. Le site est charmant, du reste : c'est un cirque de collines boisées et de rochers blancs que traverse la

Meuse, toute pailletée d'éclats de soleil, pour peu qu'il fasse beau. De juillet à septembre, d'innombrables touristes lui donnent l'animation joyeuse et paisible des stations thermales. Il n'y a d'autres bains que ceux que l'on peut prendre dans la Meuse, mais les gens de Bruxelles, de Namur et de Liège aiment à venir se reposer au sein de cette nature heureuse qui, très près des villes, — il n'y a pas de grande distance en Belgique, — donne l'illusion du pays perdu. Aussi en cette saison les environs d'Hastière font-ils penser à un vaste jardin. Le long du fleuve, derrière chaque bouquet d'arbres, vous rencontrez des groupes de femmes et d'enfants, les unes cousant et papotant, les autres jouant à cache-cache. Dans les roseaux, les grands chapeaux de paille des pêcheurs à la ligne ont l'air d'une file ininterrompue d'énormes champignons. Puis c'est la légion des peintres amateurs et, dans les sentiers, le long des routes, le rire joyeux des jeunes filles en toilettes blanches.

Touristes de toutes classes, de tous âges, de toutes conditions, ont, à Hastière, cet air heureux que donnent les vacances. Mais il y a des touristes plus heureux que les autres : ce sont ceux



FREYR : LE CHATEAU ET LES JARDINS A LA FRANÇAISE.

qui habitent cette grande maison que l'on voit à mi-côte, dominant la Meuse, sur la route d'Hastière à Blamont. C'est là qu'une vieille société philanthropique de Bruxelles, les *Marçunvins* — nom bizarre qui vient, dit-on, de ce qu'elle a été fondée un 21 mars — a établi sa ville scolaire.

Entrez : vous êtes dans une villa, — non point, entendez-vous, dans un bâtiment administratif, — et voici précisément les propriétaires qui s'en vont en promenade : quatre-vingts fillettes rieuses, turbulentes, espiègles et bavardes, de neuf à seize ans, qui sourient à l'étranger. Sous la conduite de leurs institutrices, ces demoiselles iront sur les collines, dans les rochers, au bord de l'eau, juste assez surveillées pour que le danger leur soit évité. Parfois elles excursionnent en chemin de fer, — quelle aventure ! — elles vont jusqu'à Givet ; elles franchissent la frontière, ô moisson de souvenirs vivaces !

Elles rapporteront un solide appétit, qu'elles satisferont comme il leur conviendra. Voici la salle à manger, claire, ornée de gravures. Les tables sont blanches ; les verres sont éblouissants ; chaque serviette est roulée dans son rond. Au fond, un piano recèle une provision de gaieté à laquelle on donnera l'essor un jour de pluie. Sainement fatiguées, elles dormiront à petits poings fermés, sous les ailes blanches de rêves enchantés. Voici le dortoir : des couchettes simples et propres, de candides engins de toilette et des rideaux qui forment autour de chaque lit une alcôve. Chacune a ce bonheur féminin, « sa chambre ». Voici un préau, voici une pharmacie, voici une infirmerie, voici une salle de bains, voici le jardin, qu'un pont rustique — précaution en cas d'incendie — relie à l'étage. Et ces enfants sur qui s'étendent tant de mains tutélaires, ces enfants aux yeux vifs autour de qui veillent tant de souriants bons vouloirs, sont, pour la plupart, des pauvres. Les unes payent leur pension, les autres sont ici par charité ; il n'y a pas entre elles de distinctions : elles effeuillent ingénument, sans soupçonner les menaces de la vie mauvaise, le même bonheur.

Ces villas scolaires, ces villégiatures pour enfants pauvres sont une des originalités de la philanthropie belge. A côté de l'œuvre des *Marçunvins* il y a



LA MEUSE AUX ENVIRONS DE FREYR.



LES CASCATELLES DE WAULSORT.

celle du *Grand air pour les Petits*, qui, elle aussi, possède des villas sur les bords de la Meuse, dans les environs de Bruxelles et au bord de la mer. Les enfants des écoles, aussi bien ceux des écoles religieuses que ceux des écoles officielles, y reçoivent chaque année une hospitalité d'une dizaine de jours. Bienfaisante coutume qui souligne très heureusement cette vertu caractéristique d'un peuple prolifique : l'amour des enfants.

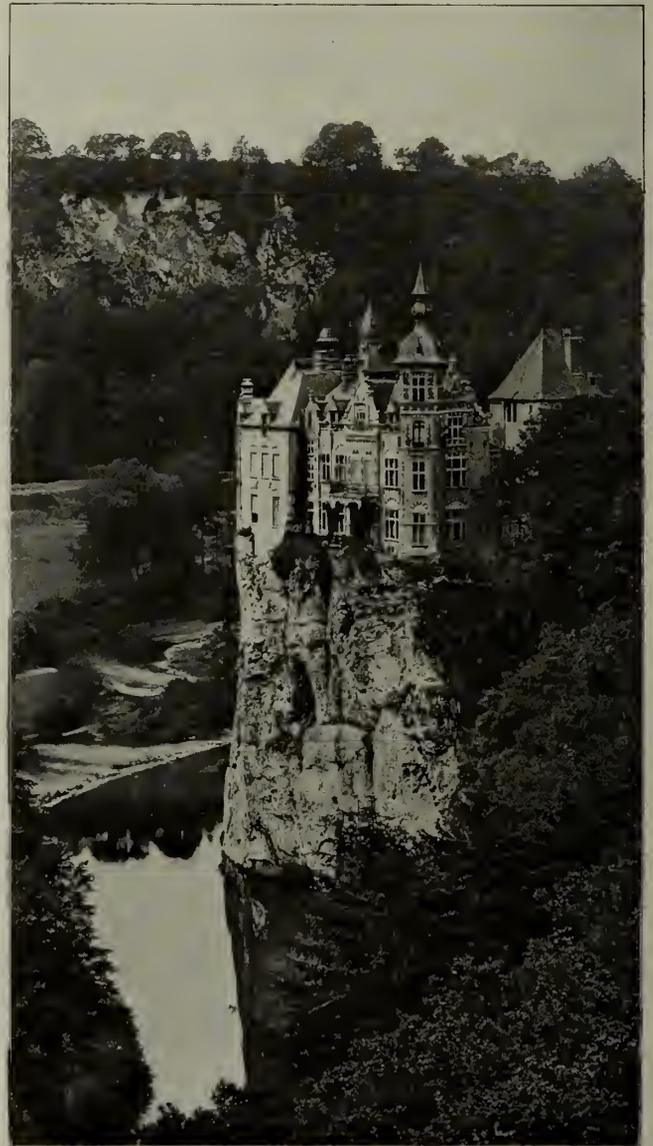
Au sortir d'Hastière, la Meuse coule plus encaissée entre les rochers : les sites deviennent plus sauvages. La rivière roule sur un lit de rocs et de cailloux. C'est le point le plus pittoresque de la vallée et de toutes les villégiatures mosanes. Waulsort, qui lapit ses maisons au pied du rocher à quelques kilomètres d'Hastière, est peut-être la plus séduisante, la mieux parée par la nature. Les sites fameux, les « points de vue » abondent. En face de Waulsort même, voici les ruines de Château-Thierry, puis le ravin sauvage du Colebi, par lequel les touristes avides de se donner à bon marché la gloire d'une ascension s'amuse à remonter sur le plateau. Enfin voici les beaux jardins à la française de Freyr, dont les nobles perspectives régulières prennent un charme spécial à se confronter ainsi aux beautés sans apprêts d'une nature sauvage et d'une roche escarpée.

« Toute cette vallée de la Meuse, de Freyr à Waulsort, dit Camille Lemonnier, n'est vraiment qu'une suite d'enchantements. Après avoir vu du plateau couler le fleuve dans son corridor de schistes et de grès, il faut descendre, se laisser glisser jusqu'au pied des immenses falaises par un de ces alpestres sentiers qui serpentent le long des parois rugueuses, pareils à des ponts suspendus sur un abîme.

« D'en bas seulement, de la rive que tout à l'heure nous voyions se dérouler comme une mince baderole grise dans la profondeur, se découvriront les réelles magies de la contrée. C'est d'abord, devant Freyr, l'énorme muraille avancée en travers de la perspective; l'échine rochense semble tout à coup se disloquer sous la poussée furieuse de cette vertèbre en saillie; et, bloc sur bloc, la montagne s'entasse, s'exhausse, semble vouloir escaler le ciel. L'endroit serait tragique sans le silence des eaux, la paix du rivage, le voisinage de la petite cité aux tourelles peu rébarbatives.

« Puis le grand roc se déchiquette, des pics découpent l'air de

chimériques silhouettes, le démesuré fait place au caprice et à la fantaisie; et tout à coup le ravin du Colebi, un lit de torrent à sec, un bouleversement de cataclysme, ouvre sa gueule dans un coin de nature farouche, parmi des roches déchirées, des éboulis, une houle de végétations débordées. Jusqu'à Waulsort le paysage s'accidente à chaque pas, d'étranges profils de monstres hérissent les cimes; les monts partout semblent éterniser le stade des genèses primordiales. Au loin, découpée sur un massif de grands arbres, une dépendance d'une ancienne et illustre abbaye aligne ses façades blanches dans un site admirable; et, tout de suite après, le joli village de Waulsort se déploie à mi-côte en face de l'immense butte, fleurie comme un jardin, au haut de laquelle s'émiette Château-Thierry. » Ce pittoresque à la fois riant et romantique dont Camille Lemonnier rend si bien l'impression ne laisse personne insensible. D'autres paysages sont plus graves, plus nobles, plus émouvants et plus voluptueux. Aucun n'est plus aimablement varié et plus gentiment agreste. Il offre au promeneur une sauvagerie accessible, une sauvagerie de dimension réduite, à l'usage des citadins. Aussi, comme à Hastière, le peuple oisif des villégiatures vient-il animer durant la saison d'été ce coin de la terre wallonne. Les auberges à bon marché, les pensions de famille, les hôtels abondent du reste tout le long de la Meuse. Après Waulsort, c'est Anseremme, vraie colonie de peintres où se sont formés plusieurs des maîtres du paysage belge. Les vallées de tous les affluents, d'autre part, groupent pittoresquement les maisons de leurs villages, et quelques bourgs de la hauteur offrent sur la vallée de magnifiques échappées, tel Onbaye, entre Dinant et Waulsort, charmant but de promenade. Enfin, voici Dinant, capitale de ce pays de touristes, Dinant, dont le site pittoresque s'ennoblit de quelques grands souvenirs,



LE CHATEAU DE WALZIN, SUR LA LESSE.



DINANT : LA CITADELLE ET L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

## DINANT

Bâtie sur la rive droite du fleuve, resserré entre un rocher à pic que couronne la citadelle et la rive, Dinant est une ville à l'étroit qui s'étire interminablement le long du fleuve, et qui n'a guère qu'une rue entourée de ruelles. Certaines maisons s'accrochent au roc et s'y incrustent. D'autres empiètent sur la rivière, y font baigner leurs murs ou la surplombent. Et tout cela fait, lorsqu'on se place sur l'autre rive, au delà du pont, un ensemble singulièrement pittoresque.

De la « Roche à Bayard », bizarre monolithe qui se dresse le long de la Meuse, à l'extrémité nord du faubourg, les maisons de Dinant ont l'air de s'avancer en rangs serrés vers la cathédrale, qui, elle aussi, est accolée au rocher. Cette belle église du <sup>xiii</sup>e siècle paraîtrait partout ailleurs fort imposante : ici, elle semble presque petite, si on la mesure à l'échelle du colosse de pierre qui l'écrase et l'étouffe. Son clocher bulbeux et que les Dinantais comparent irrévérencieusement au couvercle d'un montardier, semble s'étirer, s'effiler pour essayer d'atteindre au niveau de la citadelle, mais, qu'on la contemple d'en haut ou d'en bas, elle a toujours l'air d'un nain à côté d'un géant.

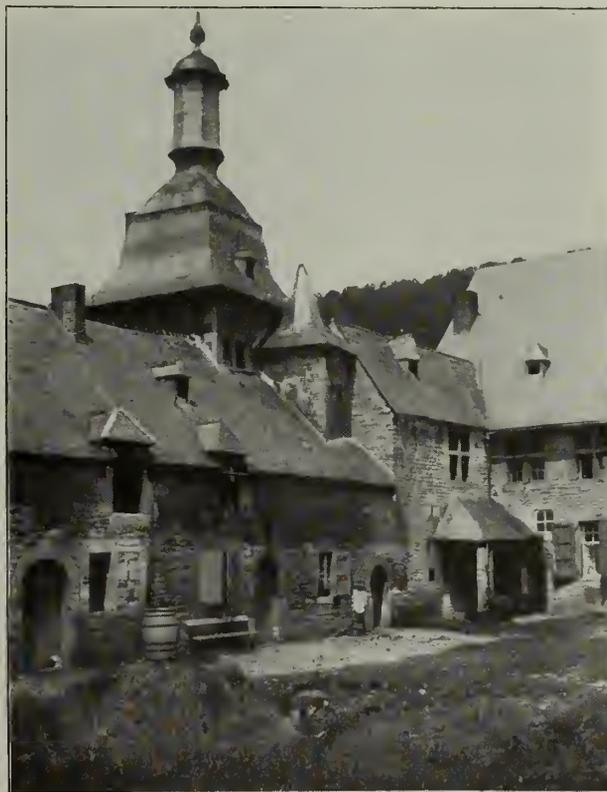
Cependant, si écrasée qu'elle soit par cet entassement de blocs énormes, la collégiale de Dinant n'en garde pas moins sa beauté précieuse : c'est un bijou enchâssé dans le rocher. Aussi bien, dès qu'on pénètre sous ses voûtes, on est saisi par une impression de grandeur qui contraste violemment avec l'effet que le vénérable temple faisait du dehors. Les trois nefs se déroulent amples et magnifiques entre leurs colonnes massives comme les profondes allées d'une forêt. Un sentiment d'austère piété tombe des symétriques ordonnances du triforium, et l'architecte a si bien

profité de l'espace étroit qui lui était réparti que le vaisseau semble s'élargir à la dimension des grandes basiliques. Il faut pénétrer à la tombée du soir dans ce lieu de silence et de prière. Un jour, assombri par le voisinage du rocher, semble descendre lentement entre les meneaux des fenêtres dont les étoiles et les trèfles se découpent sur les flancs de la montagne comme des floraisons de sculpture sur une façade. Les statues, les colonnes, tous les détails se noient dans cette ombre, et l'intérieur de cette église wallonne a quelque chose de l'intimité recueillie des cathédrales flamandes. De l'ancienne splendeur de la décoration, il ne reste presque plus rien, si ce n'est quelques ornements de cuivre, ex-voto de la vieille industrie dinantaise, mais la beauté de

l'architecture fait presque oublier cette indigence, qui d'ailleurs n'est que relative, car une sculpture très riche, une floraison d'apôtres et de saintes vient, en certains endroits, comme dans la chapelle du baptistère, rompre heureusement la nudité grise des murs.

Le contraste est frappant de la pieuse austérité de cette église et de la gaieté de la ville qui ne vit guère aujourd'hui que du passage des étrangers et des touristes. Ces rues de Dinant ont toujours un air de fête et de bombance. Les pâtisseries sont innombrables, aux vitrines desquels s'étale en sculptures bizarres cette sorte de pain d'épices local répandu dans toute la Belgique sous le nom de « conque de Dinant ». Sur la place, le long des quais et surtout sur le pont, on flâne, on s'attarde en de longues parolotes. C'est presque l'atmosphère heureuse et paresseuse d'une petite ville du Midi. Au pied de la citadelle bâtie par les Hollandais et qui a gardé quelque chose de l'appareil guerrier que devait avoir le vieux château d'Erard de la Mark, Dinant rit et s'amuse avec une parfaite insouciance.

Elle a cependant dans son histoire quelques souvenirs tra-



ANCIEN REFUGE  
DE L'ABBAYE DE SAINT-HUBERT, A ANSEREMME.



LA MEUSE A POILVACHE, ET LES RUINES DU CHATEAU.

giques. Mais c'est le trait caractéristique de cette histoire que jamais ni les sièges, ni les sacs, ni les incendies n'eurent raison de la bonne humeur passablement frondeuse du peuple dinantais.

Dinant passe pour une ville très ancienne. Certains érudits locaux prétendent qu'elle possédait autrefois un temple consacré à Diane, et qu'il faudrait chercher là l'origine de son nom. Ce sont des conjectures, mais il paraît indubitable que Dinant fut au nombre des biens et territoires que saint Montulph légua à l'évêché de Liège en 559. Dès le *x<sup>e</sup>* siècle, c'était une ville forte. Au *xv<sup>e</sup>* siècle, c'était une des communes les plus florissantes des Pays-Bas, mais ses habitants belliqueux et turbulents s'engagèrent alors dans d'interminables querelles avec leurs voisins. La plus sanglante fut la longue guerre qu'ils firent à la malheureuse cité de Bouvignes, située à peu de distance, sur l'autre rive de la Meuse. Bouvignes n'est plus aujourd'hui qu'un petit bourg d'une centaine de maisons, groupées autour d'une pauvre église, au pied des ruines de la tour de Crève-Cœur, forteresse que les bourgeois construisirent pour se défendre contre les Dinantais.

La charte de Bouvignes était fort ancienne; elle lui avait été donnée par la comtesse Yolande, en 1213. A la fin du *xiii<sup>e</sup>* siècle, la ville, très prospère, avait trois portes, deux marchés publics et de solides remparts flanqués de seize tours. Les habitants, nombreux et riches, faisaient un grand commerce de toiles, de cuirs et de pelletteries. Mais ils cessèrent tout à coup de jouir de cette paix prospère lorsqu'ils voulurent à leur tour fabriquer ces « dinanderies » qui avaient rendu célèbres leurs voisins de la rive droite. A partir de ce moment, une terrible rivalité divisa les habitants des deux villes, dont l'une, Dinant, appartenait d'ailleurs à la principauté épiscopale de Liège, tandis que l'autre

relevait du comté de Namur. Ce furent les Dinantais qui commencèrent les hostilités; ils envahirent traîtreusement la cité rivale, pillèrent les maisons et tuèrent beaucoup de monde, sans même respecter les femmes et les enfants. Rien de plus cruel, en vérité, que toutes les luttes économiques du *xiv<sup>e</sup>* siècle. Les gens de Bouvignes, après avoir dissimulé quelque temps, attirèrent les Dinantais dans une embuscade et les massacrèrent en grand nombre. Alors commença une véritable guerre d'extermination. Les gens de Bouvignes bâtirent la tour de Crève-Cœur; ceux de Dinant élevèrent en face celle de Montorgueil. De part et d'autre on arrêtait les bateaux, on surprenait les marchands. La réconciliation de 1322 ne fut qu'une trêve, et quand les Dinantais se révoltèrent contre Philippe le Bon, duc de Bourgogne, celui-ci trouva à Bouvignes une excellente base d'opérations. Les habitants avaient dans les Bourguignons des vengeurs. Ils prenaient une éclatante revanche.

Cependant, la petite cité ne recouvra jamais sa prospérité passée. Détruite par les soldats de Henri II, elle ne se releva pas de ses ruines.

Quant aux Dinantais, leur humeur batailleuse et brouillonne les associa à toutes les révoltes des gens du pays de Liège. La guerre où ils se laissèrent entraîner contre Philippe le Bon, devenu leur voisin par l'acquisition du comté de Namur, leur fut fatale : ils s'y jetèrent avec une imprudence et une vantardise extraordinaires. Ils pendirent un mannequin au-dessus de leurs murailles, criant aux soldats, dit un vieux chroniqueur : « Voyez là le fils de votre duc, le faux et traître comte de Charolais que le roi de France a fait ou fera pendre comme il est ici pendu. Il se disait de votre duc. Mais il mentait, car il était vilain bâtard au sieur Heinsberg (l'évêque de Liège) et à votre bonne duchesse. »

Le comte de Charolais ne pardonna pas cet outrage. Quand son artillerie eut pratiqué la brèche dans les remparts et que les Dinantais se furent rendus à discrétion, il les massacra par centaines. Le pillage dura quatre jours. Huit cents Dinantais, liés deux par deux, furent précipités dans la Meuse, puis on mit le feu à ce qui restait de la ville.

La ville de Dinant se relevait à peine de cette terrible vengeance quand elle essaya une seconde catastrophe non moins déplorable. Lors de la terrible expédition de Henri II, qui voulait venger le sac de Théroouanne et de Hesdin, les Dinantais, appar-

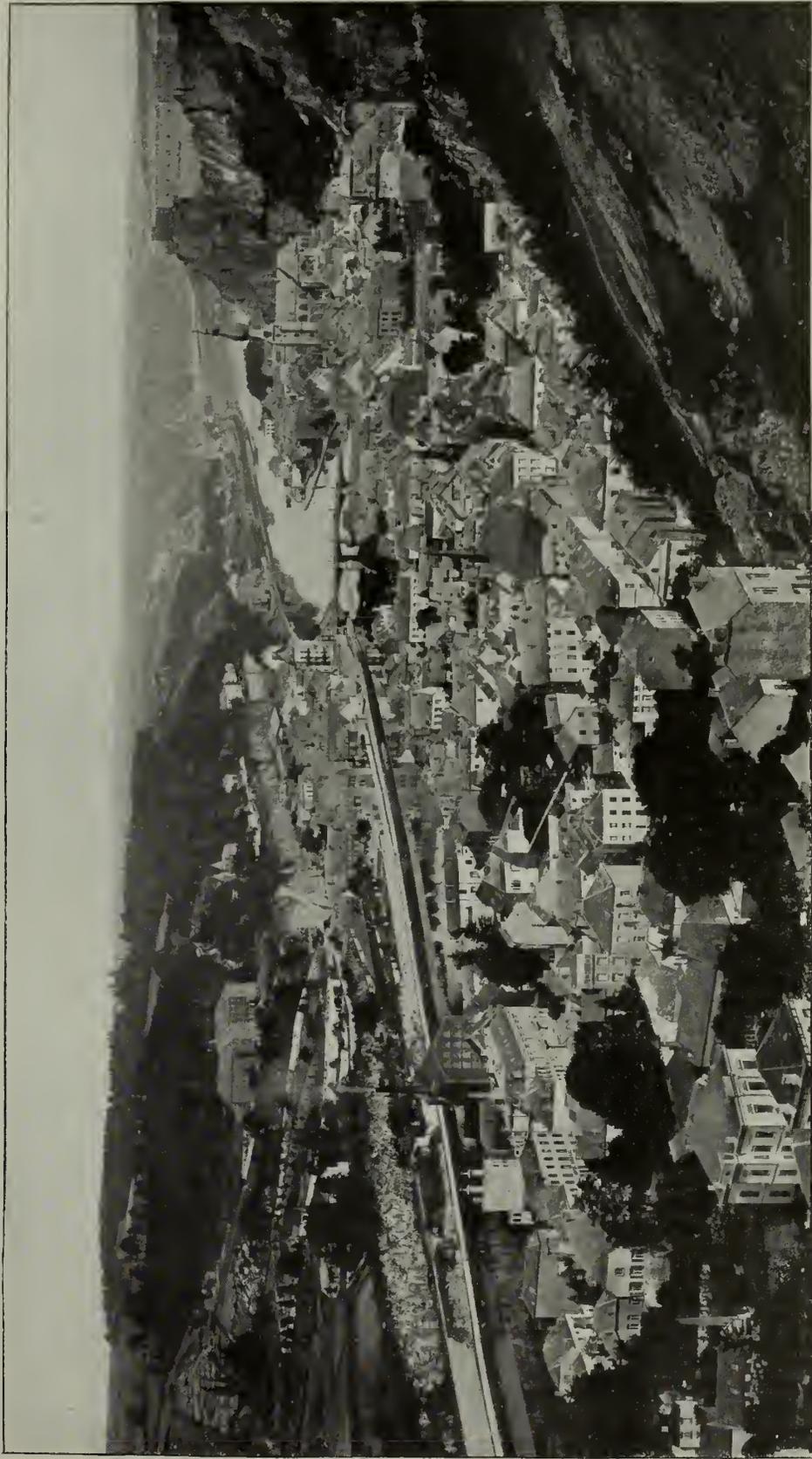


DINANT : L'ENTRÉE DE LA CITADELLE.



Phot. Hermans.

BOUVIGNES : RUINES DU CHATEAU DE CRÈVE-CŒUR.



VUE PANORAMIQUE DE  
LA VILLE DE DINANT.



Phot. Neurdein.

DINANT : LE ROCHER BAYARD.

tenant à l'évêché de Liège, auraient pu garder une neutralité prudente; mais ils ne se contentèrent pas de tenir fermement le drapeau de l'empereur, ils outragèrent l'ambassadeur qui était venu leur proposer la neutralité, et le duc de Nevers, qui commandait les troupes françaises, aussi irritable que Charles le Téméraire, livra de nouveau la ville au pillage. — « Que voulez-vous? disent les gens du pays, quand ils racontent les légendes ou les anecdotes qui se rapportent à ces terribles souvenirs : ce sont des *copères!* »

« Copère » est le sobriquet familier des Dinantais, et l'on ne sait s'il vient d'une corruption du mot compère ou du mot flamand « cooper », cuivre, déformé par les bouches wallonnes et que l'on aurait appliqué aux plus fameux batteurs de cuivre qu'il y ait jamais eu dans les Pays-Bas. Il y a là-dessus de très savantes dissertations. Toujours est-il que les traits des « copères » ont fourni d'innombrables historiettes au folklore local; tous les villages des bords de la Meuse ont la leur; les Dinantais ont bon dos. Le copère, le copère-type, est vantard et un peu niais. Il aime à jouer à ses voisins des tours pendables, mais il se laisse aussi facilement bernier qu'il aime à bernier les autres.

Voici entre mille une histoire de copères qui est bien caractéristique :

Deux compagnons boulangers de Dinant, ayant été engagés à Namur, se mettent en route avec leurs pelles à enfourner le pain. Pour les porter plus commodément, ils imaginent de les prendre sur leurs épaules transversalement, de telle façon que, bien qu'ils marchassent l'un derrière l'autre, ils prenaient toute la largeur de la route. Comme ils étaient partis au petit jour et que les chemins étaient déserts, ils arrivèrent sans encombre jusqu'aux portes de Namur. Mais là, celui qui marchait devant fut arrêté tout à coup parce que les deux

extrémités de sa pelle barraient la porte. « Que faire? se disent alors les deux copères, qui ne songent pas un instant à retourner les pelles. Nos manches sont trop longs. Il n'y a qu'un moyen, c'est de retourner à Dinant et de les faire scier. » Et ils retournèrent incontinent.

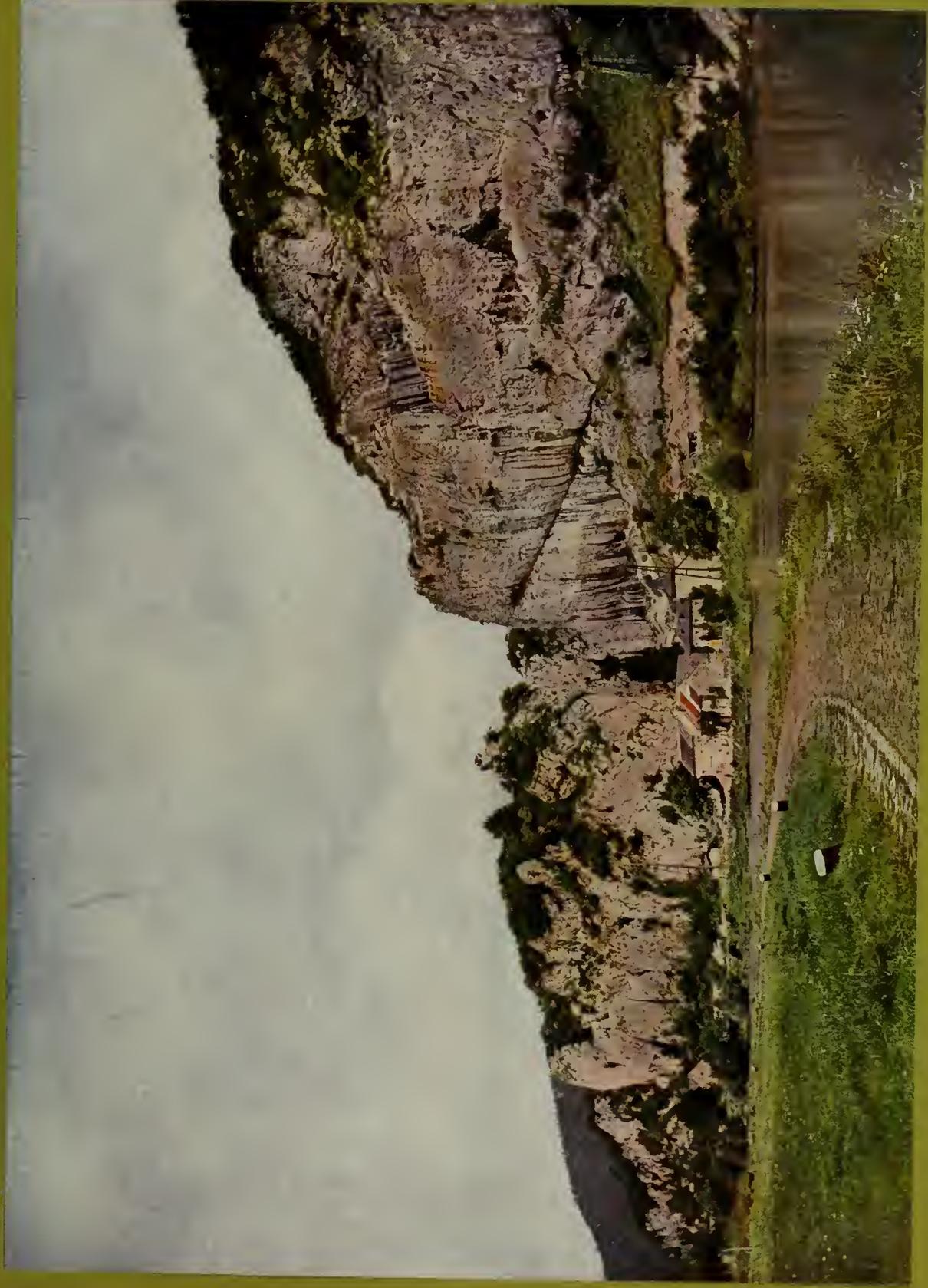
Le ton qui domine dans ces histoires de « copères », c'est une raillerie douce, une bonne humeur aimable, et c'est ce trait en effet qui fait le fond du caractère dans ces populations de la Meuse. C'est un peuple accueillant, hospitalier, qui, en général, n'aime ni les coups, ni les aventures, ni les grands travaux. L'humeur turbulente des gens de Dinant est une exception, et ce pays, peuplé de châteaux forts, ce pays, si souvent piétiné par les armées, est le plus pacifique du monde. Certes dans les innombrables légendes qui ont pris naissance le long de ces vallées, l'idylle et l'épopée se mêlent. Nous sommes au cœur de l'Austrasie et beaucoup de traits légendaires du cycle de Charlemagne semblent avoir pour point de départ des traditions locales : — c'est, dit-on, le cheval Bayard, le coursier des quatre fils Aymon, qui d'un coup de sabot détacha du roc le fameux monolithe voisin de Dinant, à qui l'on a donné son nom, tandis qu'il emportait les preux révoltés, fuyant la colère de l'empereur; — le Sanglier des Ardennes, le dernier des Burgraves, a sillonné la vallée de ses bandes furieuses; — la légende des dames de Crève-Cœur perpétue la mémoire de la vaillante défense des gens de Bouvignes assiégés par le duc de Nevers, et les ruines de Poilvache, entre Namur et Dinant, évoquent le souvenir des guerres privées; mais toutes ces histoires guerrières se sont adoucies en de gentils contes. Elles s'agrémentent de fabliaux goguenards; le souvenir des chasseurs préhistoriques qui occupèrent ces grottes et ces cavernes dont on entrevoit les mystérieuses fenêtres dans tous les rochers qui bordent le fleuve ne se retrouve plus que dans les histoires de « nutons », petits génies familiers qui s'apparentent aux Kobolds allemands ou aux Korrigans bretons, et, entre Dinant et Namur, le vieux pays féodal n'est plus guère qu'un grand parc aimable plein de cottages et de villas. Yvoir, Anhée, Godinne, Rouillon, Profondeville, Lustin, Wépion, Dave, continuent les villégiatures mosanes qui commencent à Hastière, et toute cette région a l'air d'un jardin d'agrément, d'un grand village peuplé de guinguettes.

Heureuse confiance d'un peuple paisible qui ne croit plus à la guerre. Ce pays riant, ce pays fleuri est toujours considéré par les états-majors comme la route naturelle des armées. Aussi pour le défendre la Belgique a-t-elle garni les deux rives du fleuve de forts à coupole; le général Brialmont a établi là un savant système de défense, et les taillis et les jardins dissimulent de formidables ouvrages. Mais l'habitant les regarde d'un air goguenard.

Il y a près de cent ans qu'il n'a vu passer les canons par ses villages, et cent ans, cela suffit amplement à un peuple pour oublier ses misères. Dans ce pays de Meuse, si souvent pillé et dévasté par les soudards de toutes les nations, on n'a plus peur de la guerre.



YVOIR : LES CARRIÈRES DE PIERRE A BATIR.



LES ROCHERS DE FRENE, SUR LA MEUSE, PRES DE NAMUR.





NAMUR : LA MEUSE, LE PONT DE JAMBES ET LA CITADELLE.

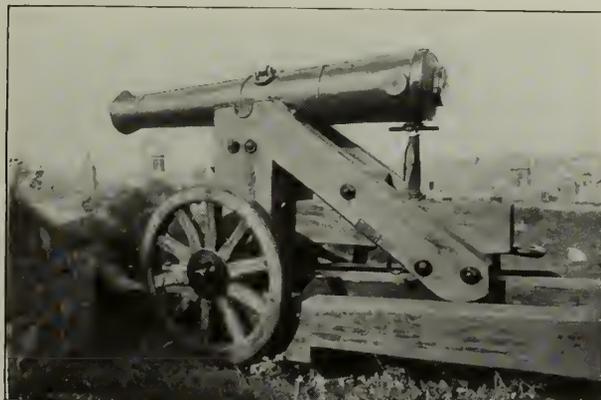
## NAMUR

**Une ville victime de sa citadelle. L'histoire de Namur.** — En fortifiant la ligne de la Meuse, et en faisant de Namur le centre de son système défensif, le général Brialmont ne faisait en somme que reprendre l'œuvre de tous les grands ingénieurs militaires d'autrefois. La situation de cette ville la destinait de tout temps au rôle glorieux et périlleux des grandes places de guerre.

« Capitale de l'une des dix-sept provinces des Pays-Bas à laquelle elle a donné le nom, écrit Racine dans sa relation du siège de 1691, Namur avait été regardée de tout temps par nos ennemis comme le plus fort rempart non seulement du Brabant, mais encore du pays de Liège, des Provinces-Unies et d'une partie de la basse Allemagne. En effet, outre qu'elle assurait la communication de toutes ces provinces, on peut dire que par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse elle était également bien placée pour arrêter les entreprises que la France pourrait faire contre les pays que je viens de nommer, et pour faciliter celles qu'on pourrait faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiette merveilleuse de son château escarpé et fortifié de toutes parts, et estimé imprenable, mais surtout la disposition du pays, aussi inaccessible à ceux qui voudraient attaquer la place que favorable pour les secours. » Les avantages de cette position apparurent-ils déjà aux lointains Aduatiques, la tribu gauloise qui occupait le pays avant l'invasion romaine? C'est peu probable, car les archéologues s'accordent généralement aujourd'hui pour chercher en d'autres lieux le fameux château d'Aduatua, où César fit un si grand carnage. Mais il semble à peu près certain que, vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, les rois d'Austrasie eurent une forteresse au confluent de la Sambre et de la Meuse. En tout cas, c'est aux Francs, paraît-il, que Namur doit son nom. *Namurcum*, comme disent les chroniqueurs du haut moyen âge, viendrait de Na-Mond ou Na-Munt: « près de l'embouchure. » A l'abri de cette citadelle franque les bateliers et les marchands qui descendaient et remontaient les deux rivières établirent de bonne heure un village qui, dès le X<sup>e</sup> siècle, fut assez important pour que les comtes de Namur en fissent leur capitale. Albert I<sup>er</sup>, qui mourut dans les premières années du XI<sup>e</sup> siècle, l'étendit au delà de la Sambre, et Albert II (1018-1037) l'entoura d'une enceinte. Guillaume I<sup>er</sup> y ajouta de puissantes tours qui furent achevées en 1383, mais la

ville prit une telle extension qu'on dûit construire une nouvelle enceinte, et elle était alors si peuplée que la peste de 1455 y fit, dit un chroniqueur, 24 000 victimes. Malheureusement une ville destinée par sa situation à servir de « boulevard » au Brabant, au pays de Liège, aux Provinces-Unies et à la basse Allemagne, ne pouvait pas manquer de souffrir de l'honneur que lui faisaient les politiques et les conquérants de la considérer ainsi. Les bandes de Henri II ne l'atteignirent pas. Don Juan d'Autriche, en guerre avec les États généraux révoltés contre le roi d'Espagne, s'en empara par surprise et sans coup férir. Mais Louis XIV ne la prit qu'après un siège en règle. Racine a raconté cette brillante opération militaire. Tandis que le maréchal de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de passer la Méhaigne, la ville fut prise en huit jours et le château en vingt-deux jours. Ce fut un siège magnifique. Le grand roi y assista avec toute sa cour, et, faisant à Namur une entrée solennelle, ordonna d'indemniser les églises du pays qui avaient été endommagées lors de l'invasion de l'année précédente. Il se montra bon prince, du reste, et voulut assister à un « combat d'échasses », sport qui était alors le divertissement favori de la jeunesse namuroise.

« C'est à ce jeu, dit un vieil historien local, que nos jeunes gens font montre de leur force, de leur adresse et de leur agilité. Ils sont divisés en deux partis: l'un, sous le nom de *Melans*, est composé de ceux qui sont nés dans l'ancienne ville, et l'autre, sous le nom d'*Avresses*, comprend tous ceux qui sont nés dans la nouvelle ville. Chaque parti a son capitaine et son *alfer* et se distingue par les couleurs des cocardes. Les *Melans* les portent jaunes et noires, qui sont les couleurs de la ville, et les *Avresses* rouges et blanches. Lorsqu'il s'agit de donner des divertissements à quelque souverain, on voit alors ces jeunes gens, au nombre souvent de 1500 ou 1600, divisés par brigades sous des uniformes différents, lestes et brillants, avec leurs officiers, tambours et fifres. La hauteur des échasses, qui est au moins de quatre pieds, sur lesquelles ils sont montés, facilite la vue du spectacle, qui se donne toujours en pareille occasion sur la Grand-Place. Quand l'heure du combat est venue, on voit arriver toutes les brigades, les unes après les autres, un parti par un bout de la place et l'autre par l'autre, et après la parade ils se forment en bataille, dans un ordre très exact. Ils distribuent dans leurs lignes une partie de leurs plus forts combattants pour soutenir le premier choc et retiennent l'autre



VIEUX CANON DE LA CITADELLE, A NAMUR.



PLAN DE LA VILLE DE NAMUR.

pour le corps de réserve, afin d'envoyer le secours nécessaire dans les endroits les plus faibles, durant le cours de l'action. Ces deux petites armées ainsi en ordre s'avancèrent gaïement au bruit des timbales, trompettes et autres instruments de guerre, l'une contre l'autre, bien serrées et droites dans leurs lignes, jusqu'à l'endroit marqué pour commencer le combat, qui est le milieu de la place, vis-à-vis de l'hôtel de ville. On dirait que ce sont deux troupes de gens qui vont au combat. Là, les deux armées s'entre-choquent, et l'action commence. Les combattants n'ont pour armes que leurs coudes, et les coups de pied qu'ils se donnent échassent contre échasses pour enlever et renverser leurs adversaires. Ils sont si adroits à cet exercice, et si fermes, qu'on les voit s'élançant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, se pencher et se relever dans le même instant. Lorsqu'un des deux partis commence à plier, l'autre gagne le terrain, s'y range en bataille, et crie victoire! Quand ils marchent au combat, on voit à leur suite leurs pères, mères, sœurs, femmes, qui, durant l'action, les animent par les termes les plus vifs... »

Louis XIV prit, dit-on, grand plaisir à ce tournoi populaire. Ce fut, du reste, un des derniers que l'on donna. Pendant le xviii<sup>e</sup> siècle, le magistrat interdit à différentes reprises le combat d'échasses, parce qu'il dégenérait quelquefois en lutte sanglante. Toutefois il y eut encore une magnifique bataille en 1774, lorsque l'archiduc Maximilien vint visiter Namur. La dernière eut lieu en 1803, en

l'honneur de Napoléon. Mais il paraît que les traditions s'étaient perdues et que le combat fut misérable.

La prise de Namur par Louis XIV commença pour la ville une série de sièges et d'assauts qui tirent à sa prospérité commerciale le tort le plus grand. Les Français conservent trois ans la ville et la citadelle et en améliorent les fortifications. Mais en 1695 Guillaume III, roi d'Angleterre, vient mettre le siège devant la place avec 80 000 hommes. Le maréchal de Boufflers, qui n'avait que 16 000 soldats, la défend héroïquement, au grand dommage de la population, qui reçoit force boulets. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, Maximilien-Emmanuel, qui tenait le parti de Philippe V, s'en empare à son tour. Mais trois ans après les Hollandais reparaissent devant les remparts, et le comte de Nassau-Ouverkerke bombarde la ville, qui résiste cependant. Le traité d'Utrecht semblait

devoir ménager quelque paix à une citadelle si éprouvée et où les Hollandais avaient obtenu de tenir garnison : dès les premières années de la guerre de la succession d'Autriche, les Namurois voient reparaître une armée française, commandée par MM. de Clermont et de Lowendal, qui prend la ville en quinze jours. Ce fut enfin le dernier grand siège que subit Namur, car Joseph II, ayant fait démolir les fortifications, les armées de la République française y entrèrent sans résistance.

Il est à remarquer que dans toutes ces histoires de guerres, de sièges, de batailles, les Namu-



LE GRAND CHEMIN DE LA CITADELLE.

rois eux-mêmes ne jouèrent aucun rôle. Ces affaires ne les regardaient pas. Ils « payaient » les « avantages » de leur situation, recevaient toujours les soldats, et quelquefois les boulets, accueillèrent avec résignation Louis XIV, Guillaume d'Orange, l'Électeur de Bavière, l'empereur Charles VI et le maréchal de Lowendal, attendant patiemment que ces grands hommes de guerre les laissassent s'occuper de leurs petites affaires.

**L'aspect de Namur. Mœurs namuroises.** — L'aspect même de la ville souligne cette bizarrerie d'un peuple mêlé malgré lui à des événements guerriers qui ne le regardent point. La ville est complètement indépendante de la citadelle : celle-ci domine celle-là, mais ne communique pour ainsi dire pas avec elle. Les remparts de l'imprenable château, aujourd'hui démantelé, ne cachent plus qu'un lieu de plaisir, et un énorme casino dépare ce qui reste de l'ancienne silhouette guerrière.

La ville même ne compte guère de monuments intéressants. Saint-Aubin, avec son dôme intérieurement décoré d'allégories théâtrales, ses voûtes en berceau appuyées sur des maçonneries à pilastres engagés, ses parois uniformément blanches, ses balcons en saillie revêtus de feuillage selon le goût du XVIII<sup>e</sup> siècle, laisse dans l'esprit l'impression d'une salle de concert plutôt que d'une cathédrale; Saint-Loup, malgré ses prodigalités de marbre noir et rouge, malgré les fastueuses ordonnances de ses autels, n'est qu'une fort médiocre église du style jésuite. En revanche, la ville même, les rues, sont extrêmement pittoresques. Soit que de la balustrade du pont de fer on voie s'allonger l'enfilade de loggias suspendues au-dessus du couloir où roulent les eaux de la Sambre, soit qu'on s'engage dans les tortueuses ruelles qui s'entre-croisent autour de l'église Saint-Jean, soit que des hauteurs on contemple le panorama de la cité entière, on sent que la vie là doit être douce et gaie. Du haut de la colline, le paysage a vraiment de la grandeur. De la pointe de Grognon, le regard se perd dans les perspectives du fleuve, barrées par les arches trapues du pont de Jambes se détachant sur un fond de collines vertes. En aval, par delà le viaduc du chemin de fer, un coude brusque arrête la vue. De leur masse crayeuse, les rochers des Grands-Malades — ainsi nommés à cause d'une léproserie qui se trouvait là autrefois — obstruent l'horizon et délimitent d'un accent net le paysage trop indistinct. Pour peu que le temps et le ciel s'y prêtent, c'est un admirable aspect de la nature mosane qu'on a devant les yeux. Plus près, c'est l'agglomération des maisons de la ville, avec ses squares fleuris, ses boulevards ombragés et décorés de riches façades qui s'adaptent bien à la belle humeur d'un peuple dégourdi, bavard, aimant la vie facile, la bombance, les chansons, et attaché d'une si forte tendresse à son berceau, que ce refrain plaisant : « Vive Nameûr po tû ! » (Vive Namur pour tout !) se mêle à toutes ses joies et à toutes ses fêtes.

En dehors de la coutellerie, Namur n'a guère d'industrie. Aussi n'y trouve-t-on ni cette population ouvrière, ardente, turbulente et misérable, ni cette riche bourgeoisie, hautaine et dédaigneuse, dont l'irréductible opposition constitue le plan moral des cités industrielles. La « société » — dans toutes les villes de province il y a une « société » — se compose de quelques vieilles familles du pays plus ou moins nobles, des officiers de la garnison, des fonctionnaires. Les Namurois sont en quelque sorte un peuple d'artisans, de petite bourgeoisie, et c'est peut-être ce qui donne aux rues cette gaieté communicative. Chaque quartier est un petit monde, intime, cordial, aimable; on va les uns chez les autres boire du café et manger des pâtisseries locales. On cause sur le pas des portes. On flâne le long des quais, et le dimanche on va en bande canoter sur la Meuse, pêcher à la ligne ou manger des fritures à la Plante ou à Marche-les-

Dames. Enfin et surtout on assiste aux séances et aux fêtes de sa « société », car il y a à Namur une infinité de « sociétés d'agrément » et principalement des sociétés musicales. Ce peuple est extrêmement musicien. Pas un artisan, pas un petit commerçant qui n'occupe ses loisirs en jouant de la flûte, de la clarinette, du violon ou du cornet à pistons ou en tenant sa partie dans quelque chorale. Si un jeune apprenti se distingue quelque peu, on l'envoie à l'école de musique de la ville, et, ses diplômes conquis, il s'en va gagner sa vie comme instrumentiste dans les casinos et les orchestres européens.



NAMUR : L'ÉGLISE SAINT-LOUP.

#### La Société de Moncrabeau et la poésie populaire.

— Parmi les sociétés namuroises il en est d'illustres; il y a d'abord la fameuse chorale « les Bardes de la Meuse », qui a remporté d'innombrables victoires dans tous les concours de la Belgique et du nord de la France, et dont la ville s'enorgueillit comme d'une institution nationale. Mais il y a surtout la « Société des Quarante Molons », dite « Moncrabeau », en qui s'unissent l'amour de la musique, la passion de la plaisanterie et le goût de la poésie locale, et à qui Namur doit la plupart de ses poètes populaires.

Rien mieux que l'histoire de cette bande de farceurs philanthropes qui font servir la plaisanterie à la charité ne peut caractériser les mœurs et l'esprit namurois. On ne sait plus très bien quelle fut au juste l'histoire primitive de Moncrabeau. L'origine du mot, qui a déjà intrigué tant de monde, remonterait au retour d'Espagne d'un Namurois qui traversa un petit village des Pyrénées ainsi appelé. Le Namurois en voyage avait sans doute trouvé le mot cocasse, et il le rapporta dans les plis de sa mémoire.

« Les Moncrabeautiens, dit Champal dans la *Réforme* du 16 décembre 1887, sont les dignes successeurs de la bande de farceurs qui fondèrent en 1834 le *Cabinet des Mintes*, chez le père Warmon, à la Plante. Pour être accepté parmi les *Minteurs*, il ne fallait pas être simplement menteur, oh ! que non : le récipiendaire, toujours un bon luron, devait conter avec esprit « one minte » plus ou moins littéraire, devant les vieux du cabinet. Ceux-ci faisaient de visibles efforts pour se montrer sévères, et, après cet examen, le postulant était admis, refusé ou ajourné. Admis, on ne perdait pas de temps, le néo-minteur était porté en triomphe processionnellement par toute la maison au milieu des chansons les plus abra-cadabrantes du répertoire, toujours



Phot. Neurdein.

NAMUR : LES TANNERIES.

accompagnées de « flûtes à l'oignon » (mirlitons). »

Les récipiendaires ajournés n'en étaient pas quittes à si bon compte; souvent leur condamnation au purgatoire des « mintes » se compliquait de celle de payer à la docte assemblée une tournée de vieille bière et un repas pantagruélique composé uniquement de plats de *queurs*, viande provenant de la queue de bœuf, dont tous les vieux Namurois raffolent.

Le père Warmon, le propriétaire du local du *Cabinet des Mintes*, portait encore la queue-de-rat. Ce vieux de la vieille, qui était aveugle, mais malgré cette infirmité d'une gaieté contagieuse, offrit un jour de sacrifier sa queue-de-rat en l'honneur de je ne sais quelle « festivité ».

De là, grande cérémonie : réception extraordinaire du barbier au cabinet, et sacrifice solennel de la queue-de-rat. Processionnellement on alla enterrer cet ornement dans les jardins avec accompagnement d'airs funèbres sur les flûtes à l'oignon. Un poète écrivit même une épitaphe, mais elle n'est point parvenue à la postérité.

Tout Namur voulait faire partie du *Cabinet des Mintes*. Il y eut abondance de récipiendaires, et c'est alors qu'on décida de fixer à quarante, — en l'honneur de l'Académie française, dit un des membres, — le nombre des « Minteurs » ou « Molons ». La société fut alors régulièrement constituée avec toutes les charges d'usage, et bientôt, au plaisir de raconter des « mintes », on adjoignit celui de faire de la musique en l'honneur de la philanthropie, car depuis sa constitution, en 1843, la société était devenue philanthropique.

Malheureusement ses concerts faisaient fiasco, nous apprend un historien moncrabeautien. C'est alors que Moncrabeau résolut de soutirer l'aumône en montant un orchestre comme il n'en existe nulle part.

« Vous décrirai-je cet hilarant orchestre et l'inévitable stupeur que provoque un concert moncrabeautien ? dit M. Auguste Vierset dans sa spirituelle étude sur les poètes namurois. Le rideau s'est levé devant un public déjà mis en éveil par le va-et-vient étouffé et par les mystérieux coups de marteau entendus sur la scène ; et, s'étageant en gradins, les quarante Molons apparaissent, immobiles comme des Termes, plus graves que des auspices romains, momifiés dans un costume mi-moyen âge et mi-carnavalesque où semble empreinte la fantaisie de l'excéntrique Chicard. Puis le traditionnel salut capital et digital automatiquement exécuté, le chef a levé sa baguette et l'inextinguible rire éclate dans la salle, fuse le long des banes, pétarade dans les coins et se dissimule à grand-peine derrière les papillonnants éventails, à l'audition inattendue de cette symphonie étrange, où les instruments les plus extraordinaires produisent des sons non moins stupéfiants ; l'un souffle dans son violon, un autre racle son trombone, les altos geignent au froissement de leurs fils métalliques, les cuivres énormes sonnent comme des trompettes d'enfant, le violoncelle monocorde fait mélancoliquement résonner sa vessie, la viole, la crécelle, le criniqui, le caurlet, le hulau, le guzla, le cocoli, le poriatophone, tout cela grince, beugle, vagit, piaule, nasille, craquette et merveilleusement s'harmonise au susurrement inouï des mirlitons vainqueurs ! »

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'avec leur mirliton plus ou moins dissimulé sous la forme d'instruments grotesques, les quarante Molons arrivent à donner des ensembles vraiment musicaux. Cela tient à ce qu'il y a parmi eux beaucoup de chanteurs des chorales sérieuses ou beaucoup de musiciens de carrière.

Aussi est-ce à un Moncrabeautien, Bosret, que Namur doit la jolie marche du « Biâ Bouquet » (le Beau Bouquet), qui est en quelque sorte son air national.

C'est du reste à la Société de Moncrabeau qu'est né le mouvement poétique namurois, car Namur a ses poètes. A côté de Bosret, dont la jolie romance a fait fortune, on cite Wérotte et Julien Colson, qui ont cultivé la muse du terroir avec beaucoup de bonheur, et dont le peuple chante encore les chansons.



Phot. Béguin.

NAMUR : LA VIEILLE ÉGLISE  
SAINT-JEAN-BAPTISTE  
ET LE MARCHÉ AUX LÉGUMES.

Samson montre les ruines de son vieux château, appuyé de la façon la plus pittoresque contre un énorme rocher. Et c'est Namèche, le village des carrières; Selaigneau et ses curieux rochers éolithiques; Bouges, où mourut don Juan d'Autriche, charmants villages où la vie s'écoule doucement entre le fleuve, le pré et le bois. Mais, pour trouver la partie la plus agreste, la plus sauvage de la province de Namur, ce sont les régions de la rive droite, le Condroz et la Famenne, qu'il faut parcourir en détail.

### LA FAMENNE, LE CONDROZ, LES ARDENNES NAMUROISES.

**Le premier gradin de l'Ardenne.** — Le pays qui s'étend sur la rive droite de la Meuse n'est en somme que le gradin extérieur du plateau des Ardennes, vaste ruine géologique, selon l'expression de Reclus, reste d'un formidable massif montagneux qui, sans cesse rongé par les eaux, a formé de ses débris une grande partie de la Belgique actuelle. Entre la Meuse et l'Ourthe, il prend le nom de Condroz, souvenir de la vaillante nation des Condruzes qui l'habitait avant l'arrivée de César; plus au sud, autour de la ville de Marche, qui administrativement appartient à la province du Luxembourg, il se



Phot. Puttemans.

NAMUR : LA FERME D'ENHÈVE.  
Séjour de Jean de Flandre, évêque de Liège.

LE CONDROZ



Phot. Coenere, Bruxelles.

LES ROCHERS DE SY, SUR LES BORDS DE L'OURTHE



nomme Famenne, du nom d'une autre tribu gauloise, les Pémanes ou Phémannes. C'est un pays de collines rocheuses, de plateaux ondulés, de belles vallées verdoyantes, et la terre, sans avoir la richesse du Brabant wallon ou de la Flandre, y est fertile et bien cultivée. On y trouve de grandes et belles fermes, plus ou moins seigneuriales, de beaux villages bâtis en moellons gris et dont les toits d'ardoise se groupent autour de jolies églises aux flèches pointues. Deux rivières, le Bocq et la Lesse, arrosent la contrée, alimentées par d'innombrables ruisseaux qui roulent leurs eaux limpides dans de profondes vallées. On y retrouve les combes silencieuses et retirées de l'Entre-Sambre-et-Meuse, mais peut-être l'ensemble du pays est-il plus agreste, sinon plus peuplé. Le Bocq, qui se jette dans la Meuse, à Yvoir, traverse presque tout le Condroz, depuis le grand plateau cultivé dont Ciney est le centre. L'autre versant du plateau dépend de la vallée de l'Ourthe, que l'on considère d'ordinaire comme la limite du Condroz et de l'Ardenne. La Lesse, qui se jette dans la Meuse près d'Anseremme, traverse toute la Famenne, dont une partie, les environs de Marche, dépend de la province de Luxembourg. Enfin le sud-est de la province forme ce que l'on appelle les Ardennes namuroises.

**Beauraing, souvenirs féodaux.** — Le centre des Ardennes namuroises est la petite ville de Beauraing, dont les maisons propres et bien rangées se groupent au milieu du plateau qui sépare la Meuse de la Lesse. Les ruines d'un château fameux dominent l'agglomération.

Il n'y a pas plus de vingt ans, ses toits en poivrière élançaient encore dans le ciel leurs girouettes écusonnées, ses croisées regardaient encore la vaste vallée qui s'étend depuis Baronville jusqu'à Lavaux-Sainte-Anne, Wanlin et Houyet, au pied du domaine royal; mais le village, un soir, vit s'éclairer les tours, et bientôt toute la vaste demeure seigneuriale flamba, comme si le feu y avait été allumé en plusieurs endroits.

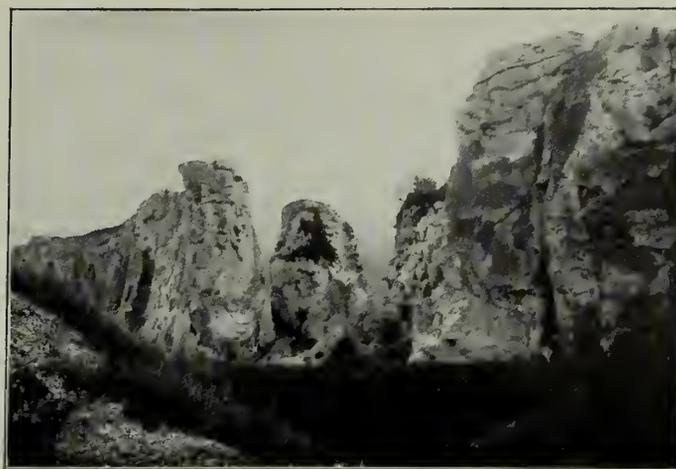
On ne la releva pas; le parc subsiste et développe encore sur la colline et dans les allées ses allées royales, ses charmilles et ses pièces d'eau.

S'il est un peu laissé à l'abandon, il n'en conserve pas moins son charme et sa poésie. On y trouve toujours à s'y promener, à y rêver, le même plaisir. On n'y rencontre plus les brillants équipages, on n'y voit plus bondir les grands lévriers, on n'y entend plus l'aboi de la meute prête à partir pour la chasse dans les forêts d'Ardenne, mais l'ombre des ramées s'y peuple de gracieux fantômes.

C'est le dernier souvenir d'une de ces seigneuries turbulentes comme les Ardennes en comptaient tant au moyen âge. Il y eut, parmi les vieux sires de Beauraing, quelques brigands notoires, et la tradition populaire a conservé le souvenir d'un certain Jean l'Écorcheur, qui baptisait les tours de son château du nom des villages qu'il avait pillés.

Au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de Beauraing fut donnée à Jean de Croy, grand chambellan de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur. Elle passa ensuite à la maison de Berlainmont.

Un de ses seigneurs prit le parti des Liégeois et des Dinantais contre le duc de Bourgogne et, en compagnie d'Everard de la Mark, seigneur de Rochefort et d'Agimont, son voisin, donna du fil à retordre à son suzerain Jean de Heinsberg, évêque de Liège. C'est sous le règne de cette maison de Berlainmont que le manoir subit le sort d'Orchimont, de Gedinne, de Willerzies, de Château-Thierry, de Crèvecœur et de tant d'autres châteaux du pays, dont la plupart furent ruinés pour jamais. L'armée de Henri II, commandée par le duc de Nevers, arriva le 29 juin 1554 en vue de Beauraing. La petite garnison du château avait été renforcée par les capitaines Grand-Gérard et Lalousse. Aussi son commandant, Jean Colichard, de Binche, se défendit-il vigoureusement. Il reçut les assaillants avec force arquebusades. Mais



LES ROCHERS DES GRANDS-MALADES A BEEZ LEZ NAMUR.

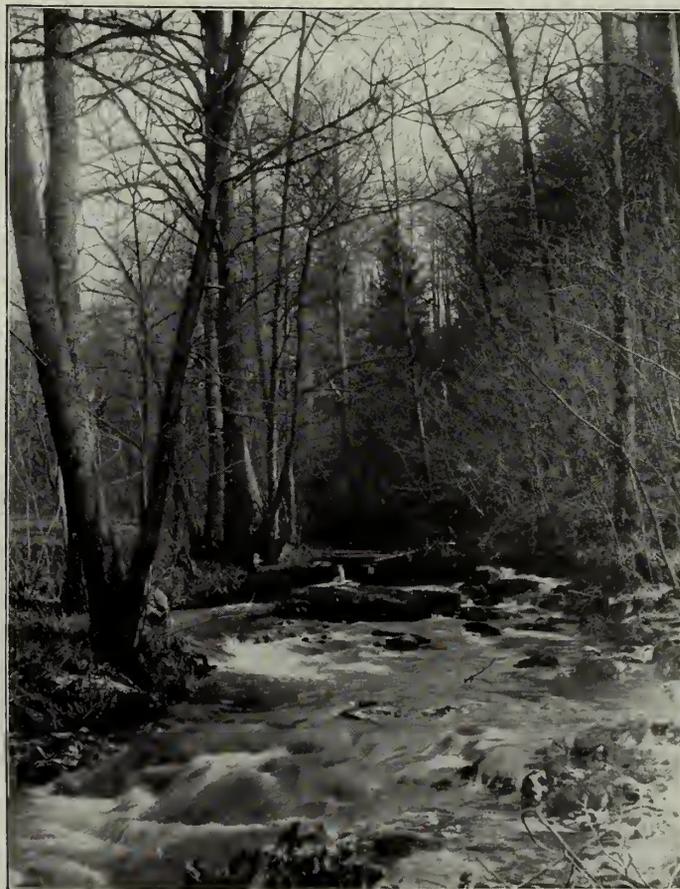
ceux-ci amenèrent devant la place quatre canons et prévinrent les assiégés qu'en cas de plus longue résistance ils seraient passés au fil de l'épée ou pendus aux arbres de la forêt prochaine. La force de ce château, assis sur un rocher, consistait en sa situation, non en ses murailles, incapables de résister à l'artillerie; il fallut donc se rendre à merci. Le duc de Nevers incendia le bourg et le village et ruina le pays d'alentour.

Tandis que Château-Thierry, dont on n'aperçoit plus qu'un pan de mur, en face de Waulsort, ne fut point relevé, Beauraing ne tarda pas à renaître de ses cendres. La seigneurie passa aux d'Egmont, puis aux

Brandenbourg, pour rentrer ensuite dans une famille wallonne, puis ardennaise, celle de Beaufort-Spontin. Le château joua encore un rôle dans la révolution brabançonne. Les patriotes s'y établirent comme à Assesse et à Bouvignes, et y furent assiégés par les Autrichiens.

Le duc de Beaufort avait fait du château et du parc un somptueux domaine, lorsqu'en 1793 les sans-culottes de Givet, conduits par un nommé Lecelle, qui venaient de détruire l'abbaye de Waulsort, mirent Beauraing au pillage. Quatre-vingts chariots emportèrent les plus beaux meubles, et le reste fut la proie des flammes. Après la Révolution, le duc de Beaufort rentra en possession de son château de Beauraing, et sa fille l'apporta en dot à don François de Borgia d'Alcantara Tellez y Giron, duc d'Ossuna, marquis de Penafiel.

Le grand d'Espagne et ses fils ont laissé dans le pays de plaisants souvenirs. Le dernier d'entre eux, celui en qui s'éteignit la famille, avait fait de Beauraing une sorte de petite cour, dont la magnificence et la fantaisie défrayaient encore la chro-



LA LESSE A HOUYET.

nique du pays. Il vivait, dit-on, au milieu des chiens, des singes, des perroquets et des oiseaux des îles, faisait édifier dans son parc quantité de petites constructions bizarres, s'amusait à de fantastiques travaux d'irrigation, et, quand il descendait au village, se faisait parfois voiturier en broquette. Très grand seigneur, au demeurant, donnant des fêtes splendides et des chasses fameuses qui, en automne, animaient le pays d'une vie trépidante.

Tout ce pays fourmille de souvenirs et de témoignages de la vie seigneuriale d'autrefois. Sur les rives du Bocq, c'est Spontin, hérissé de tours en poivrière, qui ressuscite la massive architecture des manoirs d'il y a quatre cents ans. Non loin, c'est Crupet, assis dans son marécage, au bout de trois vieilles arches qui le relient à la terre, et qui, de son donjon finement profilé sur le lointain d'une gorge, semble, dit un écrivain du pays, faire la nique à notre civilisation égalitaire.

Toute cette terre du Condroz, riante quand on parcourt les vallées qui en déchirent profondément le sol rocheux, bourrue parfois quand on l'aborde par ces maigres plateaux où le roc affleure et qui ont déjà toute l'âpreté de l'Ardenne proprement dite, fut, du reste, à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, le théâtre d'une des guerres féodales les plus caractéristiques dont fasse mention l'histoire.

Un paysan de la seigneurie de Gosnes ayant dérobé une vache à Rigaud de Corbion, bourgeois de Ciney, le bailli de cette ville s'empara par surprise du voleur et le fit pendre, bien qu'il ne fût justiciable que de son seigneur le sire de Gosnes, lequel appartenait à la puissante maison de Beaufort. Celui-ci, jaloux de ses droits, prend les armes. Le bailli, fonctionnaire de la principauté épiscopale de Liège, court brûler un village appartenant au sire de Gosnes. C'est le commencement d'une guerre interminable. Le seigneur de Gosnes fait appel à ses frères Richard



CHATEAU FÉODAL DE CRUPET.

de Fallais et Régnier de Beaufort ainsi qu'aux sires de Celles et de Spontin, qui se liguèrent avec lui et l'aident à ravager tout le Condroz. Alors l'évêque de Liège intervient directement : une armée liégeoise prend Gosnes et le détruit, puis vient mettre le siège devant Fallais, Beaufort, Celles et Spontin. La coalition seigneuriale est sur le point d'être vaincue, mais alors elle arrive à élargir tout à coup démesurément le champ de la querelle en mettant dans ses intérêts Guy de Dampierre, comte de Flandre et de Namur, et même le duc de Brabant. La guerre tout à coup prend une fureur nouvelle ; dans le pays, parcouru de toutes parts par les bandes de soudards, les villages brûlent. Ciney assiégé va succomber lorsqu'une armée liégeoise de secours va, par manière de diversion, dévaster la seigneurie de Poilvache. Trente villages sont pillés et brûlés. En ce moment les Dinantais interviennent à leur tour et se jettent sur Spontin. Le château résiste et le sire de Dave, venant à son secours avec un corps namurois, culbute les communiens, les poursuit jusqu'aux portes de Dinant et finit même par entrer

La Famenne, les grottes de Rochefort et de Han. — Pour bien visiter la Famenne, il faut gagner Rochefort par Froidvau. Le chemin est charmant. On part du col de la Gorge, on monte par Boisseilles et Celles, on descend ensuite par les fonds de Payenne, on gravit la côte de Custine, puis, laissant à



LES BORDS DE LA LESSE A CHALEUX.

droite Ciergnon, où se trouve le magnifique château de la comtesse de Flandre, mère du roi des Belges, on enfle la route qui après un certain temps de marche mène au terme du voyage. « Tantôt à la crête du plateau, dit Camille Lemonnier, presque en plein ciel, l'oreille emplie de la chanson des alouettes, tantôt éclaboussé de l'écume des petits torrents bondissant au fond des ravins, on passe de la clarté des hauteurs à l'ombre humide projetée par les versants des collines dans les changements à vue d'un paysage qui tour à tour s'étend lui et droit à travers les landes, se bosselle de pentes et de montées, se boise de lisières, de forêts, se hérissé de mamelons imprimant sur la rétine un scintillement ininterrompu de roches, de verdure et d'eaux.

« A Celles, dans une sauvagerie d'abandon, le noir

des Beaufort, passé aux mains des Liedekerke, forteresse aiguillée de poivrières d'où la vie, pareillement à la sève d'un vieil arbre dévoré par ses rejetons, a coulé pour se concentrer aux modernes élégances du château pseudo-gothique qui lui fait face, porte mélancoliquement sur son esseulement une sécuritaire chape de lierre. Puis, à Custine, un château royal érige ses

chose de plus féérique; la broderie des stalactites en est peut-être plus belle et plus variée. La grotte de Rochefort est le palais de ces génies souterrains dont la mythologie germanique nous a gardé la mémoire : dans le gouffre de Han, c'est l'Érèbe et le Tartare qui s'évoquent à l'esprit.

Cette partie de la vallée de la Lesse est du reste d'un intérêt



GROTTE DE HAN : LE LAC D'EMBARQUEMENT.

tourelles au milieu d'un coin de nature admirable, ayant à ses pieds la Lesse, dont entre Sauzinne et Herock on voit serpenter parmi des prairies bouquetées de saules le clair ruban d'argent. »

Et tout à coup Rochefort, l'antique capitale du duché de Luxembourg, apparaît. La ville est célèbre dans toute la Belgique non seulement pour la belle ordonnance des paysages dont elle occupe le centre, mais aussi et surtout pour le merveilleux décor de ses grottes.

Ces grottes sont une des curiosités naturelles de l'Ardenne belge. « Les parties calcaires des roches que traversent la Meuse et ses affluents dans les Ardennes et le Condroz, dit Reclus, sont en plusieurs endroits percées de fissures où les eaux de la pluie et des ruisseaux disparaissent pour aller rejaillir à une distance considérable, soit dans la même vallée, soit dans une autre. Des couches d'argile imperméable, qui remplissent un grand nombre de dépressions dans la région plus basse des Ardennes, forment des barrages naturels; l'eau, retenue par ces obstacles, doit se chercher une autre issue et s'échappe par les fissures des collines appelées dans le pays « aiguigeois » ou « chautoirs ».

Le plus grand de ces aiguigeois est la célèbre grotte de Han, où s'engouffre la Lesse, un peu plus loin que Rochefort. Mais les grottes de cette ville ont leur beauté propre: moins énormes, moins mystérieuses que celles de Han, elles ont quelque

exceptionnel aussi bien pour l'archéologue et le géologue que pour le touriste amoureux des « sublimes horreurs d'une nature sauvage ». C'est là qu'on peut le mieux se rendre compte de la formation du pays à l'époque reculée des grandes convulsions telluriques.

La « Montagne de Han » fait partie d'une chaîne de collines, constituant le dernier contrefort calcaire de l'Ardenne. Cette chaîne va de l'est à l'ouest et passe entre Givet, Beauraing, Rochefort et Marche. Dès qu'une rivière tente de creuser son lit au travers de ces roches, elle se perd dans une fissure. Il en est ainsi non seulement de la Lesse, mais encore de la Lomme et de la Wamme. La Montagne de Han est en quelque sorte un barrage naturel, divisant en deux le bassin de la Lesse. Lorsque, à l'époque des crues, le gouffre de Belvaux, puits insondable où la rivière se précipite avec fracas, ne peut absorber toutes les eaux, la rivière, s'élevant de plus de 10 mètres, se divise en deux cours dont l'un prend le chemin souterrain, tandis que l'autre fait le tour de la montagne et la pénètre par d'autres fissures, généralement à sec. Le spectacle, alors, est saisissant et reporte l'imagination à l'époque des grands fleuves quaternaires. Aucun point de la province n'évoque aussi puissamment, d'ailleurs, le souvenir du lointain passé. Les migrations de tous les peuples qui ont traversé la Belgique ont passé par là. Comme à Furflooz et comme à Chaleux, les souvenirs préhistoriques y abondent. Des



Phot. Nels, Bruxelles.

GROTTE DE HAN : PERTE DE LA LESSE.

centaines de tombes de l'âge du fer ont été découvertes sur ces versants. Puis ce sont les sépultures frankes et les vestiges romains. Vers Éprave, des retranchements, des camps de refuge couronnent encore plusieurs collines; et vers Jemelle on trouve les restes d'une somptueuse villa romaine qui servit, paraît-il, de rendez-vous de chasse à l'empereur Valentinien (iv<sup>e</sup> siècle). La grotte elle-même a abrité de nombreuses tribus à différents âges du monde, et, au cours des fouilles qui y ont été faites par la Société archéologique de Namur, on y a trouvé les traces de plusieurs civilisations superposées.

Au point de vue purement pittoresque, le spectacle des grottes de Han est vraiment incomparable. Cette succession de salles sous des noms bizarres : « Galerie de la Grenouille », « Trône de Pluton », « Boudoir de Proserpine », Salle du Dôme », réalise de féeriques merveilles. Grâce à la lumière électrique qui y a été placée depuis peu, on peut très bien se croire transporté au centre de la terre. Actuellement, cette promenade souterraine est fort commode, et les lampes à incandescence ménagent au touriste une succession d'effets de théâtre tels qu'il n'y manque vraiment que les danses et les grotesques dont s'animent les ballets des féeries. Autrefois, l'excursion, moins aisée, était peut-être plus impressionnante. Sous la conduite du guide, les caravanes de visiteurs s'avançaient dans les profondeurs de la montagne à la lueur des torches et des lanternes. On marchait dans l'ombre et le mystère; on sentait à côté de soi des abîmes sans fond, et le bruit de la rivière qui grondait confusément dans les profondeurs pouvait évoquer à l'esprit de ceux qui avaient l'imagination classique une descente aux enfers en compagnie d'Hercule. On avait une illusion des dangers très réels que courut le comte de Robiano, qui explora le premier, en 1818, le secret de la grotte, et, dans les ombres fantastiques que l'éclairage mouvant projetait sur les parois de la caverne, on croyait découvrir la silhouette de Cerbère. Le voyage ne finissait-il pas dans la barque de Caron, d'un Caron qui eût consenti à vous ramener sur l'autre rive du Styx? Après



GROTTE DE HAN :  
LA CASCADE DE STALACTITES.

deux heures environ de promenade souterraine, on arrive en effet dans une grande salle qui descend en pente douce vers la rivière enfin calmée. Un grand bateau plat y attend le touriste, et d'abord celui-ci chemine dans l'ombre, car, afin de ménager la surprise du retour au jour, on a éteint les lumières. Tout à coup, une traînée d'argent se distingue sur la surface noire des eaux, puis, brusquement, un paysage féerique s'y reflète. La lumière du soleil semble avoir pris quelque chose de surnaturel. La verdure paraît d'un éclat inouï. Un talus de gazon est une immense émeraude, et, à mesure que l'on se rapproche de la sortie, une allégresse vous prend; on respire plus librement, il vous semble que vous venez de revenir miraculeusement de l'autre monde.

Les grottes de Han attirent chaque année dans le pays d'innombrables touristes. C'est devenu une véritable source de richesses pour une localité qui n'était, il y a cinquante ans, qu'un misérable village composé de quelques chaumières, et qui est aujourd'hui un gros bourg bien bâti, où l'on trouve plusieurs hôtels confortables, presque luxueux.

Il a bien fallu relier ce centre de tourisme aux grandes voies de chemin de fer. « Ce projet était de nature à inquiéter les amis des sites, dit la revue internationale *l'Art public*, mais il a été réalisé avec une telle science esthétique, avec un tel respect de la beauté des paysages, qu'il côtoie la rivière et fait une ascension hardie sur des rochers à pic, sans détruire aucun point de vue, sans nuire en aucune façon à ces merveilleux aspects de la nature. »

Après avoir parcouru les profondeurs de la montagne, il faut en faire l'ascension. Le panorama qu'on découvre est d'une incomparable majesté. Vers le nord, c'est l'agreste vallée de la Lesse, avec ses verdoyantes prairies, ses cordons de peupliers; ce sont les domaines royaux de Clergnon et d'Ardenne, c'est la succession des villages riants et prospères; au sud et à l'est, c'est l'Ardenne mélancolique avec ses pâtures arides, ses forêts impénétrables. Nous sommes à l'extrémité de la province de Namur, nous entrons dans le Luxembourg.



Phot. Nels, Bruxelles

GROTTE DE ROCHEFORT : LE TROU MOULIN.



BOUILLON : LA SEMOIS ET LE CHATEAU.

## LA PROVINCE DE LUXEMBOURG

*L'Ardenne. Aspect général. — Le pays de l'énergie. — L'histoire de l'Ardenne. — La forêt de Saint-Hubert. — Le pèlerinage. — Le paysan ardennais. — Arlon. — Les sites de la Semois. — Bouillon et son château. — L'Ourthe. — Houffalize, Laroche et Durbuy.*

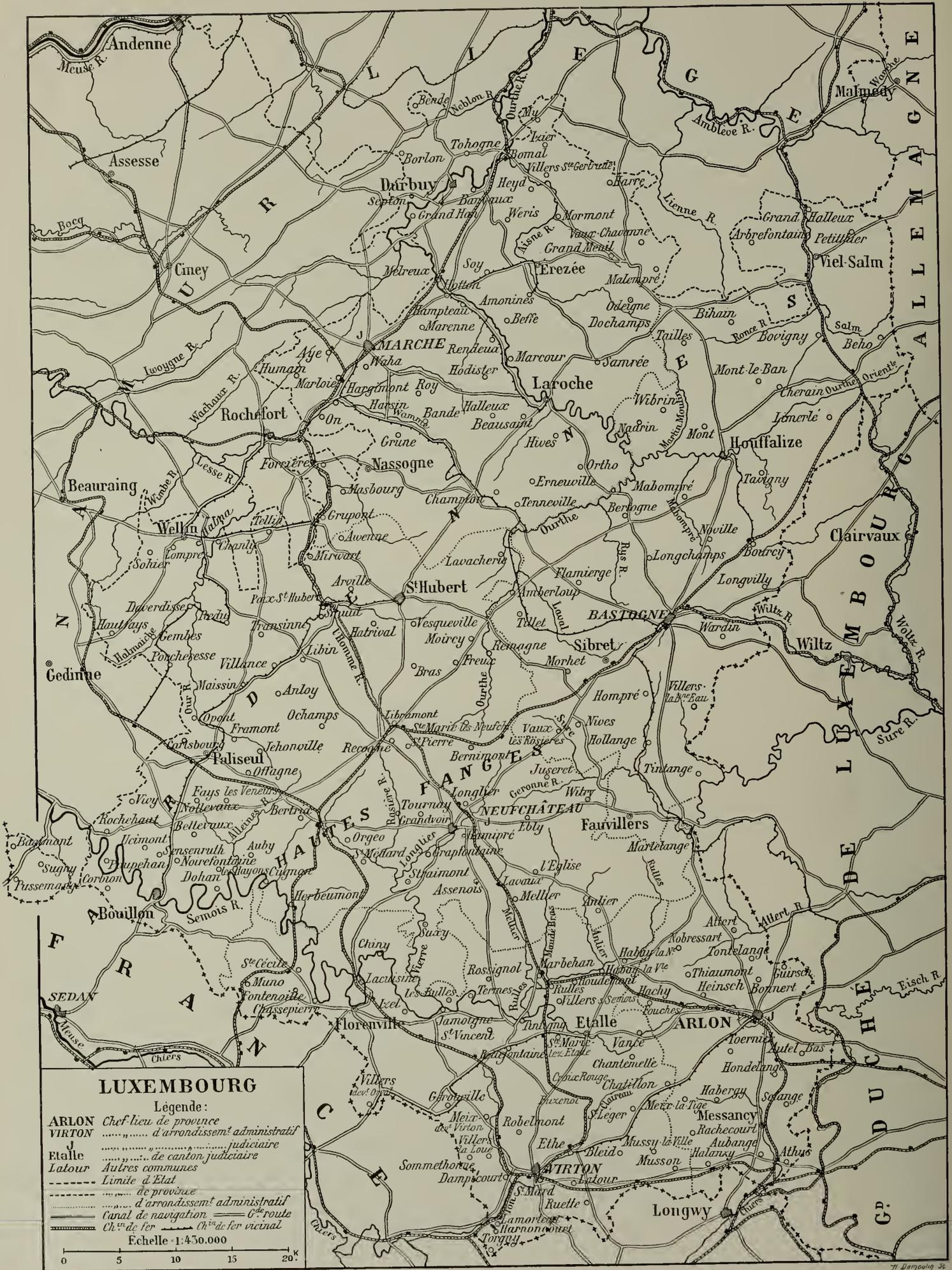


AMPUTÉE des districts formant le grand-duché de Luxembourg par le traité des 24 Articles qui fonda définitivement le royaume de Belgique en le privant d'une partie de son territoire, la province de Luxembourg ne se compose plus aujourd'hui que de la majeure partie du plateau des Ardennes et d'un petit district qu'il faut rattacher à la région lorraine : les environs de Virton. La province de Luxembourg, au point de vue pittoresque, c'est l'Ardenne.

Quand on aime l'Ardenne, on l'aime avec passion. C'est un de ces pays arides, austères, dont les beautés demeurent longtemps secrètes, mais qui en sont d'autant plus émouvants pour ceux qui les comprennent. Certes on y retrouve les idylliques vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse, de la Famenne et du Condroz, bien qu'elles aient plus de grandeur et de sauvagerie; du haut de la crête du plateau, on voit se dérouler la succession des collines bleutées, avec des premiers plans de village, des rangées d'arbres, des rideaux de forêts qui font songer aux adorables fonds de paysages des tableaux gothiques; mais ce n'est pas dans ces aspects aimables qu'il faut admirer l'Ardenne. Si on veut la bien comprendre, il faut la parcourir vers la fin de l'automne, par un de ces temps incertains, âpres et mélancoliques, qui sont si fréquents dans cette partie de l'Europe. Alors la chanson du vent dans les sapinières, les contrastes d'un ciel mouvementé, la rouille affligée des frondaisons, la montée mystérieuse des

brumes automnales s'élevant des vallées quand tombe le soir, en dévoileront les beautés secrètes et sévères. La profondeur des forêts immuables, la netteté farouche des rocs éternels, l'âpreté des côtes grises semées de sapins, les hameaux de chaumières misérables, — où seul le grognement d'un porc, le filet de fumée entraîné en flocons par la bise, rappellent la vie, — ont sur les fins de jour de l'arrière-saison des mélancolies si poignantes qu'elles arrêtent des heures durant les paroles dans la gorge.

Et ces mélancolies n'ont rien de l'attendrissement apitoyé, du voluptueux brisement de cœur que commande le paysage flamand dans ses aspects les plus nobles. La plaine grise près de la mer, les villes endormies, les ports ensablés imposaient le sentiment du précaire avec une incomparable intensité : ce dur et vieux pays précise au contraire la notion de ce qu'il y a d'éternel. Ici les siècles n'ont en rien changé le décor. Ces collines ont conservé la pureté primitive de leurs lignes; nul accident n'a pu modifier l'anfractuosité du roc, et le pillard féodal, aussi bien que l'habitant des cavernes, ont eu sous les yeux, dans ces profondes vallées où l'Ourthe et la Semois sautillent sur les cailloux, la même vision de nature vierge, primesautière, indifférente et joyeuse qui nous apparaît aujourd'hui aux brusques détours de la rivière. Tandis qu'en Flandre l'émiettement d'une civilisation magnifique nous imposait, selon le plus émouvant des lieux communs, la sensation du peu que nous sommes, ici nous nous sentons prêts à nous concevoir comme un moment de ce qui ne meurt pas. La dure pensée du retour sans fin nous saisit alors et nous serre le cœur. Mais la discipline à laquelle l'âpre contrée accoutume notre âme nous apprend à la supporter avec aisance. Car, à côté de ce sentiment de la durée qu'elle précise, cette terre sèche, aride et



CARTE DE LA PROVINCE DE LUXEMBOURG.

grave exalte l'énergie : c'est le pays de la volonté.

La volonté, l'énergie, tels sont en effet les traits distinctifs qui marquent la forte race née de ce pays de rochers. Ils se retrouvent dans la largeur des carrures, le voûtement puissant des épaules, les visages durs et taillés à la serpe, la beauté rude des regards clairs. Tous les personnages, tous les héros, tous les saints dont les pierres des routes ardennaises disent l'histoire ou la légende ont le même aspect de dur-relé puissante et d'inlassable endurance. Les Carolingiens qui ont dans ces forêts leurs origines, les barons de Lothier, turbulents vassaux du Saint-Empire, le Sanglier des Ardennes, type accompli du brigand féodal, les soldats de Franchimont, tous sont marqués des mêmes accents que l'on retrouve sous la figure hirsute du sabotier ou du bûcheron. Et dans la Belgique contemporaine, qui veut conquérir le monde économique, l'Ardennais apporte les mêmes qualités puissantes et volontaires. Formés par un sol ingrat, à qui leurs ancêtres n'ont arraché qu'avec infiniment de peine leur subsistance, ces paysans positifs, merveilleusement dénués de tout idéalisme, fournissent d'excellents ingénieurs et d'admirables pionniers. Il y a beaucoup d'Ardennais parmi les officiers belges qui fondèrent le Congo ou qui créèrent des postes ou des comptoirs dans tous les pays neufs où il y a de l'argent à gagner.

Au premier abord, rien ne semble avoir préparé la population des Ardennes à cette évolution moderne. Le pays a l'air extrêmement arriéré; les chemins de fer y sont encore rares; certains bourgs, certaines villes même comme Neufchâteau, siège d'un tribunal de première instance, sont perdus à une assez grande distance de toute voie ferrée et, malgré le développe-

ment récent des chemins de fer vicinaux, il y a encore des voyages que l'on doit faire en malle-poste. Et ce sont d'in vraisemblables voitures! Vrais fantômes de diligences, tirées par des fantômes de chevaux, vieux breaks hors d'usage, raccommodés tant bien que mal, antiques calèches, vénérables carrosses rapetassés par des charrons de village. Et tout cela monte, descend le long des côtes, d'un trot rapide et joyeux, sous la conduite d'un postillon de quinze ans, ou de quatre-vingts ans. Chaque fois qu'on atteint la crête d'un plateau, on s'arrête devant un cabaret qui semble avoir été posté là par la providence et où cocher et voyageurs vont prendre un petit « péquet » (genièvre) pour se récompenser de l'effort donné. L'hôtel où ce coche extraordinaire aboutit est bien plus une auberge qu'un hôtel. On y voit encore la grande salle à manger, décorée de trophées de chasse, la cour pittoresque où les enfants, les poules et les chiens jouent pêle-mêle; on y dîne à table d'hôte, longuement, copieusement, en compagnie de rouliers et de chasseurs. Tout sent la vie rurale de jadis. Mais ces survivances d'autrefois sont plutôt dans les choses que dans les esprits. Les paysans ardennais sont généralement plus instruits que ceux des autres parties de la Belgique, parce qu'ils



HABITATION ARDENNAISE.

savent la valeur de l'instruction. Les enfants n'ont pas peur de faire des kilomètres pour aller à l'école, et des journaux, sinon des livres, pénètrent dans ces fermes éloignées, dans ces villages perdus.

**L'histoire de l'Ardenne.** — L'Ardennais positif veut être un homme de son temps. Aussi bien ne peut-il être attaché au passé par aucun regret. L'histoire de l'Ardenne n'est point celle de son peuple, mais de ses petits seigneurs, et le jour où la dynastie nationale de Luxembourg s'acquiesça une gloire européenne et monta sur le trône impérial, elle oublia sa petite patrie.

A la différence de tant d'autres provinces belges, le passé, en Ardenne, ne pèse donc pas sur le présent.

C'est pourtant un très vieux pays, un des plus vieux pays du monde. Grande ruine géologique, pour employer l'expression de Reclus, que des failles, des écroulements, l'action des eaux ont divisée en fragments distincts et constamment abaissée pendant le cours des âges, le massif ardennais fut peut-être une des premières terres européennes qui émergèrent à la surface de l'océan tertiaire. Les ossements et les instruments de pierre découverts à Furfooz et dans toutes les cavernes de la Lesse montrent qu'il fut habité dès l'époque la plus reculée. Au moment de l'invasion romaine, il était par les Trévires, maîtres de la partie la plus sauvage de l'*Arduenna sylva*. Les établissements romains y furent toujours très rares, et longtemps la population, protégée par son isolement extrême aussi bien que par sa pauvreté, put garder ses anciennes mœurs. Le culte de la déesse Ardoine (Arduenna), que l'on confondait avec Diane, se maintint beaucoup plus longtemps dans la région du plateau que dans les plaines avoisinantes. Les derniers autels n'y furent renversés qu'au <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, à l'époque où, suivant la légende, saint Hubert rencontra dans la forêt le cerf portant sur son front, entre ses deux andouillers, la croix resplendissante.



TYPES ARDENNAIS.

Les premiers souverains du pays qui devait prendre un peu plus tard le nom de duché de Luxembourg furent les comtes d'Ardenne, dont il est fait mention dans les chroniques au ix<sup>e</sup> siècle. Vers le milieu du x<sup>e</sup> siècle, Rienin, dernier comte d'Ardenne, partagea ses États entre ses enfants, formant ainsi le comté de Luxembourg, le comté de Bouillon, le comté de Bar et le comté de Chiny. Cependant le titre de comte d'Ardenne survécut à ce partage et fut porté par les souverains de la basse



Phot. Hermans.

SAINT-HUBERT : FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-HUBERT.

Lotharingie jusqu'à Godefroid de Bouillon. Lorsque, après la mort de ce dernier, le duché de Lothier échappa à la maison d'Ardenne, ce qui restait de l'ancien comté échut au comte de Luxembourg. Cette dernière dynastie s'éteignit dans la personne de Conrad II, mort en 1136. L'Ardenne passa alors à Henri l'Aveugle, de la maison de Namur, dont la fille Hermesinde épousa le comte Thibaud de Bar, puis, après sa mort, Walram, duc de Limbourg et marquis d'Ardenne. Ce sont les enfants nés de ce mariage qui fondèrent l'illustre maison de Luxembourg, laquelle donna toute une série d'empereurs à l'Allemagne et de rois à la Bohême. Ayant passé à la maison de Bourgogne par le mariage d'Élisabeth de Gorlitz, dernière héritière de la maison, avec Antoine de Bourgogne, le Luxembourg fut rattaché aux Pays-Bas par Philippe le Bon. Il en a suivi depuis lors les destinées, mais il a toujours vécu un peu à l'écart des autres provinces et n'en a connu ni les prospérités ni les désastres.

**Saint-Hubert et sa forêt.** — Les limites de l'Ardenne sont assez mal fixées. Si l'on considère qu'elle s'étend au nord jusqu'à l'Amblève, au sud jusqu'à la Semois, à l'est jusqu'à la frontière du grand-duché et de l'Allemagne et, à l'ouest, jusqu'aux limites, vagues du reste, de la Famenne et du Condroz, on verra que la région a pour centre le grand plateau forestier dont le point culminant est Saint-Hubert.

La ligne de chemin de fer qui, traversant toute la Belgique, d'Ostende à Arlon, conduit les voyageurs d'Angleterre vers le Saint-Gothard et l'Italie, y passe, et l'on peut du train en saisir quelques aspects. « Le paysage change aussitôt franchie la zone calcareuse, dit M. Auguste Vierset, qui connaît bien le pays et en a donné quelques croquis délicats et précis : hameaux pressés, vergers et massifs, églises pastorales dont le clocher — boulette grise — émerge des toits moutonnants, maisons échelonnées au long des routes, potagers, fermes, cultures s'espacent, disparaissent presque de cette terre vague, pierreuse et sèche qui largement ondule vers les lointains brumeux. Puis, sous l'envahisse-

ment des taillis et des sapinières, l'horizon se rétrécit, les champs s'effacent, et dans le val herbeux que forment en se rapprochant les hauteurs boisées, un ruisseau se déroule bordé de saules, moucheté d'îlettes, monotonisant le rire de ses cascates au pied des talus schisteux qui dévalent jusqu'à ses rives, embroussaillés de myrtilles et de fougères.

« Il faut faire le voyage en automne. A partir de Grupont, le train vous emporte à travers une féérique débauche d'ors rouillés, de teintes fauves, de vermillons, d'ocres et de jaunes clairs, étalant là-haut, dans le ciel de novembre, leurs tumultueuses splendeurs automnales. L'ancestrale forêt dresse sur la côte ses merveilleuses frondaisons rousses, couvre les versants de genévriers fuselés, de bouleaux gris aux feuilles frissonnantes, de mélèzes, de sapins et de pins sylvestres qui dégringolent la pente moussue, heurtant de leur vert sombre les nuances cuivrées des feuillages. Brusquement la futaie se projette à gauche en une pointe escarpée dont la couronne d'arbres superbes se cime majestueusement d'un antique manoir à tourelles. La voie ferrée entaille le cap et traverse une gorge étroite et profonde que des rochers abrupts achèvent de doter d'une réelle grandeur. Méandres tronçonnés par la route, l'eau babille, joue, se replie capricieusement au creux du ravin qui s'évase, se resserre, refoule de nouveau la côte et s'élargit définitivement à Poix. »

C'est là qu'on quitte le chemin de fer, car Saint-Hubert, perdu sur son plateau à la lisière de sa forêt, est assez loin encore de la grand-route internationale, à laquelle la ville est reliée par un tramway vicinal.

La route de Poix à Saint-Hubert est charmante. « Au sortir de la gare, un pont de pierre enjambe le ruisseau de son arche. Une rue, quelques hôtels et cabarets que frôlent presque, en leur courbe, les rails du tramway vicinal; puis, le hameau dépassé, la chaussée longe des taillis en pente, un étang envahi par l'herbe et les roseaux, des champs cultivés aux longues bandes brunes, une maisonnette à volets verts où pend, flétrie, au-dessus de la porte, la symbolique branche de genévrier. L'eau ravine à droite la prairie irriguée de nombreux ruisselets, les côtes boisées s'échelonnent en amphithéâtre, et, dans cette douceur malade d'automne, sous le ciel lumineux et blanc, le paysage s'imprègne d'une poignante et rêveuse mélancolie.

« De montueux taillis de chênes, d'ormes, de bouleaux maigrelets aux ramures mobiles, de charmes bas et noueux bordent ici la route, là-bas ondulent en un roux océan de feuillages; des sapins découpent leurs aiguilles d'émeraude sur ces teintes brunes et safranées, et les pentes aux faunes épaisses s'en viennent mourir vers les prés pâles, les prés fleuris de colchiques stellaires, où processionnent, en pittoresque serpentine, les bouquets d'aunes et de saules. Du ruisseau même, des branches jaillissent en buissons des troncs étêtés, frôlant de leurs ramures les arbustes des rives; sur la côte, là-haut, une ferme blanche est apparue, rompant un instant du damier de ses champs et de sa prairie la superbe monotonie du bois; un cerf et quelques biches ont bondi sur la route, puis fui sous les taillis d'un galop apeuré; et le froissement de feuilles sèches se perd dans le grincement criard d'une charrette qui passe, chargée d'écorces. Peu à peu, juxta la chaussée, les fourrés s'éclaircissent; de larges pans déboisés s'entr'ouvrent, jonchés parfois d'énormes blocs couverts de mousse; et voici qu'un ancien chemin délaissé, dont l'herbe cache presque les derniers vestiges, louvoie de part et d'autre, écornant le bois, s'effaçant par les prés, pour mourir enfin — près d'un moulin construit en sous-bassement de la route — à quelques mètres d'une voie carrossable raccordée à la chaussée, et dont elle fut sans doute jadis le prolongement.

« Tout près, un ruisselet canalisé traverse l'Homme, endigué par un bac de bois, sorte de pont d'où l'eau déborde en lames claires.

« Mais la route fait un coude brusque; une église de village se profile à droite entre deux mamelons boisés; le val s'élargit, formant d'une part des champs en pente bordés d'ourlets, de l'autre des prairies que çà et là tache la plaque sombre des tourbières; et tandis qu'au loin apparaissent les croupes maigres des hauts plateaux, voici que devant nous la basilique énorme, aux deux lourds campaniles, se dresse au milieu des toits gris confusément enchevêtrés.

« C'est Saint-Hubert. L'humble bourgade se blottit au pied de la cathédrale séculaire qui emplit l'horizon, pèse sur la contrée de toute sa massivité dominatrice. Et quand, la ville traversée, on contemple des hauteurs de Lavaux ses verrières ogivales que le ciel d'automne patine de vieil argent, ses flèches qui finement

se découpent dans l'air vitreux, les routes nombreuses, blanches et larges, si douces aux sandales qui, par bois et bruyères, convergent toutes vers le lieu béni, et les murs délabrés dont les vestiges encerclent à demi les alentours, et les sapins enfantine-ment alignés qui sur l'horizon mat burinent nettement leur silhouette moyenâgeuse, il semble que ce paysage d'Ardenne s'imprègne de douceur mystique, de religiosité naïve et rude qui intensément appelle le grave chant des cloches monacales et la poignante fanfare des cors, là-bas sous les feuillées lointaines. »

Saint-Hubert, en effet, est un des lieux sacrés, non seulement de l'Ardenne, mais de toute l'ancienne Austrasie. La fondation de l'abbaye, autour de laquelle la ville vint se tasser, remonte à l'an 698. Walrand, évêque de Liège, y introduisit l'ordre de Saint-Benoît et y fit transférer le corps de saint Hubert, dont le monastère prit le nom. Saint Hubert, chasseur converti, est le grand saint de ce pays de bois; c'est à lui que vont les dévotions populaires; il est l'héritier direct de la vieille déesse Arduenna, qui personnifiait avant lui le mystère à la fois tutélaire et redoutable de l'antique forêt.

Aussi dès que sa dépouille eut été transportée à l'abbaye, vit-on se produire toute une série d'événements miraculeux dont la renommée se répandit au loin et qui eurent pour premier résultat l'extension de la puissance temporelle du monastère, témoin la donation de Chevancy, celle du comte Odon, de la troisième part des biens d'Évernicourt et tant d'autres rapportées avec admiration par Bertholet, le candide historien du Luxembourg.

Cette prospérité dura jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle, mais en 1568 l'abbaye fut incendiée par un parti de calvinistes. Le corps de saint Hubert disparut, dit-on, dans le désastre, si tant est que les Normands n'eussent précédé les protestants dans ce sacrilège. Suivant l'abbé Feller, les reliques qu'on montre encore aujourd'hui seraient donc assez douteuses, mais la chape et la sainte étole données au saint par Charlemagne n'en accomplissent pas moins encore des miracles illustres.

« Nous sommes à un des points vertigineux du monde, là où la raison se confronte avec des faits qui la stupéfient, là où les savants sourient ou s'indignent, où les simples ne s'étonnent même pas et viennent avec une tranquille confiance solliciter des miracles, en retour d'une dévotion et d'un amour exaspérés, dit, dans ses *Monstres belges*, M. Léon Souguenet, — qui assurément ne fait pas profession de mysticisme, — dévotion et amour qu'ils ne savent plus comment exprimer, toutes les formules de



Phot. Hermans.

LA CONVERSION DE SAINT HUBERT.

Peinture dans l'église de Saint-Hubert.



Phot. Hermans.

TOMBEAU DE SAINT HUBERT, DANS L'ÉGLISE.

BELGIQUE.

prières faisant défaut. Regardez autour de vous : « Défense d'emporter des pierres de cet édifice, » dit une pancarte. Voyez dans le sol de la crypte cette dalle tumulaire : deux figures d'évêques en pierre y sont luisantes et polies, tant elles ont été baisées par les foules prosternées; un avis défend encore d'écrire sur les murs : un registre est ouvert à ceux qui ne peuvent résister à la manie d'inscrire leurs pensées et leurs désirs.

« Feuillotez ce registre; ses feuilles sont couvertes de demandes, de prières, de supplications; un vaudevilliste rirait : « Saint Hubert, écrit quelqu'un, je vous invoque pour ma belle-mère; » un spirituel chroniqueur s'amuserait : « Saint Hubert, ne m'oubliez pas : je suis de votre canton; » « Saint Hubert, j'ai si mal aux dents! » Mais ces feuilles gardent des traces de larmes; toute la douleur humaine signe ces procès-verbaux du malheur et de l'espoir. Le charme sinistre est subi; son obsession vous domine; d'autres l'ont senti, entre autres Léopold I<sup>er</sup>, sceptique, sans doute, mais donataire d'un monument par Geefs, — et si, chroniqueur, vaudevilliste, humoriste, vous n'avez à offrir aux souffrants d'autres panacées que vos bons mots, laissez passer les pèlerins. »

Il en vient de partout, des pèlerins, et tous les jours; l'église est un asile perpétuellement ouvert. L'Allemagne et la France, des pays plus lointains, payent ici leur tribut. Tel jour, on voit des bandes de deux cents dévots, parfois vingt seulement qui viennent prier. Souvent ils amènent des personnes qui ont été mordues par un chien enragé, — car si tous ceux qui souffrent implorent saint Hubert, il est le « patron particulier contre la rage ». A celles-ci on fait subir l'opération de la *taille*.

Voici ce que c'est que la *taille*, suivant M. F. Hallet, ancien aumônier de la maison pénitentiaire de Saint-Hubert et auteur de *la Rage conjurée par l'œuvre de Saint-Hubert, manuel du pèlerin* : « L'aumônier fait, au moyen d'une lancette, une incision dans la région moyenne du front, dans laquelle est introduite une pe-

tite parcelle d'un filament détaché de la sainte étole. Cette parcelle est maintenue par l'application d'un bandeau que la personne taillée doit porter pendant neuf jours. La taille est regardée comme une faveur qu'on ne peut accorder à toutes les personnes qui la désirent, mais seulement à celles qui sont censées avoir contracté le principe de la rage. »

Et, en effet, on conçoit qu'il convienne de n'user qu'avec discrétion des précieux filaments. M. l'abbé Nollet estime à quatre cent mille le nombre des personnes taillées depuis l'an 825. Heureusement la miraculeuse étole est, dit-on, toujours aussi longue qu'au premier jour.

Disons en quoi consistent les principales pratiques de la célèbre neuvaine de Saint-Hubert : « La personne taillée doit : 1<sup>o</sup> se confesser et communier; 2<sup>o</sup> coucher seule en draps blancs, ou bien toute vêtue lorsque les draps ne sont pas blancs; 3<sup>o</sup> boire dans un verre ou autre vase particulier; elle ne doit point baisser la tête pour boire aux fontaines ou rivières, sans cependant s'inquiéter si elle se regardait ou se voyait dans les rivières ou miroirs; 4<sup>o</sup> elle

peut boire du vin rouge, clair et blanc, mêlé avec de l'eau, ou boire de l'eau pure; 5<sup>o</sup> elle peut manger du pain blanc ou autre, de la chair d'un porc mâle d'un an ou plus, des chapons ou poules aussi d'un an ou plus, des poissons portant écailles, comme harengs, saurets, carpes, etc., des œufs cuits durs; toutes ces choses doivent être mangées froides; le sel n'est point défendu; 6<sup>o</sup> elle peut se laver les mains et se frotter le visage avec un linge frais; l'usage est de ne pas se faire la barbe pendant les neuf jours; 7<sup>o</sup> il ne faut pas peigner ses cheveux pendant quarante jours, la neuvaine y comprise; 8<sup>o</sup> le dixième jour, il faut faire délier son bandeau par un prêtre, le faire brûler et en mettre les cendres dans la piscine; 9<sup>o</sup> il faut garder tous les ans la fête de saint Hubert, qui est le troisième jour de novembre. »

Il est à remarquer que parmi ces précautions baroques, certaines sont d'accord avec les nécessités d'une hygiène pour ignorants. Telles quelles, leur archaïsme étonne le curieux, inquiète ou amuse le chercheur, mais donne une sorte de sécurité aux malades toujours avides de prescriptions nombreuses et précises.

L'église où se pratique cette singulière opération de la taille est, à tout prendre, un des plus beaux monuments religieux du pays. Au premier abord, il cause pourtant une violente déception. Dressée au sommet de la colline sur laquelle la ville est bâtie, sa façade xviii<sup>e</sup> siècle, plate et banale, est d'un goût théâtral qui paraît d'autant plus mé-

diocre dans cet austère décor de forêt. Mais une fois le porche monumental et malencontreux franchi, l'église révèle sa rare magnificence. Construite au xv<sup>e</sup> siècle, elle a les proportions des beaux monuments gothiques; elle est fine et nerveuse, elle est de race. Elle est nue : pas d'ornements factices, de statues qui accaparent le regard au détriment des lignes générales; l'élan-cement des piliers ne se brise pas avant de s'épanouir. Une profonde impression se dégage de cette simplicité propice à l'admiration autant qu'à la prière. Pourtant le chœur est théâtral encore; l'autel, les clôtures sont en marbre. Ces dorures sont célèbres et enthousiasmement quel-ques-uns; il faut les excuser : elles ont accaparé, condensé, parqué tout le mauvais goût.

Quant à l'ancienne abbaye, supprimée lors de la Révolution, c'est un assez joli monument du xviii<sup>e</sup> siècle, dont les communs fort agrandis sont occupés par une école pénitentiaire; elle abrite à peu près six cents jeunes garçons âgés de moins de vingt et un ans. Ils sont là par jugement des tribunaux après quelques délits, ou par la

volonté de leurs parents. On les instruit, ils travaillent, ils apprennent un métier, mais ils sont prisonniers. Le régime, en général, n'est pas trop dur, et les évasions sont rares.

La ville même de Saint-Hubert n'est qu'un gros bourg, formé de deux ou trois rues escarpées entourées de ruelles rustiques, selon le type à peu près invariable des petites cités ardennaises du plateau. La grande forêt voisine lui donne pourtant je ne sais quelle poésie spéciale. Cette forêt, en effet, est une des plus belles du pays, une des plus belles et des plus variées : on y trouve de hautes futaies de hêtres, graves, silencieuses et tristes, d'admirables bois de chêne, d'impénétrables fourrés. La grand-route de Saint-Hubert à Laroche la traverse de part en part. Mais il y a peu d'autres chemins, si ce n'est des chemins forestiers, et l'on peut aisément y retrouver des clairières mystérieuses semblables à celle où, suivant la légende, saint Hubert rencontra le cerf miraculeux. Dans certaines de ses parties, elle est d'une saisissante austérité : c'est le bois sacré plein de l'horreur druidique, et l'on cherche les autels peut-être sanglants de la vieille déesse Arduenna. Mais il arrive aussi à la sylve de revêtir des grâces charmantes, des grâces idylliques. « Deux fois l'an, dit M. Vierset, les bois me semblent épanouir le plus intensément leur grâce captivante et complexe : à l'heure où les feuillages se polychromisent de teintes d'or, vineuses et safranées, ou lorsque le printemps défaille aux voluptueuses senteurs de la flore de juin. »

Quand on s'approche de la lisière est de la forêt, la beauté des bois devient plus grave. Quand, au milieu de la futaie, s'ouvre une clairière, elle a déjà toute l'âpre sauvagerie de la vraie bruyère ardennaise. Vers Champlon ou vers Amberloup, lorsqu'on a traversé l'Ourthe, on entre décidément dans la partie la plus aride du pays. Il y a encore des bois; la vallée profonde où coule le moindre ruisseau se décore toujours de taillis verdoyants; mais ces ruisseaux se font plus rares, et la plus grande partie de la contrée se compose d'un plateau ondulé dont le sol ingrat ne rend que de maigres moissons, malgré les efforts opiniâtres d'un peuple qui est pourtant parvenu à l'améliorer sérieusement.

**L'Ardenne centrale.** — Quand on va de Saint-Hubert à Bastogne, on traverse le cœur de l'Ardenne aride, aigre et pouilleuse. C'est un pays plat, à peine ondulé. C'est une haute plaine. Rien ne reste des montagnes qui s'y élevaient jadis, selon les géologues; leur schiste a été usé par l'air, l'eau, le vent et la pluie, véritablement raboté par les éléments, puis submergé sans doute par la mer crétacée. Aucun pic n'a résisté et ne dresse son aiguille sur le plateau ardennais. Les points culminants, la Baraque Michel, la Baraque de Fraiture, la Baraque Mathieu, ne sont guère que des renflements de la fagne ou de la bruyère.



Phot. Hermans.

SAINT-HUBERT : COUR D'HONNEUR DE L'ANCIENNE ABBAYE, AUJOURD'HUI PÉNITENCIER.



Phot. Hermans.

SAINT-HUBERT : PORTE DE L'ANCIENNE ABBAYE.

Quand on longe les rivières, on se croirait entouré d'une chaîne de montagnes; mais quand on est sur le plateau, on ne voit pas ces rivières, et l'on s'aperçoit alors qu'elles ont percé le sol sournoisement, opiniâtrément : l'Ardenne est un plateau raviné par l'écoulement des eaux. C'est en réalité un pays où il y a des vallées et pas de montagnes, et si, en suivant la Lesse ou l'Ourthe, on goûte le charme imprévu d'une nature sauvage et variée, on peut aussi traverser presque tout le pays sans voir autre chose que cette plaine monotone où de maigres céréales alternent avec des genêts.

« L'Ardenne n'offre rien qui soit doux et joyeux, dit M. Edmond Picard, parlant de cette partie du Luxembourg; mais ses grands paysages muets et souffrants sont en singulier accord avec les pensées sévères et tristes. Son isolement et sa mélancolie remueront jusqu'aux dernières fibres les cœurs désolés. A la maturité de l'âge, surtout quand tant d'illusions sont évanouies, quand la vie apparaît comme un âpre combat contre les hommes et la nature, quand, avec amertume et inquiétude, on se demande s'il est de vraies affections, un voyage dans ces lieux austères fait accepter plus aisément la douleur. Ces routes monotones, ces bruyères vides et frissonnantes, ces habitations pauvres et rares, ces bois rabougris et silencieux, ces brumes qui se prolongent longtemps dans la matinée et reviennent tôt avant le soir, ces nuits froides retenant les gelées blanches jusqu'en juin, et les ramenant dès la fin d'août, font sortir peu à peu l'âme de ses rêves de félicité, et, la mettant en harmonie avec leur sombre décor, la consolent, en lui persuadant, par un invisible accord, que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes. »

Telle est bien la note dominante du haut plateau de l'Ardenne. L'automobilisme a pu lui apporter une vie factice, — car les chauffeurs qui aiment à faire de la vitesse ont une tendresse particulière pour ces routes désertes où ils peuvent, sans grand danger, « faire » du 80 à l'heure, — ces solitudes sont toujours aussi poignantes. C'est bien un pays qui enseigne que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes. On le voit mieux encore dans les villages. Ils s'annoncent quand, dans la haute bruyère parsemée de pins sylvestres, se découpent les rectangles d'éteules, de pommes de terre ou de féveroles. La route, piétinée par les troupeaux, devient tout à coup singulièrement boueuse; et brusquement dans un repli du terrain les maisons apparaissent. Elles sont basses, couleur de terre, une mousse noire en ciment les moellons, et elles se massent, trapues, sous d'immenses toits d'ardoise. Souvent, au milieu de la place en contre-bas, près de l'église, il y a une énorme fosse à purin ou un grand tas de fumier où les poules picorent. Une jeune femme maigre, et déjà courbée, porte sur la tête un grand tas de fougères qui servira pour la litière des bestiaux; un enfant tout petit conduit des vaches au pré; un chien aboie, quelques cochons cheminent lourdement. Pas d'hommes dans le village, aucune parole, aucune gaieté, tout le monde travaille, tout le monde trime : il est si dur de vivre !

**Le paysan ardennais, les coopératives de laiterie.** — Dans les vallées, dans les belles fermes de la Famenne et du Condroz, on n'aime pas ces Ardennais du plateau; on les appelle des « Arabes », parce qu'ils sont



Phot. Hermans.

BASTOGNE : LA PORTE DE TRÈVES.

après au gain, et le fait est qu'il est peu de paysans plus têtus, plus tenaces, plus défiants et plus madrés.

« Mais il faut les aimer quand même, dit un écrivain belge qui les connaît bien, et qui les a décrits, M. Thomas Braun. Leur terre les a faits tels; les avoines qui poussent dans les pierres ne pèsent pas lourd à la grange, et s'il pleut en septembre, les crèches sont vides d'herbages odorants, et les « canadas » (pommes de terre) manquent à la « caboulée » (plat rustique). Leur terre est aride et exigeante. Dans un pays de delta à double récolte, on les admirerait comme d'autres colons indolents et généreux. Mais leur sournoiserie vient d'avoir épié les mouvements du vent où se balance leur fortune. Pourquoi se fieraient-ils au voisin ou à l'étranger, quand le sol et les éléments leur sont déjà hostiles ! »

La vie s'est cependant adoucie dans le village ardennais depuis ces dernières années. Une excellente institution y a introduit un peu de bien-être : c'est celle des coopératives de laiterie. Rien de plus ingénieux dans un pays où le paysan est généralement trop misérable pour avoir plus d'une vache et où l'on est trop éloigné des villes pour qu'il soit possible

d'y expédier le lait. Voici en quoi cela consiste. Dans un village plus ou moins central, les promoteurs de la coopérative ont installé une petite usine à fabriquer le beurre selon les procédés les plus modernes. Le paysan y apporte son lait — ne fût-ce que quelques litres — et on le lui paye immédiatement, au taux du marché. Comme la coopérative a pour rayon un territoire assez étendu, elle réunit de la sorte quelques milliers de litres par jour, de telle façon que la fabrication du beurre y peut être vraiment lucrative. Les bénéfices — frais d'amortissement et d'exploitation déduits — sont partagés entre tous les coopérateurs, c'est-à-dire entre tous les paysans qui apportent leur lait à l'usine. Ces coopératives, qui ont presque toutes été organisées par le parti catholique, fonctionnent en général sous la surveillance et parfois sous la direction du curé. De toutes les œuvres sociales du parti, celle-ci est peut-être la plus vraiment utile. C'est dans tous les cas celle qui lui assure la clientèle électorale la plus fidèle.

**Bastogne, « Paris en Ardenne ». La ville des jambons.**  
— La capitale, si l'on peut ainsi parler, de ce maigre pays est



ATTELAGE ARDENNAIS.



Phot. Hermans.

BASTOGNE : L'ÉGLISE ET LA PORTE DE TRÈVES.

Bastogne, appelée plus ou moins ironiquement Paris en Ardenne. Il paraît que cette singulière comparaison est de Guichardin, et l'on continue depuis le xv<sup>e</sup> siècle à la répéter complaisamment. Une longue et large rue, quelques ruelles transversales, bien vite arrêtées de part et d'autre, une petite vallée herbue où naît la Wiltz, affluent de la Sure, une petite gare de chemin de fer, une grande place avec une grande auberge ou, si vous voulez, un hôtel, la poste, le séminaire, l'église et une vieille porte, voilà le Paris ardennais. C'est une vieille ville. Sigefroid, premier comte de Luxembourg, y construisit une forteresse qui résista vaillamment aux huguenots de Louis de Nassau. Elle a une très curieuse église, type intéressant du style ogival primaire, bien conservée malgré quelques remaniements malencontreux. La tour carrée, la porte, les piliers de la nef sont d'un caractère très pur ; le reste date du xv<sup>e</sup> siècle.

Mais ce n'est ni pour son église, ni pour la vieille porte que l'on peut voir à côté, ni pour son étrange surnom que la ville de Bastogne est fameuse en Ardenne : c'est pour ses jambons. Véritable centre d'approvisionnement de tout le pays, carrefour de sept grandes routes, Bastogne est le grand marché de ces jambons d'Ardenne, « tout parfumés des odeurs de la glandée où le herdier, chaque matin, a conduit son troupeau moyennant trente-cinq sous l'an, un décalitre de blé et les soies de la bête brûlée à Noël dans la neige ». Le jambon est le mets national du pays. Toutes les fermes ont les leurs, qui pendent dans la grande cheminée et noircissent à la fumée de bruyères. Les dimanches, on en assaisonne la « caboulée », c'est-à-dire le plat de pommes de terre au lard dont l'Ardennois fait sa nourriture ordinaire. A la fête du village, on le fait cuire, d'après la recette suivante : Mettre tremper le jambon trois jours, changer l'eau chaque jour, et bien gratter le jambon avec un couteau. Faire une pâte de pain assez ferme, l'étendre sur le plateau, y mettre du persil, de la sauge, du thym, du laurier, du piment et du poivre, puis le jambon, couenne en l'air. Au four, deux heures, pas davantage. Pour le véritable Ardennois, il n'y a pas de plat au monde qui soit comparable à celui-là. Mais on ne le mange que dans les grandes fermes, et une fois l'an. Le reste de l'année, on économise, et la plupart des jambons s'en vont à Bastogne qui les exporte en grand nombre.



EN ROUTE POUR LA VILLE.

**Neufchâteau.** — Vers Houffalize, au nord, ou vers Neufchâteau, au sud-ouest, partout autour de Bastogne, la contrée reste aussi monotone, aussi aride, et du même caractère austère et mélancolique. Au sud de Bastogne, avant d'arriver à Arlon, la seule ville de quelque importance est Neufchâteau. Ce chef-lieu d'arrondissement compte à peine 2800 habitants. Il est du reste distant de plusieurs kilomètres du chemin de fer. La gare la plus proche est Longlier. Bâti irrégulièrement sur une colline, Neufchâteau est plutôt un gros village qu'une véritable ville. Il date pourtant du vi<sup>e</sup> siècle et l'on prétend même que c'est là que Guifon, le troisième fils de Charles Martel, fut enfermé par son frère Carloman. Mais la question est fort controversée.

En tout cas, ce qui subsistait du château fut détruit par les Français en 1555 (toujours Henri II). Reste l'église, médiocre monument de l'avant-dernier siècle, avec une de ces façades à fronton dont le Luxembourg est vraiment prodigue. Les restes des murs rasés s'éta-

gent autour du mamelon, et une « Noire-Dame de Lourdes » s'appuie à la dernière tourelle, dépendance de l'hospice. Cette colline du château est percée d'un tunnel où passe le chemin dit du Moulin. La rue « Derrière-le-Château » est un ancien chemin de ronde dont les bicoques ont été évidemment construites avec les matériaux provenant des ruines, ce qui leur donne un pittoresque romantique assez imprévu. Voilà tout ce que ce chef-lieu peut offrir à la curiosité des touristes. Mais la petite ville est bien située, dans un cirque de bois admirables qui s'étendent au midi vers Grappefontaine, Straimont, Assenois et Suxy.

Quand, se dirigeant vers Arlon, on a traversé ces bois, le pays change un peu d'aspect. Il est moins âpre, moins triste. On se sent dans une terre un peu plus riche, et l'on traverse de beaux villages animés et bien bâtis, comme Habay-la-Neuve ou Hachy. Au delà de ces bois se trouve d'ailleurs une nouvelle frontière

linguistique. C'est là, en effet, que commence le patois allemand que l'on parle aux environs d'Arlon et, dans le peuple, à Arlon même. Ce coin du Luxembourg est un des points de contact de la culture française et de la germanique, un de ces pays frontières où toutes les idées ont cours comme toutes les monnaies, mais qui, pour cette raison même, conservent plus longtemps que d'autres pays leurs coutumes et leurs habitudes d'esprit local.

## ARLON

**Une ville de fonctionnaires et de propriétaires terriens.** — Perdu à l'extrémité du territoire belge, le chef-lieu de la province de Luxembourg, qui a aujourd'hui près de 8000 habitants, se différencie assez nettement, par l'aspect et par les mœurs, de la plupart des villes belges. Ce n'est assurément pas une ville allemande, bien que le peuple y parle un patois germanique, mais c'est bien une vieille ville luxembourgeoise, ayant gardé ses habitudes, ses façons

de penser provinciales, et conservant peut-être autant de liens avec Paris qu'avec Bruxelles. Il n'y a guère d'industrie à Arlon, et le peuple y vit des petits métiers traditionnels. Mais on y trouve une vieille bourgeoisie opulente, composée en majeure partie de propriétaires terriens, souvent intéressés dans les hauts fourneaux du grand-duché ou de Longwy, et qui mettent une

sorte d'orgueil provincial à faire vivre la ville et à ne point désertier leurs vieux hôtels entourés de jardins et d'un aspect à demi rural. Comme l'aristocratie des petites villes d'autrefois, ces propriétaires luxembourgeois vivent entre eux, s'allient entre eux, et passent commodément l'année à dîner et à chasser les uns chez les autres dans un ennui confortable et conservateur. Bien qu'elle n'offre aucune particularité au touriste, si ce n'est un musée d'archéologie fort intéressant pour l'histoire du Luxembourg, Arlon est d'ailleurs une ville agréable et bien bâtie, au sommet d'une colline qu'elle habille de toutes parts. Les rues sont larges et propres; il y a de grandes places plantées d'arbres, et tout y invite à une vie retirée, insouciant et paisible.



Phot. Hermans.

VUE GÉNÉRALE D'ARLON.

**L'histoire d'Arlon.** — Située sur la voie romaine qui se dirigeait vers Trèves, Arlon est une des plus vieilles villes de la Belgique; c'est l'*Orolanum* d'Antonin, étape et citadelle des légions en route vers la Marche de l'Est. A la fin de l'empire romain, ce fut probablement une des cités les plus importantes de cette région et, avant le sac de la ville par les bandes de Henri II, en 1558, on y trouvait encore beaucoup d'antiquités romaines, paraît-il, et notamment un certain autel de Diane dont parle Bertels, le plus ancien historien du Luxembourg. Grand amateur d'étymologies fantaisistes, il profite de cette circonstance pour soutenir que le nom d'Arlon vient des mots latins : *Ara luna*, l'autel de la lune. La mention d'*Orolanum* sur l'itinéraire d'Antonin, dans la carte de Peutinger et dans l'acte de partage du royaume de Lothaire en 870, ne laisse à ce sujet aucun doute.

Au moyen âge le territoire d'Arlon formait un comté qui fut compris dans le patrimoine de Sigefroid, premier comte de Luxembourg. A sa mort, ce domaine échut à son fils aîné, Henri I<sup>er</sup>, qui devint duc de Bavière. Le fils de celui-ci, Henri II, étant mort sans enfant vers l'an 1032, le comté d'Arlon retourna à Conrad, petit-fils de Sigefroid, qui eut pour successeurs Waleram I<sup>er</sup>, Foulques et Waleram II. Adèle, fille de Waleram II, porta le comté d'Arlon, transformé en marquisat, dans la maison de Limbourg par son mariage avec le duc Henri III. En 1214, Waleram III, fils de Henri III, constitua le marquisat d'Arlon en dot à sa fille Ermesinde, héritière du Luxembourg. Ce fut la fin de l'existence indépendante du pays d'Arlon.

Dans la ville moderne il ne reste pas plus de traces de l'importance qu'elle eut au moyen âge que de celle que lui valut sa situation à l'époque romaine. Il est, en effet, peu de villes belges dont l'histoire offre une aussi lamentable série de calamités. Elle fut incendiée ou saccagée six fois en l'espace de trois siècles. Sa situation de ville frontière l'exposait plus que toute autre aux fureurs de la guerre. En 1558, les Français la détruisent de fond en comble. En 1604, les Hollandais du comté d'Hollach font de même. En 1651, nouveau ravage des Français. En 1671, Louis XIV fait raser les fortifications. Enfin, en 1793, les troupes de la République y pénétrèrent après leur victoire

sur les Autrichiens et y commirent quelques actes de pillage. Devenue chef-lieu de province depuis 1839, Arlon, qui jusque-là avait vécu dans l'ombre de Luxembourg, sa grande voisine, s'est beaucoup développée. Elle n'a retiré que des avantages de la seigneurie du vieux territoire luxembourgeois.

#### Les environs d'Arlon. Les ruines de Clairfontaine.

— Les environs d'Arlon, qui n'appartiennent plus à la région schisteuse de la haute Ardenne, sont, en général, assez fertiles et bien cultivés, mais ils n'ont pas le pittoresque du reste de la province. On y trouve cependant des ruines fort intéressantes : celles de la belle abbaye de Clairfontaine, fondée en 1216 par la pieuse comtesse Ermesinde. Une jolie légende s'y rattache : « Ermesinde, dit un vieil historien du Luxembourg, habitait vers l'an 1216 son château de Bardenbourg. Un jour qu'elle était allée se promener aux environs, elle s'arrêta, pour s'y reposer, au bord d'une fontaine. L'onde en était pure, des fleurs charmantes croissaient sur ses bords, et des arbres immenses la couvraient d'un dôme impénétrable aux ardeurs du soleil. La comtesse s'assit sur la mousse. Il régnait tant de calme autour d'elle, la fraîcheur du bois était si douce, les oiseaux chantaient avec tant de bonheur au-dessus de sa tête qu'elle s'abandonna à la rêverie. Elle s'endormit, et aussitôt elle eut un songe. Elle vit venir à elle, descendant d'une montagne voisine, une dame d'une beauté merveilleuse, vêtue d'une robe bleue semée d'étoiles d'argent, et tenant dans ses bras un petit enfant. La dame s'approcha de la fontaine où était Ermesinde et alla s'asseoir sur l'autre bord. La comtesse, charmée, la considérait en silence. Tout à coup elle vit sortir de toutes les issues de la forêt un immense troupeau de moutons qui vint se ranger autour de la dame inconnue. Ces moutons avaient une toison singulière : ils étaient blancs et marqués sur le dos d'une figure noire, en forme de scapulaire, de la largeur de deux paumes. La dame semblait prendre beaucoup de plaisir à les considérer et les caressait de la main l'un après l'autre. Puis elle se leva, montra en souriant le troupeau à Ermesinde, lui fit



Phot. Hermans.

ARLON : HOTEL DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL.



ARLON : LA GRAND'RUE.

Phot. Hermans.

un signe de la main comme pour lui en confier la garde et disparut. »

Ce songe jeta la comtesse dans un grand trouble. Elle crut qu'il contenait un avertissement du ciel qu'elle ne pouvait comprendre. Elle alla consulter un ermite qui habitait dans la forêt, à peu de distance de l'endroit où avait eu lieu la vision et à la place même où, plus tard, fut bâtie l'abbaye. L'ermite commença par adresser une prière à l'Esprit-Saint, et, la sagesse divine l'éclairant, il répondit à la comtesse que la dame vêtue de bleu et portant un enfant dans ses bras n'était autre que la sainte Vierge portant l'Enfant-Jésus; que les moutons blancs et noirs signifiaient les religieux de l'ordre de Saint-Bernard, pour lesquels la sainte Vierge avait une prédilection particulière; enfin, que la Vierge, en mettant le troupeau sous la garde d'Ermesinde, lui avait fait connaître son désir de lui voir fonder un monastère dans ce lieu. La comtesse était trop pieuse pour ne pas suivre cet avis, et dès la même année elle fit jeter les fondements d'une abbaye qui prit le nom de Clairefontaine (*Clarafons*) en souvenir de la source inspiratrice. Elle y installa des religieuses nobles de l'ordre de Cîteaux, dota magnifiquement le monastère, et lui accorda de nombreux privilèges. Ermesinde mourut en 1246 et fut enterrée dans l'église de l'abbaye, à la droite du chœur.

La fontaine où la bonne comtesse Ermesinde eut sa vision coule toujours, mais de la somptueuse abbaye il ne reste plus aujourd'hui que quelques pierres, dont un fragment de cloître que les buissons et les plantes grimpantes recouvrent à demi.

**Virton et la forêt de Chiny. Les ruines de l'abbaye d'Orval.** — Le pays d'Arlon, ce n'est déjà plus guère l'Ardenne :



ARLON : LE COUVEN DES JÉSUITES.

Phot. Hermans.

le pays de Virton, à l'extrémité sud-est de la Belgique, appartient à une tout autre région. Virton est un véritable district lorrain. Le paysage y est sobre, un peu triste, avec de grandes lignes de coteaux ondulés, mais il n'a rien de l'âpreté, de l'aridité ardennaise.

Virton même est une agréable petite ville de 2500 habitants qui, comme Arlon, doit son origine à une étape romaine. On a, en effet, trouvé dans les environs beaucoup d'antiquités de l'époque impériale.

Le bon Bertels assure qu'il y avait là autrefois un autel de Jupiter tonnant, d'où le nom de la ville, dit-il, *Vir tonmans*. Ce grand chercheur d'étymologies a oublié qu'il y avait à Virton deux ruisseaux : le Vir et le Ton. Virton faisait autrefois partie du comté de Chiny. Le centre de cette principauté, qui eut son importance au moyen âge, était la petite ville fortifiée de Chiny, qui, de décadence en décadence, finit par tomber au rang du plus humble village.

Au commencement du *xix<sup>e</sup>* siècle, on y trouvait encore, paraît-il, une belle église romane, souvenir de son ancienne splen-



ARLON : LE CALVAIRE.

deur, mais on l'a démolie pour en construire une autre en 1829.

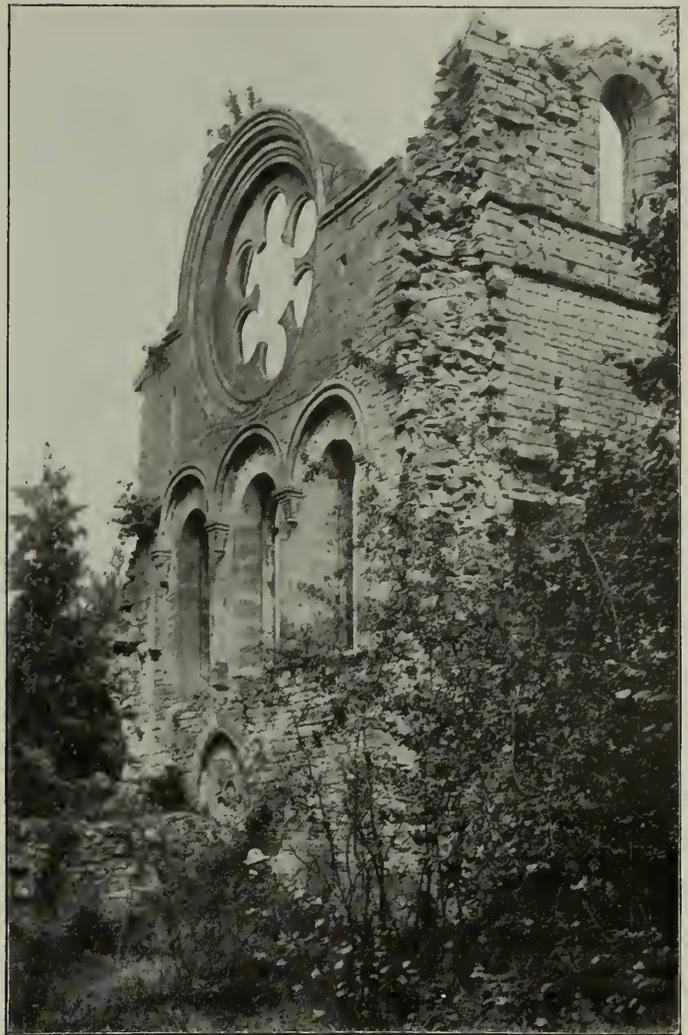
Le comté de Chiny, détachement de celui d'Ardenne, n'était en somme qu'une immense forêt. Elle existe encore, et c'est une des plus belles et des plus giboyeuses du pays. On y chasse beaucoup au gros gibier; le cerf, le chevreuil, le sanglier y abondent ainsi que le renard, et l'on y trouve même quelques loups. Il y a une vingtaine d'années, ceux-ci étaient fort nombreux dans le pays, et, en hiver, certains paysans pratiquaient la profession de loupveter. Quand ils avaient pris une bête, ils lui compaient la tête, la mettaient dans un panier et s'en allaient de porte en porte et de village en village toucher la redevance que chacun leur payait, selon ses moyens et selon la coutume. Les loups sont devenus trop rares aujourd'hui pour que cette rude chasse soit encore lucrative, et le tueur de loups a disparu des villages.

C'est au milieu de ces bois, dans un très beau site, que se trouvent les ruines émouvantes de l'abbaye d'Orval.

« Comme les ruines de Villers, dit Eugène Gens, qui, écrivant vers 1843, se prend d'un enthousiasme romantique dès qu'il voit des murs lézardés, celles d'Orval sont de toute part entourées de bois; mais ici, ce sont de véritables forêts, une partie de cette forêt des Ardennes, aussi vieille que l'Europe, dont à peine quelques routes tracées ont altéré la sauvage et primitive physionomie. Aussi le contraste est-il plus frappant encore qu'à Villers, lorsque, après avoir traversé pendant plusieurs heures un pays presque désert, coupé de marais, de forêts et de bruyères, vous voyez surgir tout à coup devant vous un vaste amoncellement de décombres qui couvrent l'espace d'une ville. Vous sentez quelque chose de l'étonnement qu'éprouve le voyageur en Syrie, quand, au sortir des gorges arides de l'Anti-Liban, il voit surgir devant lui les ruines gigantesques de Balbeck ou de Palmyre. »

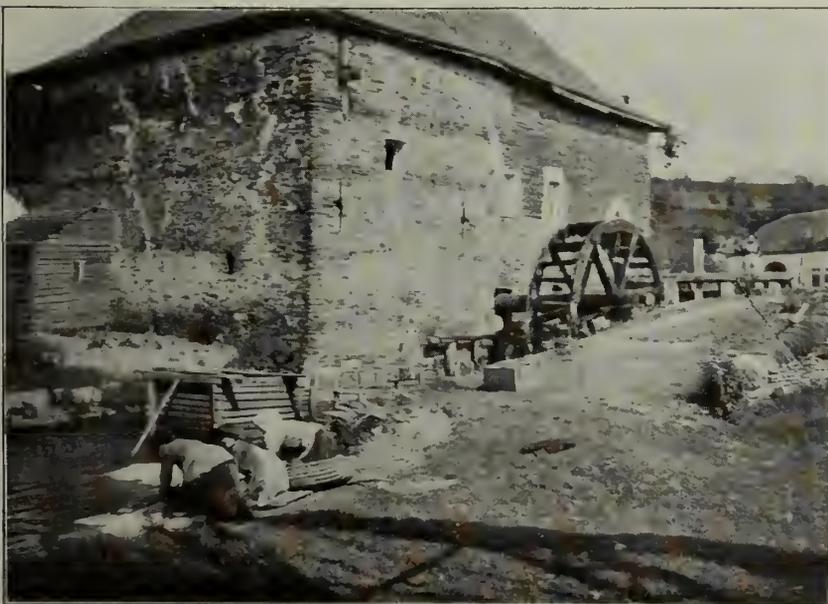
L'abbaye d'Orval était d'une vénérable antiquité. La montagne du Fâ qui est voisine était, nous dit la légende, le séjour favori des fées, probablement des compagnes de la déesse Arduenna. Elles étaient très craintes et très vénérées, de sorte que les premiers apôtres chrétiens du pays eurent bien de la peine à les en chasser. Mais ermites et moines, ces convertisseurs étaient d'opiniâtres pionniers et de rudes conquérants. Les pauvres fées finirent par céder la place; et si elles reviennent parfois encore dans le pays, ce n'est que pour épouvanter les bonnes femmes et amuser les petits enfants. Aux ermites d'Orval succédèrent, au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, des bénédictins venus de Calabre pour rapporter à la comtesse Mathilde de Chiny le corps de son mari, Arnould de Grauson, qui avait été tué dans un combat. La pieuse dame leur fit don de cette solitude, où ils élevèrent l'abbaye primitive. En 1110, aux bénédictins calabrais succédèrent des chanoines augustins de Trèves, et à ceux-ci, en 1120, des bernardins. C'est alors que fut construite l'abbaye cistercienne d'Orval, remplacée au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle par le superbe convent qui fut détruit peu après. Toute l'abbaye devait être modifiée, et c'est parce qu'on n'eut pas le temps d'achever le plan projeté que nous pouvons contempler aujourd'hui les restes de l'ancienne église Notre-Dame, précieux échantillon du style de transition le plus pur et le plus élégant.

Durant six siècles et demi que les cisterciens l'occupèrent, Orval s'éleva à un degré de prospérité inouï. La restauration complète du vieux monastère fut entreprise en 1760 par Albert de Meuldres, quarante-huitième abbé d'Orval. Un magnifique temple, dédié à saint Bernard, fut bâti dans l'axe de l'entrée. Tout autour, un carré parfait de bâtiments somptueux comprenant le palais abbatial précédait la cour d'honneur. En dehors du quadrilatère, on avait construit les bâtiments de réception, avec une grande salle de festins destinée aux hôtes illustres qu'Orval recevait en grand nombre. L'église, d'une richesse sans pareille, était supportée par d'énormes colonnes de marbre rouge cannelé, dont on retrouve des fragments parmi les ruines. L'ensemble était d'un style rococo, peu religieux, mais qui devait être très élégant. On avait fait venir pour le décorer un certain Santino Antonelli, de Côme, qui resta dans le pays, et, après le sac de l'abbaye,



RUINES D'ORVAL :  
ROSACE DU TRANSEPT DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

devint juge de paix à Florenville. Les moines n'eurent guère le temps de jouir de toutes ces merveilles. L'abbaye fut incendiée en juin 1793 par la brigade du général Loison, qui faisait partie de l'armée que Carnot envoya, sous les ordres de Beauregard, contre les troupes autrichiennes qui occupaient le Luxembourg. La position de cette armée était extrêmement difficile, et les dragons de Latour avaient combattu les républicains avec beaucoup de fureur. C'est probablement par représailles qu'on mit le feu à l'abbaye d'Orval. Le fait est que les soldats du général Loison semblent avoir été possédés d'une véritable rage de destruction. On commença par tout piller et saccager; puis le feu, activé par des tas de bois et de broussailles farcis de bombes, acheva l'œuvre de mort. Ce fut une conflagration effroyable : l'incendie dura plus d'un mois. Après l'annexion de la Belgique, l'abbaye d'Orval, convertie en bien national, fut abandonnée comme Villers à l'action des eaux et à la rapacité des paysans. Vers 1850, elle devint la propriété du comte de Loen d'Eschédé. « Celui-ci, dit M. Jean d'Ardenne (Léon Dommartin), à qui l'on doit un excellent guide de l'Ardenne, inaugura un système de fouilles, de déblaiements, voire de restaurations partielles un peu excessif. Le caractère émouvant de cette grande ruine, où le temps avait mis sa griffe et la nature son vêtement pittoresque, ne gagnapas à être changé d'une manière aussi complète. Le squelette d'Orval, se dressant proprement au milieu d'un parc anglais, produit une impression fort atténuée. »



Phot. Pattenmans.

LA SEMOIS : LE MOULIN DE CUGNON.

**Les légendes du pays de Chiny. Florenville.** — Tout ce pays de Chiny est plein de lé-

gendes. Le ruisseau de Saint-Remy est hanté par les « Grimons », sorte de lutins qui donnent des soufflets au passant. Le Ry de Tourjon a un « Trou des Fées » appelé le Montil, et le lieu de « l'Ancienne Justice », c'est-à-dire du gibet, également appelé la « Payreuse », est hanté par un bouc noir qui, depuis des siècles, fait à lui tout seul le sabbat.

L'histoire féodale est du reste suffisamment tragique dans ce coin de forêt pour occuper l'imagination; telle celle du vieux

encore de grands biens communaux. Cette petite scène nationale se reproduit dans beaucoup de villages du pays, mais dans un bourg aussi important que Florenville elle est particulièrement curieuse à observer.

« Malgré son aspect moderne, dit Jean d'Ardenne, Florenville a une histoire qui remonte au XII<sup>e</sup> siècle. Ce fut un domaine des La Marck. Il y a une cinquantaine d'années, des vestiges du château féodal existaient encore dans le pré Lacoue. Le dernier épisode marquant de cette histoire se rapporte à la guerre franco-allemande : en août-septembre 1870, le territoire de Florenville fut livré à une véritable invasion : fugitifs et curieux y affluaient; non seulement le bourg regorgeait, mais il y avait des campements aux alentours; le jour de Beaumont, les populations affolées, jetées sur le sol belge, encombraient les chemins venant de Carignan. Le matin du 1<sup>er</sup> septembre, où le canon de Sedan avait précédé l'aube, les curieux se pressaient en foule sur la grand'route, vers les Quatre-Arbres. »

La tourmente passée, la contrée prit un tout autre aspect : les questions de curiosité et de ravitaillement primèrent tout; on vit surgir des types nouveaux, nés des circonstances : spéculateurs, entremetteurs entre les départements ruinés par l'invasion et le pays voisin, visiteurs de champs de bataille, pilliers d'épaves, ramasseurs de chassapots et amateurs de chevaux.

**Le cours de la Semois. La plus sinueuse des rivières. Les ardoisières. Les champs de tabac. Bouillon et son château.** — C'est un peu au-dessus de Florenville qu'il faut commencer à descendre la Semois si l'on veut apprécier tout le charme agreste de cette belle rivière, une des plus sauvages de toute l'Ardenne belge, et probablement de toute cette partie de l'Europe. Cette vallée perdue loin des grand'routes et protégée contre la guerre aussi bien que contre la civilisation par les forêts impénétrables qui l'entourent a toujours vécu solitaire. Les hommes ne sont pas arrivés à en modifier l'aspect, et les rares villages qui s'y trouvent n'ont guère changé depuis le moyen âge.

La Semois prend sa source dans les environs d'Arlon, mais jusqu'à Izel ce n'est qu'une agréable rivière ardennaise, qui ressemble à beaucoup d'autres. A partir de cet endroit les rochers qui la bordent s'élèvent et se resserrent. Après Lacuisine, un peu au-dessous de Chiny, ils deviennent monstrueux, et l'on s'explique que ce cours d'eau qui, à vol d'oiseau, entre Florenville et Monthermé — son embouchure — ne parcourt que 46 kilomètres, ait un développement de 137 kilomètres si l'on suit le fil de l'eau. La rivière coule entre deux murailles énormes qui tombent à pic dans le flot, du reste peu profond, de sorte que le seul moyen de visiter ces sites sauvages, c'est de descendre la rivière à pieds déchaux (au risque, quand on ne la connaît pas bien, de tomber brusquement dans quelque trou) ou mieux encore de s'embarquer dans certains bateaux plats que d'habiles marinières font naviguer à travers les gorges encaissées. Debout, à l'arrière, ils plongent la gaffe dans les cailloux du lit, et d'une adroite poussée dirigent l'esquif parmi les blocs de pierres qui barrent le courant. Le fond du bachelot frotte sans cesse contre le fond de la rivière, et de temps en temps il s'arrête. Il faut mettre pied à terre sur quelque quartier de roc, afin de renflouer l'étrange navire. Le marinier descend dans l'eau, pousse, tire, soulève, se sert de sa gaffe comme d'un levier, et l'on repart. L'excursion est ainsi semée d'aventures qui donnent au touriste l'illusion de découvrir un pays neuf. Le fait est qu'on pourrait se croire perdu aux confins du monde. A droite, à gauche, en amont, en aval, ce ne sont que murailles abruptes,

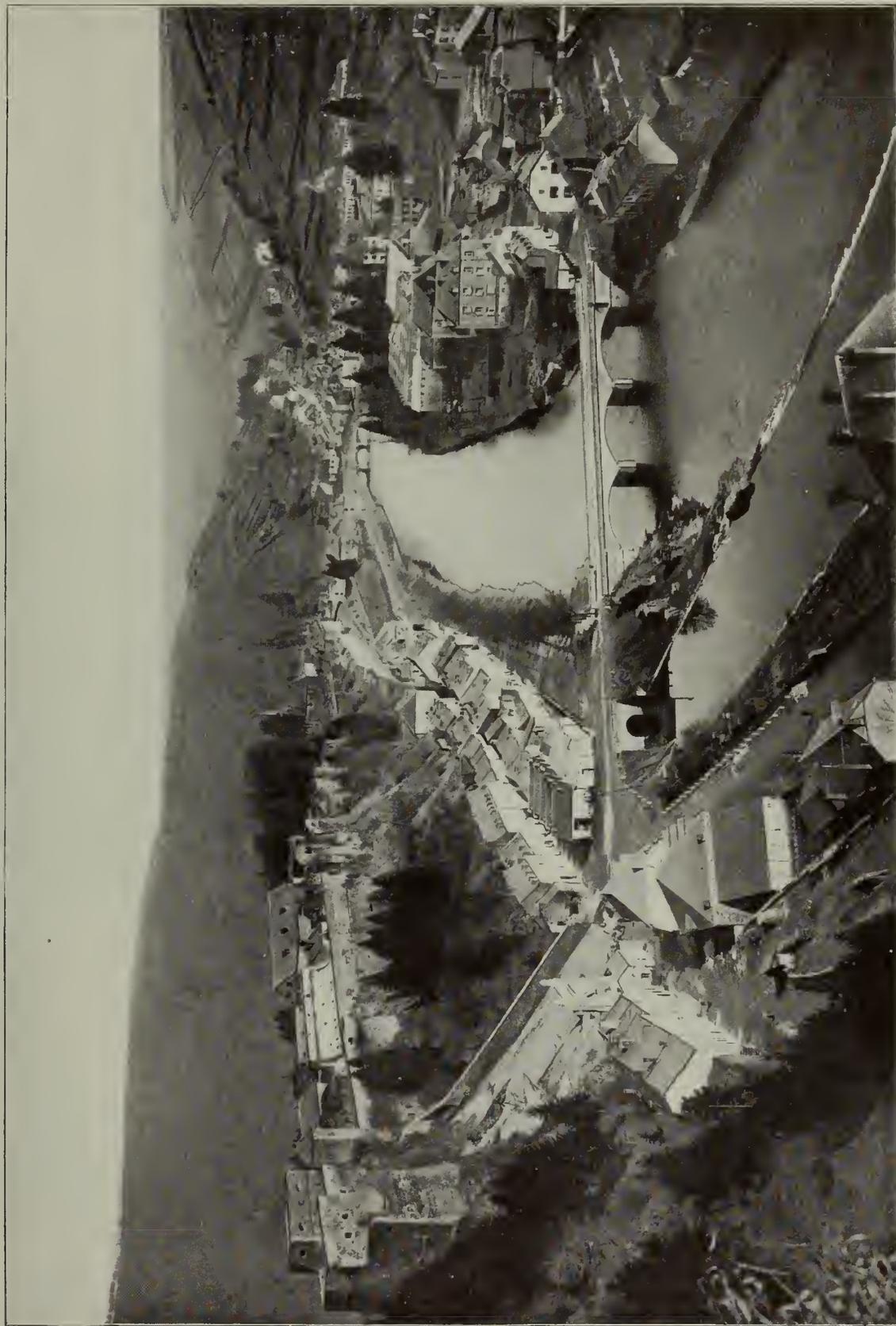


LA SEMOIS : UN GUÉ A LACUISINE.

village de Muno, à deux pas de la frontière. C'était au XI<sup>e</sup> siècle le siège d'un prieuré fondé par le comte Hermann, fils de Godofroy le Barbu. Il releva, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, de l'abbaye de Saint-Vaime, à Verdun. Mais, en 1574, une bulle de Grégoire XIII le donna aux jésuites de Liège, et leur recteur porta, à partir de ce moment, le titre de sire de Muno. Il publia, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la *Coutume de Muno*, qui établissait sa souveraineté absolue. Ce gouvernement autocratique et bizarre eut, dans ses annales, une page étrangement sanglante, l'affaire des deux frères Signorel, qui furent pendus après un jugement inique rendu par les représentants du recteur : le père Gollenvaux, le lieutenant-seigneur Nicolas-Urbain de Malmédy et le procureur fiscal Laporte. Ces despotes de la petite seigneurie condamnèrent pour ou ne sait quel manquement à la coutume les deux Signorel. Le premier, Thomas, fut même pendu deux fois. Le bourreau ayant coupé la corde trop tôt, le malheureux laissé pour mort se ranima. On le rependit le lendemain, malgré toutes les supplications, et il fut enterré immédiatement, avant que la mort eût été constatée. On confisqua les biens de la famille et on les fit vendre à Carignan. La procédure fut annulée dans la suite et la mémoire des Signorel réhabilitée. Mais l'affaire, qui date de 1730, fit un bruit énorme et fut exploitée par les ennemis de la compagnie, lors de la campagne qui aboutit à sa suppression en 1772.

Muno, Chiny, Villiers-devant-Orval, ne sont plus maintenant que d'humbles villages. Le véritable centre de ce pays, c'est Florenville, aujourd'hui une des localités les plus importantes du Luxembourg. Cette petite ville est largement assise sur la rive gauche de la Semois, qui arrive de Chiny par Lacuisine. Commencant au bord de la rivière par des ruelles montantes, elle est fort bien bâtie dans sa partie supérieure, avec des rues très larges, une place immense, des auberges bien achalandées et de très nombreuses boutiques. C'est le type du gros bourg de l'Ardenne fort modernisé en ces dernières années. Florenville pourtant a conservé quelques habitudes rurales pittoresques et savoureuses. A l'aube, on entend encore le son rauque de la trompe qui appelle le bétail de la « herde » ou de la « saure », c'est-à-dire du troupeau commun. A ce signal, les cochons sortent de toutes les étables et vont se grouper autour du porcher ou herdier, qui s'en va les conduire à la vaine pâture, car Florenville, comme beaucoup de localités des Ardennes, possède

VALLÉE DE LA SEMOIS



BOULLON ET LA VALLÉE DE LA SEMOIS : VUES DE LA RAMONETTE (PROVINCE DE LUXEMBOURG)



pics inaccessibles, éboulis monstrueux. Le rocher du Négé, le rocher de la Goffe-Louis, le rocher de la Goffette, le rocher Pir-cot, les roches du Hat et les roches fendues : blocs étranges dont les profils écornés et grimaçants évoquent les animaux monstrueux de la préhistoire.

Chaque année, à la fonte des neiges, des quartiers de schistes se détachent des crêtes et, dégringolant de degré en degré, rebondissent jusqu'au milieu de la rivière, qui les submerge ou détourne son cours.

Cheminaut ainsi cahin-caha parmi les surprises d'une nature vierge, on arrive d'abord à Florenville, qui, après ces aspects sauvages, fait l'effet d'un village enchanteur, merveilleusement disposé pour la commodité de la vie et le plaisir des yeux. On passe ensuite devant la forge Roussel, qu'un livre de M. Edmond Picard a rendue célèbre, et devant le vieux village de Chassepierre dont les mai-

sons sont pittoresquement groupées dans une encoignure, à la courbe de la rivière, et s'étagent, degré par degré, jusqu'à la route de Bouillon. Puis, au travers de la forêt de Chiny et des bois de Sainte-Cécile, la rivière chemine vers Herbeumont, gros bourg pittoresquement situé et dont on a fait un centre important de villégiature. A l'abri d'un vieux manoir féodal qui semble le protéger, cet antique village, dont l'origine remonte au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, étale ses jolies maisonnettes dans un désordre très savoureux. Ce village pourtant n'est point misérable. Il y règne un air d'aisance et de bonne humeur qu'on trouve rarement en Ardenne. Il a en effet une industrie : l'exploitation des ardoisières, qui occupe presque toute la population mâle. Le mari gagnant d'un côté et la femme de l'autre procurent une certaine aisance aux familles de ce village, où les pauvres sont inconnus. Beaucoup d'habitants d'Herbeumont et des environs ont autrefois — et encore actuellement — émigré en assez grand nombre aux États-Unis d'Amérique, et il serait difficile d'y trouver de nos jours des familles qui n'aient pas un fils, un frère ou un parent quelconque établi dans les pays d'outre-mer. Cet esprit aventureux, qui a pris naissance dans ce petit coin perdu des Ardennes, a contribué, pour une bonne part, au bien-être général de la population par les habitudes d'ordre, de prévoyance, d'économie, qu'acquiert tout homme livré, au loin, à son initiative personnelle comme à ses propres ressources.

La plupart des communes de ce pays sauvage sont du reste beaucoup plus prospères que celles de la haute Ardenne. Plusieurs d'entre elles, visitées chaque année par les touristes, ont



Phot. Puttemans.

LA SEMOIS : BOUILLON ET LE CHATEAU FORT.

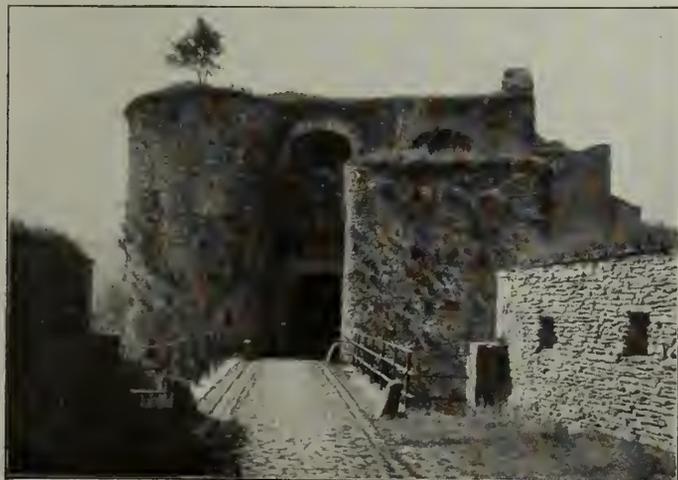
de bons hôtels, des « pensions de famille » confortables; et là où l'on n'exploite pas les ardoisières, on cultive le tabac, qui pousse à merveille dans les alluvions de la rivière et sur les coteaux abrités que l'on trouve de temps en temps entre deux éboulis de rochers.

Au delà d'Herbeumont, on rentre dans la sauvagerie. La Semois, passant par Cugnion et Dohan, côtoie la forêt de Bouillon. C'est le pays des grandes chasses, et comme de raison on y trouve reproduite avec d'amusantes variantes la légende de la Chasse infernale. Un certain sire Renaud, dit-on, avait une telle passion de courre le cerf qu'il montait à cheval même le dimanche, au lieu de se consacrer au Seigneur. Un certain dimanche, donc, comme il chassait dans la forêt de Bouillon, il vit venir à lui deux étrangers dont l'un, le plus jeune, avait les traits pleins de douceur et l'autre le teint basané et la figure dure. Renaud les engagea à le suivre, proposition acceptée avec empressement par le plus âgé et avec hésitation par le plus jeune, qui lui rappela que le dimanche était un jour de prières. Le chasseur effréné ne tint pas compte de cette observation et ils se mirent en route. Un magnifique cerf se présenta presque aussitôt; poursuivi avec une ardeur peu commune par le comte et ses compagnons qui chevauchaient à côté de lui, l'animal se réfugia dans un ermitage. Le religieux qui l'habitait parut sur le seuil de la porte et supplia les chasseurs de ne pas profaner sa demeure, un jour consacré à Dieu. Renaud passa outre; mais au moment où il pénétrait dans le sanctuaire, un éclair brille, le tonnerre gronde, la terre s'entr'ouvre, Satan met la main sur le comte et, comme châtement, lui tord le cou de manière que sa figure regarde son dos. Alors le cheval de Renaud s'emporte, une meute de chiens vomis par les enfers s'élance à sa poursuite, et depuis lors ne l'abandonne pas un instant. On entend parfois, dit la tradition, retentir dans la forêt les hurlements de cette meute diabolique...

**Bouillon.** — Nous voici dans le domaine de l'ancien duché de Bouillon. De toutes les petites principautés féodales des Ardennes, celle-ci est de loin la plus illustre à la fois par la gloire de ceux qui y régnèrent et par les événements politiques auxquels elle fut mêlée. Faite en détail, son histoire serait aussi longue que celle d'un grand Etat, d'autant plus qu'on y verrait figurer les plus grands princes, les plus fameux ministres que compta l'Europe du <sup>x</sup><sup>e</sup> au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle.

L'origine de la ville et du duché est fort incertaine. On parle d'un certain Turpin, comte en Ardenne, qui, vers le milieu du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, se fortifia dans ce lieu sauvage et presque inaccessible, vrai repaire de fauves et de bandits.

C'était probablement un de ces fonctionnaires carolingiens qui, dans le désordre provoqué par la dislocation de l'empire de Charlemagne, cherchaient à se tailler un domaine dans le district



Phot. Puttemans.

BOUILLON : L'ENTRÉE DU CHATEAU FORT.

qu'ils administraient et voulaient s'assurer un refuge au cas où quelque grand prince eût tenté de rendre une administration régulière à l'empire.

L'endroit était bien choisi. Qu'on se figure un gigantesque praticable de rochers que la rivière entoure presque de toutes parts. Il a suffi d'entailler l'étroite muraille naturelle qui rattache cette presqu'île à la terre ferme, pour en faire une sorte de montagne isolée, sur la terrasse de laquelle on ne peut avoir accès que par un pont-levis.

Plusieurs ouvrages avancés occupent les premiers gradins de ce praticable, et rien ne devait être plus aisé que de rompre les communications de ces petits châteaux avec le corps même de la forteresse, laquelle domine la vallée et la ville qui s'y accroupit d'une telle hauteur qu'il semble presque impossible qu'on ait pu songer à en tenter l'assaut. Cette situation parut d'abord si formidable que les architectes militaires du moyen âge ne déployèrent pas là cette science ingénieuse dont le Château-Gaillard, si savamment étudié par Viollet-le-Duc, est le meilleur exemple. C'est cependant un excellent type de château fort que les archéologues peuvent examiner avec profit, et qui donne aux profanes une très vive sensation du passé médiéval.

Jusqu'au ix<sup>e</sup> siècle Bouillon, comme on l'a vu, suit les destinées du comté d'Ardenne, dont il est séparé par le partage de Rieuin. C'est alors que commence le règne de l'illustre maison des Godefroid, qui furent ducs de basse Lorraine en même temps que seigneurs de Bouillon, et dont la dynastie s'éteignit dans la personne du premier roi de Jérusalem. Avant de partir pour la croisade, Godefroid de Bouillon engagea ou vendit son duché à l'évêque de Liège, et Bouillon fit partie, depuis lors, au moins nominativement, de la grande principauté épiscopale. Cette domination fut loin d'être paisible. En 1134 le comte Renand de Bar, héritier de Godefroid, réclame le duché moyennant le remboursement de la somme payée par l'évêque. Celui-ci refuse de le rendre. Le comte s'empare du château; l'évêque le lui reprend après un siège mémorable conduit par Henri de Luxem-

bourg, et dans lequel il fallut faire intervenir la chasse de saint Lambert. En 1267 l'évêque Henri de Gueldre assiège dans Bouillon un seigneur de Hierges, gouverneur infidèle. Le château est pris. En 1378, sous Arnould de Hornes, nouveau siège, nouvelle prise. Mais nous ne pouvons entrer dans le détail de ces faits d'armes; le nombre d'assauts que subit la vieille forteresse est

inimaginable; Louis de Nassau, Anne de Montmorency, le maréchal de Créquy le tirent tour à tour battre par leur artillerie, et il n'est, pour ainsi dire, pas une pierre de ces vieux murs qui n'ait reçu le choc d'un boulet.

En 1430, sous Jean de Heinsberg, la puissante famille des La Marek parvint à mettre la main sur le duché. Guillaume, le fameux Sanglier des Ardennes, après le meurtre de l'évêque de Liège, Louis de Bourbon, qu'il tua de sa propre main, exigea et obtint du successeur de ce prince le gouvernement de la ville et de la forteresse pour son frère Robert. Depuis lors cette grande maison féodale, dont l'ambition et la valeur guerrière perpé-

tuèrent jusqu'au commencement du xv<sup>e</sup> siècle le paradoxe d'une opposition désespérée à la centralisation royale, ne lâcha plus le domaine. Manœuvrant adroitement entre les rois de France et les empereurs d'Allemagne, elle parvint à garder son duché jusqu'à la Révolution. Il lui fallut pour cela un mélange incroyable de courage et de diplomatie. Robert II a l'audace de déclarer la guerre à Charles-Quint. Dépossédé de ses États, il meurt en exil, ainsi que son fils Robert III, le fameux Fleurange. Robert IV, élevé à la cour de France, devient un des favoris de Henri II, reconquiert son duché avec une armée française en 1533 et est reconnu duc en France, mais, fait prisonnier après son héroïque défense d'Hesdin contre les Impériaux, il passe plusieurs années au château de l'Écluse. C'est après la mort de son fils (1574) que le duché de Bouillon passa à la maison de La Tour d'Auvergne par le mariage de Charlotte de La Marek avec Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne. Les La Tour d'Auvergne continuèrent les traditions des La Marek, et l'on sait le rôle que le duc de Bouillon joua dans les guerres

de la Fronde. Pourtant en 1641 Frédéric-Marie de La Tour d'Auvergne, se trouvant endetté, vendit ses États à l'évêché de Liège pour 150 000 florins. Tout semblait dès lors devoir rentrer dans l'ordre; mais l'évêque de Liège ayant pris parti contre Louis XIV, le maréchal de Créquy s'empara du château, et le roi, deux ans après, le rendit à Godefroid-Marie, vicomte de Turenne, qui le transmit à ses descendants... L'histoire de Bouillon ne s'arrête pas là. Tous les événements européens devaient avoir leur répercussion dans ce minuscule coin des Ardennes. En 1790, le duc régnant, Godefroid Charles-Henri, fort imbu des idées nouvelles, donne à son duché une constitution; mais cela n'empêche pas les Bouillonnais de se révolter sous le règne de son fils et de proclamer la république libre et indépendante. Deux ans après, la petite république est annexée à la grande,



Phot. Hermans.

LA SEMOIS ET LA ROUTE DE CORBION.



Phot. Hermans.

BOUILLON : LA SEMOIS ET LES TANNERIES.



Phot. Hermans.

LAROCHETTE : VUE GÉNÉRALE.

et Bouillon fait partie du département des Ardennes. En 1814, tentative de restauration : Philippe de La Tour d'Auvergne, capitaine dans la marine britannique, enfant adoptif du dernier duc, se fait reconnaître par les habitants. Malheureusement le Congrès de Vienne ne voulut rien entendre et mit fin, sans doute pour jamais, à l'existence politique du duché de Bouillon en l'incorporant dans le royaume des Pays-Bas. Une dernière fois cependant, la ville, sinon le duché, devait participer à la grande histoire et revoir des soldats étrangers, non plus triomphants cette fois, mais vaincus, fugitifs, blessés pour la plupart, et traînant parmi eux leur empereur prisonnier. Au lendemain des sinistres journées de Sedan, dont le champ de bataille est tout proche, la ville fut envahie tout à coup par une foule de fuyards et de blessés. La veille et l'avant-veille, on avait vu passer tout le long de la frontière, sur les hauteurs de la Chapelle, des détachements de uhlans, des convois d'artillerie allemande. Mais, aussitôt la capitulation, on vit déboucher de toutes parts, non seulement de la route de France, mais de tous les sentiers, des soldats vaincus et furieux, qui voulaient éviter l'internement dans les forteresses d'Allemagne et continuer la guerre.

« Un va-et-vient furieux emplissait la rue, dit Camille Lemonnier, qui assista à la débâcle et la décrivit dans *les Charniers*. Nous gagnâmes la place, toute comble de bourgeois, de paysans, de lanciers, de prisonniers, se démenant à travers les pieds des chevaux, les roues de voitures et les porteurs de civières. Et cette cohue faisait un brouhaha terrible dans le noir de l'après-midi. Une sueur montait des dos, flottait dans le brouillard du ciel rampant et lourd; et les uns couraient sans but, les yeux élargis, soudainement revenaient sur leurs pas; les autres piétinaient sur place, attendant on ne sait quoi, perdus dans des angoisses. Une stupeur s'était appesantie sur les cervelles. Et la petite place avait l'air d'un cerveau bouillonnant, regardé par les maisons vertes d'humidité avec le scintillement inquiet de leurs vitres. »

Et l'écrivain ajoute :

« Une de ces maisons, celle du coin, à la gauche du pont, l'hôtel de la Poste, garda toute une nuit, sur ses rideaux blancs, l'inquiétude et l'agitation d'une ombre, l'ombre du dernier Bonaparte, veillant et prisonnier. »

Bouillon fut, en effet, la première étape de Napoléon III, prisonnier de guerre conduit au

château de Wilhelmshœ. Le lendemain il prenait le train à Libramont. Plus rien ne rappelle aujourd'hui ces jours sinistres, où Bouillon se réveilla une dernière fois au fracas de l'histoire.

Ce n'est plus qu'une petite ville paisible qui sommeille au pied de son château, bercée par le gazouillement de la Semois et que quelques tanneries et quelques clouteries font vivre. Quant au château, il a été fortement abîmé par les Hollandais, qui ont construit d'horribles casernes bêtes et banales à la place du haut donjon, de la chapelle Saint-Jean, de l'habitation du gouverneur et d'autres bâtiments pittoresques et vénérables. Il appartient aujourd'hui à l'État belge, lequel a préposé à sa garde un brave homme de vétéran chargé de faire au touriste les honneurs de ses salles vides, de ses corridors silencieux, de ses caveaux terribles et de ses hautes terrasses, où l'on voit la Semois dérouler lentement son ruban d'argent vers la France et les sites admirables de Botassart et de Rochelhaul.

## L'OURTHE

**Une rivière pittoresque. Houffalize.** — A l'autre extrémité de la province de Luxembourg nous retrouvons, à quelques



Phot. Hermans.

LAROCHETTE : LES RUINES DU CHATEAU.



PANORAMA DE DURBUY.

Phot. Puttemans.

nuances près, les impressions de sauvagerie primitive que nous a données la Semois. Peut-être le paysage plus foncièrement ardennais est-il, au bord de l'Ourthe, plus grave, plus austère que le long de la Semois. Dans le cours supérieur de la rivière, ou plutôt des deux affluents qui composent la rivière : l'Ourthe orientale et l'Ourthe occidentale, les coins riants, les prairies verdoyantes sont peut-être plus rares. Pourtant c'est bien le même paysage primitif : la rivière coulant surnoisement entre deux murailles de rochers qui bornent presque à pic l'âpre plateau schisteux.

L'Ourthe orientale, qui prend sa source près de la frontière allemande, passe à Houffalize, vieille petite ville féodale, bâtie comme presque toutes les petites villes des Ardennes autour d'une forteresse, dont il ne reste plus grand-chose, et où l'on visite une antique église, dépendance de l'abbaye du Val-Sainte-Catherine, qui fut fondée au XIII<sup>e</sup> siècle par Thierry, seigneur du lieu. Comme à Bastogne, la salaison et la fumaison du porc sont à peu près les seules industries de ce coin perdu ; mais la vogue des villégiatures ardennaises l'anime, aux mois d'août et de septembre, d'une foule de touristes qui prennent ses hôtels et ses auberges comme centre d'excursion.

C'est, en effet, à partir d'Houffalize que l'Ourthe devient vraiment pittoresque.

A quelques kilomètres de la ville, — kilomètres difficiles à franchir si l'on suit le fil de l'eau, car la rivière est extraordinairement encaissée, — près de la Cense-Opont, l'Ourthe orientale rencontre l'Ourthe occidentale, et ce confluent est un des plus admirables paysages que l'on puisse voir. Rien ne vient en rompre le calme harmonieux ; il est plus retiré que sauvage, et les collines boisées qui l'entourent semblent avoir été disposées pour se faire valoir l'une l'autre avec un art incomparable. Les deux vallées, très resserrées jusque-là entre leurs murailles de schiste, s'élargissent tout à coup en un magnifique cirque de bois et de rochers. Des petites îles se sont formées au milieu de ces eaux largement étalées et de beaux arbres aux troncs clairs se sont miraculeusement dressés entre les pierres pour faire valoir les fonds bleuâtres. La poésie d'une nature vierge s'impose en cet endroit à l'ima-

gination la plus sèche. C'est le cadre rêvé d'une jeune idylle, et l'on y est aussi loin des « sublimes horreurs » de la montagne abrupte que des grâces policées d'un jardin cultivé.

Si l'on continue de descendre la rivière, le paysage change tout à coup. Devant le rocher du Hérou, praticable analogue à celui qui sert de base au château de Bouillon, c'est la rude sauvagerie de l'Ardenne primitive qu'on retrouve. Cet immense quartier de roc qu'on ne peut aborder que d'un côté, et avec infiniment de peine, a l'air d'un animal monstrueux échoué au milieu de la rivière. Ce n'est plus à l'idylle qu'on songe ici, c'est à la retraite de quelque ermite pessimiste, de quelque Obermann lassé des hommes et de lui-même.

Malheureusement, pour avoir cette impression-là, il faut visiter ce site extraordinaire en dehors de la saison des vacances. « Le Hérou, autrefois vaguement connu, dit Jean d'Ardenne, jouissant d'un nom farouche et d'une situation extrêmement à l'écart, était considéré, même parmi les bourgeois en villégiature à Laroche, comme une curiosité difficilement accessible au commun des touristes et quelque peu légendaire. Aujourd'hui le pèlerinage au Hérou est organisé à peu près aussi régulièrement que les excursions classiques de l'Oberland bernois ; et après la saison chaude les touristes qui se risquent dans la solitude de la Vanne-Péquet trouvent à chaque buisson la presse bruxelloise représentée par des fragments de journaux de toute opinion, sans compter les bouchons, les verres cassés et les peaux de saucisson, témoins irrécusables d'une fréquentation banale. »

**Laroche. Durbuy.** — Laroche, en effet, que l'Ourthe atteint après quelques détours, devient en été une véritable colonie étrangère dont les Bruxellois forment le noyau. L'affluence des visiteurs est telle à l'époque des vacances que les maisons deviennent autant d'annexes des hôtels. Cependant cette vogue ne lui a pas enlevé tout à fait son caractère rustique et l'on n'a pas à y redouter le luxe mondain. C'est le type invariable de la villégiature à bon marché. La villette est jolie, du reste, et bien située autour d'un château fort du XI<sup>e</sup> siècle. Ses origines, suivant la tradition et les probabilités, sont d'ailleurs beaucoup plus anciennes. Ce château du XI<sup>e</sup> siècle fut sans doute construit sur les restes d'une villa carolingienne, d'un de ces « palais » ou rendez-vous de chasse que les Pépins avaient construits en grand nombre dans ce pays de forêts. Au moyen âge Laroche fut un des neuf comtés du Luxembourg. Ce comté subit beaucoup de vicissitudes depuis les invasions normandes jusqu'aux guerres de Louis XIV. Depuis cent ans le château de Laroche exerce paisiblement son métier de ruine ; l'État belge l'a acheté pour 1 000 francs et y a mis un gardien qui le montre aux visiteurs.

A partir de Laroche, la vallée de l'Ourthe devient beaucoup moins accidentée. Nous sommes d'ailleurs aux confins de l'Ardenne. La rivière traverse alors la Famenne et le Condroz. La petite ville de Durbuy réserve pourtant une surprise. Le sol se creuse brusquement, et tout au fond d'un trou verdoyant, un gros bourg s'accroupit à l'ombre d'une montagne dressée comme un mur. Cette apparition de Durbuy est un des effets les plus saisissants du pays d'Ardenne. La petite cité est agréable, du reste, et le château bien restauré. Mais aussitôt sortie de ce fond, l'Ourthe coule au milieu d'une vallée élargie. Elle va d'ailleurs quitter le Luxembourg pour entrer, à Vienville, dans la province de Liège.



Phot. Hermans.

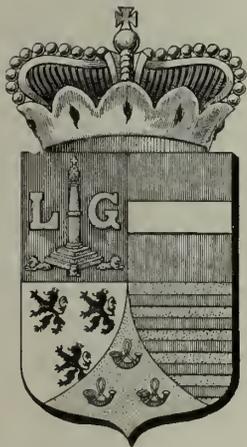
DURBUY : LE MARCHÉ AUX BESTIAUX.



LES QUAIS DE LIÈGE ET LA MEUSE.

## LA PROVINCE DE LIÈGE

*Les Ardennes liégeoises. — L'Amblève. — Ruines et légendes. La cascade de Coë. — Stavelot : une principauté paternelle. — Liège. Premier aspect : la capitale de la Wallonie, une ville aimable et industrielle. — L'histoire de Liège. — La fondation de la principauté épiscopale. — L'évêque et la démocratie bourgeoise. — Révolutions et répressions sanglantes. — Liège au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Liège moderne. — L'armurerie, la grande industrie. — Les établissements Cockerill. — Les mœurs bourgeoises et les mœurs populaires. — Verviers et l'industrie drapière. — Huy et la Meuse liégeoise. — Le territoire neutre de Moresnet.*



**L**es Ardennes liégeoises. — La limite qui sépare la province du Luxembourg de la province de Liège est purement administrative : le nord de la province fait toujours partie de l'Ardenne. L'ancienne principauté épiscopale qui avait la ville de saint Lambert pour capitale était du reste si étrangement découpée et morcelée que l'on retrouve des fragments de son territoire dans le Hainaut, dans les provinces de Namur, de Luxembourg et de Limbourg. Si l'Ourthe, à partir de Barvaux, n'a plus tout à fait la sauvagerie primitive qui en fait le charme dans son cours supérieur, elle reste, jusqu'aux portes mêmes de Liège, une rivière vraiment ardennaise, roulant

des flots clairs entre de hautes collines rocheuses et parcourant des villages délicieusement agrestes, comme Tilff, Esneux, Poulseur et Comblain-au-Pont, villégiatures favorites des Liégeois. Quant à l'Amblève, qui se jette dans l'Ourthe à Comblain-au-Pont, elle paraissait naguère aussi lointaine, aussi sauvage, aussi écartée de notre civilisation moderne que la Semois ou que l'Ourthe, entre Houffalize et Laroche. Un chemin de fer construit sans aucun souci du pittoresque a presque complète-

ment détruit le charme de cette nature vierge; mais pour peu qu'on s'écarte de la ligne, on retrouve les rochers, les bois impénétrables et les ruines féodales de l'Ardenne. Cette ligne de chemin de fer est d'ailleurs un travail d'art fort remarquable : elle s'amorce à la ligne de l'Ourthe, à la station de Rivage, franchit sous un tunnel la pointe avancée du confluent, passe d'une rive à l'autre, entaille la pointe de Monjardin, traverse la vallée de Remouchamps sur un viaduc haut de 20 mètres, s'engouffre dans un tunnel de 620 mètres, d'où elle sort pour traverser la rivière en face de Moncereux, la repasse encore à Sédoz, et, remontant le Fonds-de-Quareux, rejoint à Trois-Ponts le chemin de fer de Spa-Luxembourg.

Si cette voie ferrée a nui singulièrement aux beautés naturelles de l'Amblève, elle a fait prospérer non seulement les carrières établies sur ses bords, mais encore les brillantes stations de villégiature qui ont été établies dans les plus beaux villages de son cours, comme Aywaille et Remouchamps.

Ce serait dépasser le cadre de cet ouvrage que de parcourir un à un les sites pittoresques ou les ruines plus ou moins célèbres de cette vallée. On y retrouve d'ailleurs les aspects, les mœurs, les légendes de l'Ardenne. Près d'Aywaille, voici de vieilles tours ruinées qui évoquent le grand souvenir de Charles Martel — lequel prit la forteresse aux Neustriens en dissimulant ses soldats sous des branchages, comme Macduff montant à l'assaut du château de Macbeth, — ou la tragique histoire de Raoul de Renastienne qui, ayant abandonné sa fiancée Blanche de Montfort, fut poi-



CARTE DE LA PROVINCE DE LIÈGE.

gnardé par elle avec la belle Mathilde de Rouane, pour qui il l'avait délaissée. Plus loin, ce sont les ruines du château des Quatre Fils Aymon, que le fameux Guillaume de La Marek, le Sanglier des Ardennes, habita; à Montjardin, près d'une autre ruine sur laquelle plane une sombre histoire de sacrilège, se dresse un joli château bâti au siècle dernier dans le style Tudor par le comte de Theux; à Remouchamps, ce sont les belles grottes explorées en 1828 par MM. Van Bréda et Wilmar, en 1834 par le chevalier Hoy, le général Niellon et le comte de Corneliessen. Enfin, en remontant la rivière par Stoumont et la Gleize vers Trois-Ponts, c'est la cascade de Coq, curieuse chute d'eau artificielle créée par les moines de Stavelot pour alimenter un de leurs moulins.

Stavelot est la ville la plus importante de ce coin du pays. Bien bâtie dans un site riant, cette coquette petite ville doit une certaine prospérité à d'importantes tanneries installées le long de l'Ambève. C'est l'ancienne capitale d'une principauté ecclésiastique qui s'était constituée dans le haut moyen âge autour d'une abbaye — aujourd'hui détruite — fondée par saint Remacle. A son origine, il y a une amusante légende. Le diable, désireux de jouer un bon tour au saint, s'était changé en loup et, sous ce déguisement, avait étranglé l'âne qui portait les

pierres dont on construisait l'abbaye. Mais le saint ne se troubla pas pour si peu et obligea le loup diabolique à prendre la charge de l'animal étranglé. Il ne le lâcha que quand on fut arrivé au lieu choisi, lui disant alors : *Sta lou* (Arrête, loup) ! De là Stavelot. Les érudits ont pu démontrer péremptoirement que le nom de Stavelot venait tout simplement du mot latin *Stabulum*, étable : les bonnes gens du pays n'en démordront pas, ils tiennent à leur étymologie pittoresque.

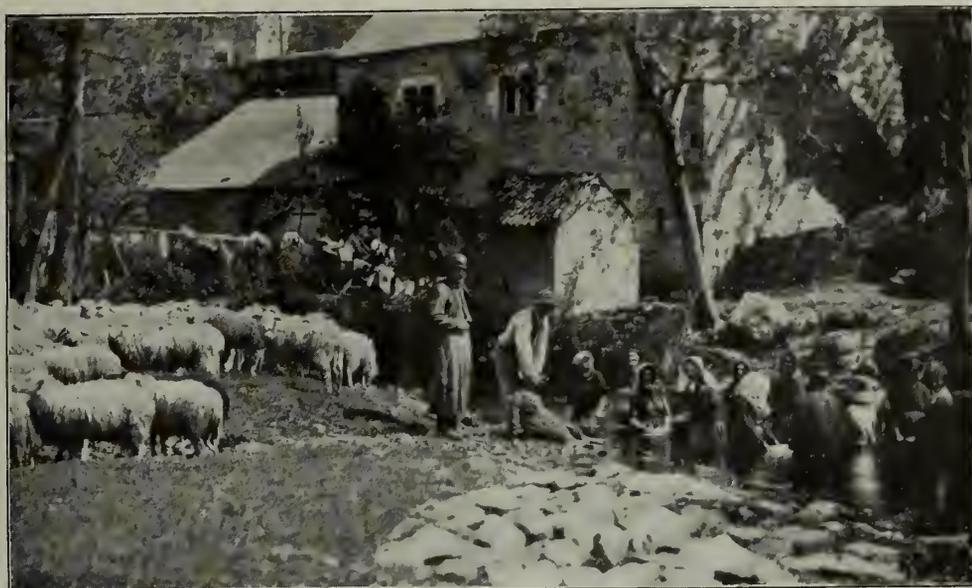
La principauté de Stavelot était une toute petite principauté; elle avait 20 lieues de tour, 30 000 habitants et comprenait deux villes : Stavelot et Malmédy. Cette dernière appartient aujourd'hui à l'Allemagne, mais, malgré tous les efforts de l'administration, on continue à y parler le wallon. Les abbés de Stavelot étaient d'ailleurs princes du Saint-Empire et comtes de Logne. C'étaient des souverains paternels qui ont laissé dans le pays un souvenir attendri. Peu belliqueux, comme on pense, ils avaient une armée de vingt-six hommes. Cela n'empêcha pas Stavelot de souffrir aussi des ravages de la guerre. Un détachement de l'armée française qui lit, en 1688, la conquête de l'évêché de Liège, livra la ville aux flammes. Aussi n'a-t-elle aucun caractère archéologique. En fait de monuments intéressants, on n'y



Phot. Neudeck.

LE VILLAGE DE COË, AUX ENVIRONS DE SPA





REMOUCHAMPS : LE LAVAGE DES MOUTONS DANS LA RIVIÈRE.

trouve que la tour de l'ancienne église abbatiale, qui sert de séchoir et de magasin d'écorce à une tannerie.

**Spa.** — Quand on a atteint la crête du plateau qui s'étend au nord de l'Amblève, on quitte enfin l'Ardenne. Le pays est encore rocheux et montagnueux comme le Condroz : c'est un des contreforts du vieux massif ardennais ; mais s'il est agreste et boisé, il n'a plus rien du caractère rude et sauvage que nous avons remarqué jusqu'ici : d'élégantes villas, de somptueux châteaux modernes entourés de grands parcs à l'anglaise, viennent rompre la monotonie des champs, animent les coteaux, ou étirent leurs jardins le long des vallées. Nous approchons de Spa, qui est avec Osteude le lieu de villégiature le plus luxueux et le plus fréquenté de la Belgique.

Certes il y a des stations thermales placées dans des sites plus nobles et plus grandioses que Spa. Mais l'aspect riant, propre, coquet de la ville et des promenades qui l'entourent, lui donnent aux yeux du public élégant et désœuvré qui la fréquente une incomparable séduction. Les derniers embellissements, les promenades nouvelles, les nombreuses villas récemment construites dans les environs, ont accru cette impression agréable dont on est saisi dès l'arrivée.

La situation, la conformation même de la ville, si l'on peut ainsi dire, est fort curieuse. Une chaîne de collines, courant de l'est à l'ouest, abrite la cité du côté nord. Cette chaîne se brise, fait une encoignure où la pointe nord du bourg vient s'engager. Vers l'est un « saillant » rocheux surplombe le ruisseau et « la promenade des Anglais » ; vers l'ouest un renflement arrondi — la montagne de Spaloumont, ou d'Annette et Lubin — encerre la petite agglomération urbaine. Dans ces collines boisées, on a tracé un réseau de promenades disposées en lacets dans tous les sens, réseau d'un développement vraiment extraordinaire et dont l'ensemble forme un immense labyrinthe. Du côté opposé, c'est un terrain qui s'élève graduellement par zones concentriques, varié d'aspect, jusqu'au plateau des Fagnes. Des prairies d'abord, des bois ensuite, enfin la bruyère nue. Le Wayai, affluent de la Hoëgne, coule au pied de la chaîne de collines. La vallée, fermée au nord, s'ouvre donc vers les autres points cardinaux, formant un entonnoir dont la crête des Fagnes représente le bord ou, si l'on veut, une triple ceinture de champs, de bois, de landes échelonnées, étreignant la

ville. Ce versant des Fagnes, appuyé sur le vallon de Spa, est sillonné par des ruisselets affluents du Wayai et formant les ravins célèbres de la promenade d'Orléans, de la promenade des Artistes et de la promenade Meyerbeer. Depuis 1868 l'administration communale, par des transformations successives, a très heureusement profité de ces beautés naturelles, et elles suffiraient sans doute à faire de Spa un lieu de villégiature fréquenté. Mais ce qui lui a fait sa réputation ancienne et vraiment universelle, ce sont ses eaux médicinales, ses sources fameuses : le Pouhon, le Tonnellet, la Sauvenière, la Géronstère et la source de Barisart. Leur réputation est extrêmement ancienne. On présume que les Romains les ont connues, et on leur a même appliqué un texte de Pline : *Tungri civitas Galliae fontem habet insignem* (1). Une légende veut que saint Remacle ait fréquenté la source de la Sauvenière, ce qui, parmi les touristes irrespectueux, donne lieu à d'innombrables plaisanteries, étant donné qu'elle passe pour être d'un utile emploi contre la stérilité. Cependant, avant le x<sup>v</sup>e siècle, l'histoire de Spa n'a rien de bien positif. En 1326, Érard de La Marck, prince-évêque de Liège, concède à Colin le Loup, ou Woll, de Bréda, douze bonniers de bois près de la fontaine du Pouhon. Le Loup défriche deux bonniers dans le voisinage immédiat de la fontaine et sur ce terrain bâtit une auberge. C'est l'origine du nouveau Spa. L'ancien n'était qu'un hameau bâti un peu plus au sud-ouest, sur le ruisseau de Barisart. Des maisons s'ajoutent bientôt à l'auberge, la place du Marché se forme, et on ne sait comment la réputation des eaux de Spa se répand de telle façon à l'étranger qu'au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle elle était générale. Le Vénitien Agostino, médecin de Henri VIII, une des autorités savantes du temps, les recommandait comme une sorte de panacée universelle. Aussi, à partir de cette époque, les hôtes illustres de Spa sont-ils innombrables ; on y voit Alexandre

(1) Les Tongres, peuple de la Gaule, ont une fontaine remarquable.



CASCADE DE COO.



SPA : PROMENADE MEYERBEER.

Farnèse, Côme III de Médicis et Marguerite de Valois. Celle-ci y fit, en 1577, un séjour magnifique. Don Juan d'Autriche, qui gouvernait les Pays-Bas, et qui admirait fort la jeune reine de Navarre, avait voulu que son voyage fût une marche triomphale. Il est vrai qu'elle logea à Liège, l'évêque, son hôte, n'ayant jamais voulu consentir à ce qu'une aussi noble dame souffrit des incommodités d'un petit village comme était Spa à cette époque. « Spa, qui est aujourd'hui une ville arrangée et bâtie à plaisir, lieu célèbre et charmant, le rendez-vous des fêtes de l'été, une source où tout jase, un bois où tout chante, écrit Jules Janin, qui a joliment raconté ce voyage, et qui fut lui-même un client assidu de la station thermale, n'était guère, en ce temps-là, qu'un lieu sauvage et sans nom, composé de deux ou trois cabanes où les buveurs d'eau s'abritaient à grand-peine... Et voilà pourquoi cette heureuse ville de Spa, la cité favorite de la Belgique, a gardé précieusement dans ses annales le souvenir de la reine Marguerite, non moins qu'une reconnaissance extrême pour ce terrible et singulier génie appelé Pierre le Grand, qui s'en vint, deux siècles plus tard, demander à la fontaine du Poulhon quelques heures de sommeil et de rafraîchissement. Mais dans l'état misérable de ce pays et de cette forêt des Ardennes où les loups avaient choisi leur domicile, un évêque aussi galant homme, aussi bien élevé que l'évêque de Liège, ne pouvait consentir qu'une reine de Navarre, en si belle compagnie, acceptât les obstacles, les périls, l'isolement, les ennuis de ces tristes contrées. En vain la magnificence de ces bois scèn-

laire, le murmure enchanteur de ces frais ruisseaux, le flot mystérieux de ces ondes charmantes pleines de fécondité, de santé, d'espérance, attiraient à leur charme infini ces belles voyageuses, la grâce et l'ornement de la maison de Valois... la reine Marguerite et la princesse de La Roche-sur-Yon, qui n'étaient pas très éprises de l'élogie et de l'idylle champêtre, eurent bientôt consenti à la proposition que leur faisait Sa-Grâce Monseigneur l'évêque de Liège. Il proposait que ces dames, une ou deux fois par semaine, iraient à cheval s'abreuver aux claires fontaines, et que, le reste du temps, la fontaine irait elle-même au-devant des buveuses d'eau. Aussitôt que le bruit se répandit du séjour de ces dames françaises, on vit accourir à Liège, de la frontière des Flandres et même du fond de l'Allemagne, les dames les plus qualifiées, et ces réunions, « toutes « pleines d'honneur et de joie », ont laissé dans la province un tel souvenir qu'elle s'en souvient encore.

« Chaque matin, qu'elle se rendit à Spa ou qu'elle bût les eaux dans les jardins de l'évêché, « lesquelles eaux veulent être tracassées et promenées en disant des choses réjouissantes », la reine allait en bonne compagnie. Elle était chaque jour invitée à quelque festin. Après le diner, elle allait entendre les vêpres en quelque maison religieuse, puis la musique et le bal pendant six semaines. C'est le temps d'une cure ; au bout de six semaines, la santé est revenue. »

Il semble que la bonne reine Margot ait pour toujours donné le ton aux cures de Spa. Assurément Pierre le Grand dut prendre la médication spadoise avec plus de sérieux. Mais Joseph II, qui y vint en 1781 en compagnie du prince Henri de Prusse, du prince de Lichtenstein et de l'abbé Raynal, et qui donna à la ville un éclat extraordinaire, semble avoir cru aussi que « les eaux veulent être tracassées et promenées en disant des choses réjouissantes ». Seulement, pour lui, les choses réjouissantes, c'étaient des choses philosophiques.

Cette seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle fut, du reste, pour Spa une époque singulièrement brillante. « Ce fut en 1751 que l'on commença, dit Jean d'Ardenne, à publier les noms des visiteurs, sous ce titre : « Liste des seigneurs et dames qui nous ont fait l'honneur de venir à Spa cette année. » Depuis ce moment, cette publication n'a été interrompue qu'une seule fois, à l'époque troublée où les seigneurs et dames firent leur liquidation (de 1795 à 1800). En 1801 il y eut la « Liste des étrangers » simple-



SPA : FONTAINE DE LA SAUVENIÈRE.



SPA : AVENUE DU MARTEAU.



VUE GÉNÉRALE DE SPA.

ment. Les seigneurs avaient disparu dans l'intervalle. La bibliothèque de Pouthon, exclusivement composée de pièces ayant trait à la localité et à son histoire, possède une collection de « la Liste ».

Aux occupations sérieuses de la cure, et aux conversations réjouissantes qu'elle nécessite, dames, seigneurs, étrangers joignirent de bonne heure les plaisirs du jeu. Au siècle avant-dernier il y avait trois salles de jeu fameuses et rivales : la Redoute, le Waux-Hall et la salle Levoz. La concurrence de ces trois établissements remplit longtemps la ville de dissensions, à ce point que « redoutistes », « waux-hallistes » et « levoziens » en vinrent plusieurs fois aux mains et que l'évêque de Liège dut intervenir. La Révolution mit fin à cette querelle. Sous l'Empire, la Redoute seule rouvrit ses portes. La roulette et le trente-et-quarante y subsistèrent publiquement jusqu'en 1872 et constituèrent pour la ville d'inépuisables ressources financières. Depuis la suppression des jeux elle doit se contenter de celles qu'elle tire de ses avantages naturels. La récente loi qui a interdit les jeux, même dans les cercles privés, lui a encore enlevé une partie de sa clientèle ordinaire. Mais le charme du paysage, la proximité de Liège et des grandes lignes de chemins de fer, le luxe et le confort des hôtels et la réputation des eaux font que c'est toujours une des villes de plaisir les plus fréquentées et les plus brillantes.

**La Fagne.** — Nous l'avons vu, tout au haut des collines qui enserrant Spa vers l'est et le nord-est, commence la bruyère. C'est la Fagne, la haute Fagne, nom qu'on donne dans le pays à des plateaux à la fois très élevés et très marécageux, où ne pousse qu'une sorte de mousse spongieuse dans laquelle le pied enfonce. C'est un pays d'un caractère extrêmement sauvage et désolé, et le contraste est violent entre le riant paysage spadois et cette terre aride, inculte, où ne vivent guère que des forestiers et des chas-

seurs. Il est difficile de trouver dans cette partie de l'Europe de pareilles solitudes. On peut marcher durant des heures le long des deux routes qui traversent la Fagne et qui sont, paraît-il, des routes romaines, sans rencontrer ni homme ni bête. Pas un clocher, pas une maison. Autour de soi, c'est le silence, ou plutôt ce murmure indéfinissable qui est comme la voix de l'immensité. Et aussi loin que se porte le regard, le paysage est invariablement dénudé et fauve. Les bruyères alternent avec les marécages. Ça et là des plaques de genêts mettent une tache d'or, et de petits genévriers noirs font penser à des squelettes de nains fantastiques.

Aux confins de la Fagne, mais aux confins seulement, de désolantes sapinières, de maigres taillis, de pauvres prairies arrachées aux marais, des champs misérables attestent la présence de l'homme. Et tout à coup, alors, on découvre une ferme tapie sous son toit d'ardoise derrière d'énormes haies de charmes qui montent jusqu'au faite du toit et le protègent contre les terribles vents d'équinoxe. La température, en effet, est, dans ces districts, d'une rudesse extraordinaire. L'hiver est effrayant. En temps de neige, toutes les communications sont interrompues, et il y a dans le pays quantité d'histoires de gens perdus, morts

de froid et de faim, dont de sinistres croix plantées le long des chemins rappellent la tragique aventure. Même en été les soirées sont singulièrement froides. Mais pour peu que la sécheresse se prolonge, les terrains bourbeux s'enflamment spontanément. « Ce sont des incendies hypocrites sans étalage de flamme, dit Jean d'Ardenne. Les pauvres végétations dont la tourbe est revêtue s'en vont en cendres, d'une manière tranquille mais certaine, et il reste à la place un peu de poudre noirâtre. Le jour, des fumées épaisses s'élèvent de ces foyers, et, le soir, la plaine apparaît marquée de larges plaies d'un rouge sanglant. En 1876, au mois d'août, les Fagnes entre Hockay, Jallhay et la Baraque Michel présentèrent ce



SPA : ÉTABLISSEMENT THERMAL DU POUTHON.



UN ASPECT DE LA RÉGION DES FAGNES ENVIRONS DE SPA.

phénomène de conflagration à un tel degré qu'il fallut requérir les troupes de la garnison de Liège pour circonscrire les foyers d'incendie.

Ce plateau des Fagnes est la partie la plus élevée de la Belgique. C'est à son extrémité que se trouve la Baraque Michel, qui est le point culminant du pays. Au nord de la Fagne commence une vaste et sombre forêt qui s'étend à la fois en Belgique et en Allemagne, le Hertogenwald, que traverse la Vesdre. Très resserrée, très contrariée, très sauvage dans sa partie supérieure, cette rivière a été complètement industrialisée au XIX<sup>e</sup> siècle. On passe encore devant les ruines de quelques vieux châteaux, comme Franchimont, — citadelle bâtie par Charles Martel, chef-lieu d'un marquisat qui fournit à l'évêché de Liège ses meilleurs soldats; — comme Trooz, dont les deux tonnelles sont bizarrement adossées à la colline que le chemin de fer traverse; comme Miremont; comme Chèvremont, illustre repaire de barons brigands dont l'évêque Notger s'empara par stratagème. Mais, à mesure qu'on se rapproche de Liège, le nombre des usines, des forges, des clouteries augmente sans cesse. Nous arrivons dans une de ces vastes ruches industrielles qui ont fait la prospérité de la Belgique contemporaine.

## LIÈGE

**L'arrivée à Liège.** — C'est quand on arrive à Liège par l'est, par la ligne de la Vesdre, que la grande ville wallonne se révèle au voyageur sous son aspect le plus saisissant. A la tombée du jour, quand le train descend la côte, la vallée de la Meuse apparaît tout à coup, voilée de brume, avec, dans le fond, les hauteurs bleutées de l'autre rive. Au premier abord, c'est un paysage confus et ce n'est qu'à le bien regarder qu'on distingue les grandes lignes de terrain qui y mettent de l'ordre et de l'harmonie. Il semble que le train roule au travers d'une immense agglomération, une sorte de faubourg industriel illimité, mais où les accidents du sol mettent un pittoresque imprévu. Des jardins, des arbres se mêlent aux cités ouvrières; par instants l'on découvre de sinistres perspectives, de minables ave-

nues, de pauvres petites places où de rares réverbères clignotent, puis des terrains vagues, des talus, vrai paysage du « fortif » parisien. Mais ce sont des visions brèves; le train vous entraîne et tout à coup vous fait passer devant un centre animé brillant de lumière ou parmi d'élégantes villas. Et cette succession d'images disparates se prolonge, se prolonge, tandis que si l'on plonge les regards plus loin, vers l'horizon que l'ombre gagne, on aperçoit l'immense déploiement des usines, des charbonnages et des fonderies qui fait le fond du ta-

bleau. Des vapeurs fuligineuses se mêlent à la brume; des lueurs d'incendie se marient à l'éclat rosé du soleil mourant, et si l'ombre conique des terris se confond avec les collines de la vallée, la rude silhouette des hauts fourneaux y met l'étrangeté de ses arêtes sévères. Dans cette confusion de faubourgs, d'usines, de jardins qui s'entassent en un gigantesque panorama gris, on ne distingue pas le fleuve tout d'abord. Ce n'est qu'en étudiant la succession des plans sombres qui s'offrent au regard que l'on devine sa majestueuse coulée. Mais, de toutes parts, d'interminables files de réverbères gagnent les collines avoisinantes avec un air de s'enfoncer vers l'infini...

Et, en effet, Liège est une de ces villes tentaculaires dont parle le poète Émile Verhaeren. Bâtie sur les deux rives de la Meuse, en aval du confluent de l'Ourthe, la vieille métropole wallonne, qui occupait jadis plusieurs îles formées par des bras du fleuve aujourd'hui comblés, étend ses faubourgs industriels très loin en amont et en aval, jusqu'à Seraing — où se trouvent les établissements Cockerill — d'une part, jusqu'à Herstal qu'envahit la fabrique nationale d'armes de guerre de l'autre : Tilleur, Ongrée,



AUTRE ASPECT DU PAYSAGE ARDENNAIS (ENVIRONS DE SPA).

Montegnée, Saint-Nicolas, Ans, Angleur, gros bourgs industriels peuplés comme des villes, touchent en somme à Liège même et l'étendent au loin en une étrange succession de paysages mi-urbains, mi-ruraux dont l'aquafortiste liégeois François Maréchal a exprimé l'aère et singulier caractère avec une extraordinaire intensité.

La ville même n'a rien de la tristesse ordinaire aux centres usiniers. C'est au contraire une aimable cité accorte et animée, avec de grands boulevards modernes et de beaux jardins publics, de vieux quais, de vieilles églises et de vieux hôtels du plus noble pittoresque. On voit là réalisé ce paradoxe d'une grande ville d'aspect aristocratique et bourgeois bâtie au milieu de la plus active et de la plus turbulente des ruches ouvrières.

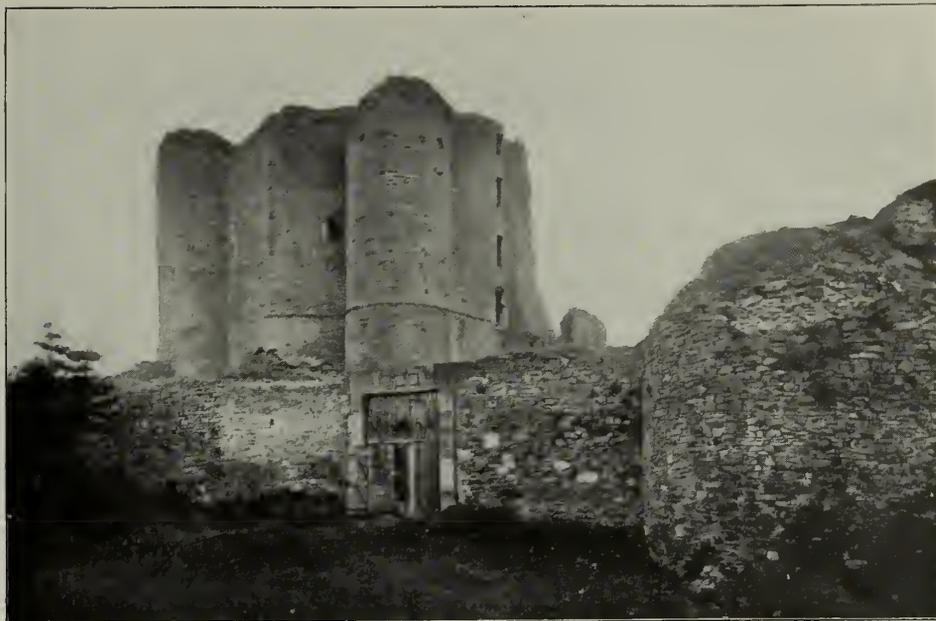
Cette situation d'apparence anormale est à la vérité fort ancienne. Nous retrouvons à Liège le même phénomène que nous avons constaté à Anvers et à Gand et qui est, croyons-nous, particulier à la Belgique : un organisme social se perpétuant selon son type à travers la suite des âges et des révolutions politiques et conservant dans notre monde centralisé son particularisme local, aussi vivant, aussi jaloux qu'au xiv<sup>e</sup> siècle. Étrange accident qui explique d'une part la vie intense du pays belge, mais qui de l'autre fait comprendre le manque de cohésion de l'esprit public et l'indifférence que la Belgique a montrée jusqu'en ces dernières années pour tout ce qui touche à la culture et à la civilisation supérieure d'une nation.

Pour bien comprendre la ville de Liège telle qu'elle est aujourd'hui, comme pour bien comprendre Anvers, comme pour bien comprendre Gand, il faut donc remonter assez loin dans l'histoire.

#### L'HISTOIRE DE LIÈGE

**Les origines; l'évêché carolingien.** — Parmi tant de passionnantes et dramatiques aventures sociales qui font la trame de l'histoire des provinces belges, celles qui eurent le pays de Liège pour théâtre sont peut-être les plus intéressantes et les plus pittoresques.

La ville est fort ancienne. « En l'an 578, rapporte un vieil historien du pays, saint Monulphe, évêque de Maestricht, sortit de sa résidence épiscopale pour aller visiter ses domaines de Dinant. Chemin faisant, il arriva sur un sommet élevé d'où le regard s'étendait au loin, et là il s'arrêta pour mieux contempler le beau pays qui venait de se déployer à sa vue. Au milieu d'une vallée du plus riant aspect, on remarquait une métairie agréablement située sous de frais ombrages au pied de collines verdoyantes, d'où s'échappaient une multitude de fontaines et de clairs ruisseaux. De sombres forêts couronnaient les hauteurs. Dans le fond, au travers de riches tapis de verdure, s'avancait un fleuve que découpaient plusieurs îles, et où une rivière rapide et sinieuse venait se perdre en bouillonnant par trois ou quatre embouchures. Saint Monulphe admirait le pays avec ses compagnons de voyage. Mais tout à coup, saisi d'une inspiration prophétique : « Voilà, s'écria-t-il, voilà des lieux choisis par le Seigneur pour le salut d'un grand nombre de fidèles. Voilà des lieux qu'il doit, par les mérites d'un de ses serviteurs, égaler un jour aux

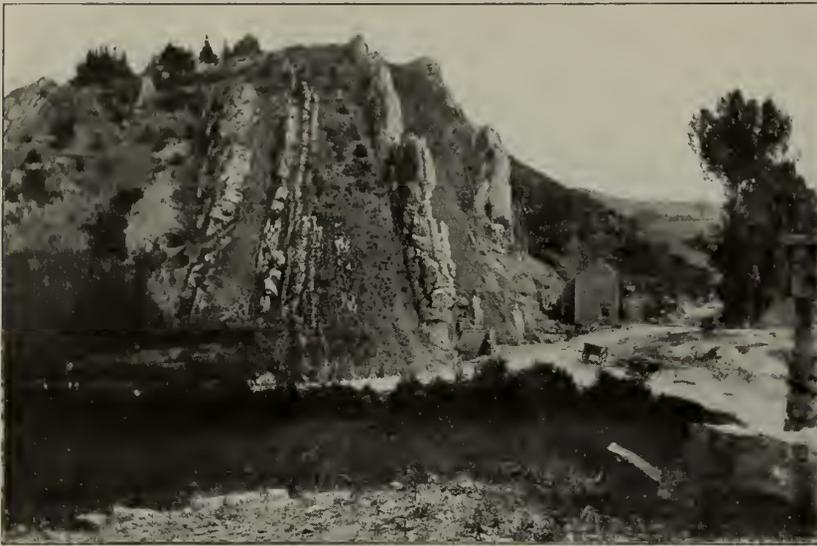


RUINES DU CHATEAU DE FRANCHIMONT (VALLÉE DE LA HOEGNE).

« plus hautes cités. » En prononçant ces mots, il descendit dans la vallée et, guidé par la pensée du ciel, il forma un oratoire au penchant des collines, non loin des rives du fleuve et de la rivière qui venait s'y jeter. Ce fleuve était la Meuse, cette rivière était l'Ourthe, ces collines s'élevaient au lieu où devait plus tard se trouver Liège. Un siècle après, quelques cabanes en bois vinrent s'appuyer aux murs de l'oratoire, solitude paisible où saint Lambert et ses amis aimaient à se retirer pour se livrer à la prière. Alors la prédiction commence à s'accomplir. Saint Lambert tombe égorgé dans ce réduit sous le fer de Dodon, pour avoir hautement blâmé l'union adultère de Pépin d'Héristal et de la belle Alpaïde, sœur du meurtrier. Maestricht reçoit d'abord sa dépouille mortelle. Mais bientôt, avec les ossements du martyr, saint Hubert transfère le siège de l'épiscopat sur les lieux du crime, édifie une église et y enterre avec solennité les précieuses reliques qu'il apporte avec lui; et, comme de nombreux fidèles commençaient dès lors à peupler ce pays, saint Hubert fait de sages règlements pour organiser la cité nouvelle. Ainsi, en l'an 709, fut placé l'humble berceau de la ville de Liège sous le patronage du bienheureux Lambert. »



CASCADES DE LA HOEGNE.



AYWAILLE : ROCHERS DE LA VALLÉE DE L'AMBLÈVE.

C'est ainsi qu'on traduisait les vieilles chroniques vers 1840. Mais ces pieuses légendes, rapportées avec naïveté par les historiens d'autrefois, que l'histoire scientifique méprise, ont du moins le mérite de fixer dès l'abord le caractère original de la principauté et de la ville de Liège. Cette ville et cette principauté sont des créations ecclésiastiques, et cette circonstance a déterminé certains caractères locaux qui n'ont pas tout à fait disparu.

On a vu dans le premier chapitre de cet ouvrage comment les premiers empereurs allemands, toujours en lutte avec la féodalité lotharingienne, s'étaient appuyés sur l'Église, considérant les évêques comme de véritables mandataires politiques, comme des vicaires impériaux. C'est à ce système de gouvernement que Liège dut sa première prospérité. « Sans ce système, dit M. Pirenne, que les empereurs maintinrent pendant plus d'un siècle en Lotharingie, il est probable que la grande cité wallonne n'eût guère dépassé l'importance de Théronanne. Ravagée par les Normands en 881, elle ne fut jusqu'à l'épiscopat d'Everachar qu'une modeste bourgade perdue au milieu des bois dans une situation bien moins favorable que Maestricht, bâtie en plaine et traversée par la grande route de Cologne. Mais ses évêques saxons et franconiens assurèrent son avenir. Par eux, Liège devint un foyer singulièrement actif de vie religieuse et politique. Au commencement du XI<sup>e</sup> siècle on y comptait, outre la cathédrale, sept églises collégiales et deux grands monastères. Notger, puis Wazon l'entourèrent de murailles. Reginard y bâtit un pont de pierre sur le fleuve. Des écoles célèbres y attiraient

en foule les étudiants de tous les points de l'empire. Autour de l'évêque se groupait une cour composée de chevaliers, de « ministérielles » et de dignitaires ecclésiastiques. Que l'on ajoute à cela la présence continue dans la cité des nombreux étrangers qu'y faisaient affluer les nécessités du gouvernement temporel et de l'administration diocésaine, et l'on pourra se convaincre qu'avant l'époque où apparaissent les villes marchandes, Liège était l'endroit le plus peuplé et le plus vivant des Pays-Bas et différait du tout au tout des « châteaux » de Flandre, du Hainaut ou du Brabant. »

Dès le XI<sup>e</sup> siècle, grâce à l'Église, Liège fut donc une véritable capitale, centre de l'immense patrimoine dont les empereurs avaient doté l'église de Saint-Lambert, et qui commençait à former un véritable État. Ni Gand ni Anvers n'auront jamais ce caractère; à Bruges et à Bruxelles, il n'apparaîtra qu'au XIV<sup>e</sup> siècle; mais un autre trait différencie encore la principauté liégeoise des autres principautés belges du moyen âge : c'est le caractère républicain. Alors qu'en Flandre, dans le Brabant et dans le Hainaut, la centralisation sociale s'opère autour et au profit d'une famille princière, à Liège c'est d'abord autour d'un corps privilégié, puis

d'une démocratie urbaine. Presque toujours étrangers au pays, les évêques, dépendant d'abord de l'empereur, dont ils furent longtemps les fidèles et loyaux ministres, relevèrent du chapitre qui les nommait dès qu'à la suite de la querelle des Investitures le pouvoir impérial commença à décliner. Or ce chapitre se recrutait dans l'aristocratie locale. D'abord, en effet, les chanoines furent pris, à peu près exclusivement, parmi les cadets des familles féodales dont les domaines et les châteaux s'échelonnaient le long de la Meuse et de l'Ourthe, ou dans les plaines de la Hesbaye. Mais autour du siège épiscopal, une classe de riches marchands se forma de bonne heure qui, après avoir lutté quelque temps contre la noblesse, se confondit assez rapidement avec elle. A la différence des villes de la Flandre et du Brabant, Liège ne connut guère la grande industrie avant la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle se développa l'exploitation de ses mines de charbon. On n'y rencontrait donc point, comme à Gand ou à Louvain, des milliers d'artisans vivant de la fabrication du drap; mais ses négociants, toujours largement achalandés grâce au clergé, aux fonctionnaires, aux étrangers, aux plaideurs que la ville hébergeait en tous temps, se trouvaient dans une situation bien plus favorable que partout ailleurs. C'étaient donc des artisans et des boutiquiers ayant pignon sur rue et menant une existence indépendante, qui constituaient la majeure partie de la population. Quant aux patriciens, c'étaient de grands marchands, des banquiers, des changeurs. Tandis qu'en Flandre le peuple reproche à la grande bourgeoisie de diminuer les salaires et d'opprimer les ouvriers, dans la cité épiscopale on l'accuse surtout de tripotages financiers et de vilaines opérations d'usure. Comme cela se passe dans toutes les villes de l'époque, c'est dans cette classe riche que se recrute d'abord l'échevinage, et, comme de raison, cette aristocratie urbaine commença par lutter pour le maintien et l'accroissement de ses privilèges contre l'évêque et contre le chapitre.

Ils eurent des alliés chez les chevaliers des campagnes. Les deux groupes trouvaient leur avantage à cette alliance, car si les mariages, qui ne tardèrent pas à se conclure entre nobles et roturiers, faisaient peu à peu pénétrer dans la chevalerie des familles bourgeoises, celles-ci apportaient en revanche à l'aristocratie rurale appauvrie la richesse des changeurs et des marchands de la cité. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la lutte que le patriciat et la noblesse bourgeoise soutinrent contre ses évêques jaloux de maintenir leurs

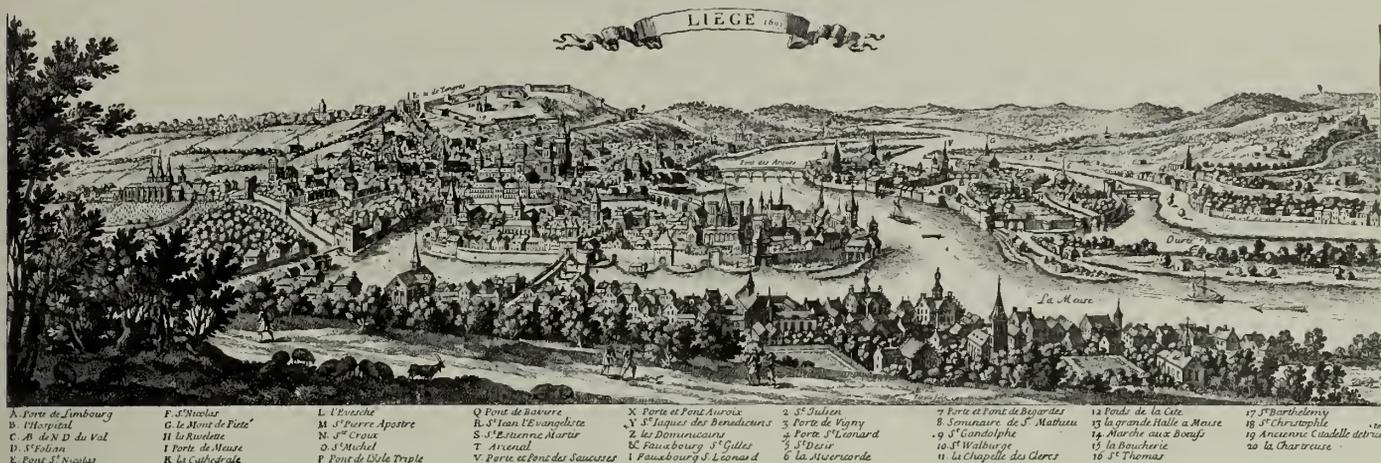


PAYSANS DE LA CAMPAGNE ARDENNAISE (ENVIRONS DE LIÈGE).

prérogatives princières et contre le chapitre, qu'ils finirent, du reste, par conquérir.

L'histoire de la principauté épiscopale est aussi compliquée que celle des républiques italiennes et il a fallu la grande érudition et la singulière clarté d'esprit de M. Pirenne, l'éminent historien si souvent cité au cours de cet ouvrage, pour y mettre

la foule inaccessible à la pitié. Le feu est mis à l'édifice, et au moment où le soleil se lève sur ces « matines liégeoises », les flammes achèvent de dévorer la nef dont les murs s'écroulent sur les vaincus. Cette catastrophe frappa de stupeur le « parti des grands » ; il renonça à tirer vengeance de la mort des siens et, pour le moment du moins, à combattre « ce commun » qui



VUE GÉNÉRALE DE LIÈGE EN 1693.

un peu d'ordre. L'évolution urbaine s'y mêle constamment avec les variations de la constitution territoriale, et, dans la masse des intérêts contradictoires, il est très malaisé de démêler les lignes essentielles des transformations politiques qui s'accomplissent peu à peu de guerre civile en guerre civile. Toutes les modifications apportées à la constitution liégeoise apparaissent, en effet, comme des traités conclus entre l'évêque et les partis politiques. Le plus célèbre, le plus important est la paix de Fexhe, conclue en 1316 sous le règne d'Adolphe de La Marck. Cette paix fut considérée comme la charte constitutionnelle de l'État de Liège. C'est une sorte de déclaration de principe assez vague qui confirme les coutumes et les franchises antérieures et par laquelle l'évêque s'engage à gouverner *selon le sens du pays*, c'est-à-dire selon la volonté publique représentée par le vote de toutes les classes d'habitants dont les délégués formaient l'assemblée. Le prince, le chapitre, la noblesse — désormais unie aux patriciens liégeois — et les bonnes villes, c'est-à-dire les démocraties urbaines de Liège, de Huy et de Dinant, y étaient donc représentés, mais, en fait, l'évêque et les villes participaient seuls au gouvernement. Dès ce moment, en effet, l'influence des « grands » est à peu près nulle. Politiquement l'alliance conclue par les patriciens avec la noblesse avait été loin de leur être avantageuse. Ils avaient été entraînés par elle à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle dans une interminable guerre privée, la guerre des Awans, et des Waroux qui, pendant quarante ans, mit aux prises tous les lignages de la Hesbaye et même du reste du pays. Aussi, quand, des « métiers » puissants s'étant constitués, le petit peuple commença à réclamer sa part du gouvernement des cités, furent-ils obligés de céder presque sur tous les points. Durant toute la seconde moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, le patriciat ne fit que perdre du terrain. En 1312 il tenta bien de reprendre la direction de la ville par un coup de main, mais il échoua, et cet échec commença sa décadence définitive. L'aventure finit de la façon la plus tragique. « Un incendie allumé par les nobles dans la Halle aux Viandes, dit M. Pirenne, donne à leurs complices postés en dehors des murailles le signal d'envahir la ville. A la lueur des flammes, les habitants s'éveillent, les artisans courent au marché pendant que le grand prévôt rassemble dans la cathédrale quelques chanoines et les gens de sa maison, les arme à la hâte et marche avec eux au secours du peuple. L'arrivée de ce renfort inattendu décida de la victoire. Parmi les chanoines, plus d'un, comme le fameux Guillaume de Juliers, appartenait à la noblesse et connaissait le métier des armes. Ils se mirent à la tête des bandes populaires, qui, peu à peu, refoulèrent les gens des lignages et les nobles sur la colline de Publémont. Arrivés devant Saint-Martin, ces malheureux, épuisés, décimés, serrés de tous côtés par les bourgeois, dont les paysans des alentours et les houlleurs de Sainte-Marguerite sont venus grossir les rangs, cherchent un asile dans l'église. Mais la fureur a rendu

venait de se montrer si redoutable. La paix d'Angleur, scellée le 14 février 1313, abolit le pouvoir politique des lignages. Désormais, pour faire partie du Magistrat, il fallut s'inscrire dans un métier. La constitution urbaine devenait ainsi purement populaire. »

On remarquera que, dans cet événement, le chapitre a été nettement favorable au peuple. Et, en effet, l'évêque et sa cour n'avaient fait voir jusque-là rien qui ressemblât à ce que nous appellerions aujourd'hui un esprit « antidémocratique ». Il leur était parfaitement indifférent que les patriciens ou les gens des métiers dominassent dans l'administration de la cité, pourvu que les prérogatives du prince, les « hauteurs épiscopales », comme dit un chroniqueur, fussent respectées. Mais, profitant des troubles que la guerre des Awans et des Waroux entretenait dans le pays, les métiers, maîtres absolus de la cité depuis la défaite des lignages, se mirent dès lors à empiéter hardiment sur ces hauteurs épiscopales, et l'évêque trouva dans cette démocratie remuante des adversaires autrement exigeants et autrement dangereux que les anciens échevins patriciens.

Du règne d'Adolphe de La Marck à celui de Jean de Heinsberg, c'est-à-dire de 1313 à 1419, la lutte entre l'évêque et les métiers se poursuit avec des chances diverses. La paix de Fexhe, qui ne prit ce caractère de charte fondamentale qu'à cause des termes vagues et généraux dans laquelle elle était rédigée, ne fut qu'une trêve. La guerre reprit peu après, et si l'évêque fut victorieux de ses sujets révoltés à la bataille de Hoesselt (1328), il n'en finit pas moins par admettre les progrès incessants d'une démocratie qui aboutit au gouvernement direct du peuple par le peuple.

Cela n'allait pas sans inconvénients. Les métiers devinrent



SAINT LAMBERT, ÉVÊQUE DE LIÈGE  
A LA FIN DU VII<sup>e</sup> SIÈCLE.  
(Gravure sur bois du xv<sup>e</sup> siècle. Bibl. nat.)

des clubs animés d'une vie intense et singulièrement turbulente. Les chefs d'atelier, les « maîtres » se virent débordés par l'élément jeune et impressionnable. De là l'importance qu'y prirent les tribuns populaires. Il suffisait de se concilier la faveur de quelques métiers pour atteindre aux plus hautes charges de la commune.



RELIQUAIRE DU CHEF DE SAINT LAMBERT.

Ce buste en vermeil est l'œuvre de l'orfèvre liégeois Henri Soete (1512) et appartient au trésor de la cathédrale Saint-Paul, à Liège.

En 1407 Jacquemin Badut, un des ambassadeurs liégeois envoyés au pape d'Avignon, était un simple paveur. D'autre part l'intervention directe et continue des métiers ne manqua pas d'entraîner tous les rouages de l'administration et de la police. Craignant par-dessus tout l'impopularité, le conseil évita de faire sentir sa autorité. A la moindre émotion les gens des métiers envahissaient

la cour du palais épiscopal, lieu ordinaire de ces sortes d'assemblées. Les délibérations se passaient au milieu du tumulte.

Ce qui avait singulièrement favorisé cette évolution démocratique, c'est la transformation profonde que subit la ville au point de vue social vers le milieu du *xiv<sup>e</sup>* siècle. La grande industrie commence alors à faire son apparition. Le charbon de terre, qui abonde dans ces environs, et qui n'avait servi jusque-là qu'à la consommation locale, aux forgerons et aux pauvres gens qui ne pouvaient pas brûler de bois, va devenir un objet d'exportation, et développer cette industrie métallurgique qui, à partir de ce moment, deviendra l'industrie du pays. A la fin du *xiv<sup>e</sup>* siècle, cette ville de prêtres et de boutiquiers devient une ville de charbonniers et d'armuriers. De là le développement d'un véritable prolétariat salarié.

C'est la prédominance de cette classe ignorante, violente et impressionnable qui devait rendre impossible le bon fonctionnement de la démocratie liégeoise. Si amoindri que fût le gouvernement épiscopal, il était impossible, en effet, qu'il consentît à renoncer à toute autorité. Adolphe de La Marek avait dû se résigner à accepter, par la paix des XXII, toutes les conquêtes des métiers ; ses successeurs, Englebert de La Marek et Jean d'Arkel, ne purent résister efficacement aux forces populaires qui semblaient alors près de triompher dans toute l'Europe occidentale ; mais il en alla tout autrement quand le siège épiscopal fut occupé par Jean de Bavière, que ses sujets devaient surnommer un jour Jean sans Pitié. Ce prince, en effet, était trop puissant par ses alliances de famille

pour se résigner à accepter les exigences « du commun ». Quand celui-ci l'eut chassé de son palais, il fit appel à son beau-frère, Jean sans Peur, duc de Bourgogne et comte de Flandre, et l'armée liégeoise ayant été défaite à Othée, l'évêque rentra dans sa ville par la brèche, et y régna désormais par la terreur.

La bataille d'Othée, c'est dans l'histoire liégeoise l'entrée en scène de la maison de Bourgogne, qui devait être si funeste à cette turbulente démocratie. Il était fatal que la principauté liégeoise fût englobée dans la monarchie centralisée que les souverains bourguignons réalisèrent aux Pays-Bas. Si elle y échappa, ce fut grâce à la mort de Charles le Téméraire et à l'avènement de son arrière-petit-fils à l'empire. Mais les Liégeois, instruits par l'exemple des villes flamandes, avaient compris que, sous un prince aussi puissant que Philippe le Bon, c'en serait bientôt fait de leurs franchises municipales ; de là l'opposition irréductible qu'ils firent à l'influence bourguignonne. Pour arriver à dominer la principauté, le duc, grâce à son crédit auprès du pape, fit donner le siège épiscopal à son neveu Louis de Bourbon, qui n'avait alors que dix-neuf ans.

Léger, insouciant, ce prince que ses alliances bourguignonnes auraient d'ailleurs suffi à rendre odieux à ses sujets, ne tarda pas à entrer en lutte avec son peuple. Une révolte générale éclata, dirigée par un certain Raes de La Rivière, seigneur de Heers, étrange et louche figure de condottiere et de démagogue, et l'évêque fut chassé. Une armée bourguignonne le rétablit sur son trône ; mais, excités par Louis XI, les Liégeois recommencèrent la guerre, soutenus par toutes les « bonnes villes » de la principauté et particulièrement par Dinant. Philippe le Bon, alors à peu près en enfance, avait abandonné le gouvernement à son fils, le comte de Charolais. Celui-ci, ayant fait sa paix à Conflans avec le roi de France, après la bataille de Montlhéry, saccagea Dinant et força les Liégeois de se soumettre à nouveau. Trêve éphémère. Aussitôt l'armée bourguignonne disparue du pays, Raes de Heers redevenait le maître de la ville. On précipite dans la Meuse les partisans de l'évêque, on brûle le duc en effigie, et l'on fait une nouvelle alliance avec Louis XI. Charles le Téméraire rentre dans la principauté, défait les milices communales à la sanglante bataille de Brusthem, supprime toutes les franchises liégeoises et même l'organisation corporative. Rien n'est épargné pour rendre irrévocable la conquête et l'asservissement du pays. Le Perron, symbole séculaire de l'autonomie communale, est transporté à Bruges, toutes les places

sont démantelées, et la principauté, divisée en trois districts, est rattachée à trois villes bourguignonnes. Les libertés liégeoises semblaient donc mortes à jamais. Pourtant, profitant de la reprise des hostilités entre la France et la Bourgogne en 1468, les bannis « Vrais-Liégeois » et « Compagnons de la Verte-Tente » rentrent en foule, et la ville se révolte encore une fois. On comptait toujours sur l'alliance de Louis XI. Mais le roi s'était fait prendre à Péronne et Charles le Téméraire, dans le but de l'humilier, l'obligea de l'accompagner à Liège, où il s'en allait encore une fois châtier les rebelles. Ceux-ci opposèrent une résistance héroïque. Gœs de Straille, avec six cents hommes du pays de Franchimont, tenta, par une surprise nocturne, d'enlever le duc de Bourgogne et le roi de France au milieu de leur camp ; l'alarme fut donnée à temps, et les six cents Franchimontois se firent massacrer jusqu'au dernier. Liège, pris d'assaut, fut pillé, sac-



LIÈGE : LE TAUREAU DE L'ILE DU COMMERCE.

ragé, incendié, presque détruit de fond en comble. Et pourtant ce ne fut pas encore la fin des guerres liégeoises.

La mort de Charles le Téméraire rendit quelque espérance au peuple, et Louis de Bourbon, rentré dans ses États, s'efforça, en effet, de gouverner « suivant le sens du pays » ; mais la situation était trop troublée pour que des aventuriers n'essayassent pas d'en tirer parti. Un de ceux-ci, Guillaume de La Marek, dit le

Sanglier des Arden- nes, après avoir été quelque temps l'a- mi de l'évêque, qui l'avait fait grand mayer de Liège, se mit à son tour à intriguer avec Louis XI, et rava- gea le pays à la tête d'une bande de mercenaires. Louis de Bourbon, ayant marché à sa ren- contre, fut vaincu et tué de la propre main de son enne- mi. Il eut pour suc- cesseur Jean de Hornes qui, fei- gnant de se réconci- lier avec Guillaume de La Marck, l'at- tira dans un guet- apens et le fit déca- piter à Maestricht. Ce supplice rouvrit pour le pays une nouvelle période d'anarchie. Érad de La Marck, frère de Guillaume, a juré de venger son

frère. Il s'entoure de tous les capitaines qui ont servi pendant la dernière guerre et viennent d'être licenciés; la principauté devient la proie des mercenaires. Un certain Gui de Canne s'impro- vise dictateur, gouverne par la force grâce aux Suisses qu'il commande et, comme un tyran italien, se fait construire un château fort au milieu de la cité. Cependant Jean de Hornes a reconnu Maximilien d'Autriche, alors souverain des Pays-Bas, comme avoué suprême de la principauté et, grâce à ses secours, il parvient enfin à rentrer dans sa ville épiscopale et à lui imposer la paix. Ce fut la fin des guerres civiles. Comme dans tous les Pays-Bas, elles profitèrent au pouvoir du prince. Les métiers avaient pu se convaincre de leur faiblesse militaire et, partant, de leur impuissance politique. L'autorité légale disparue n'avait fait place qu'à la dictature, et celle-ci n'avait laissé que d'hor- ribles souvenirs. Jean de Hornes rentra donc tranquillement en possession des prérogatives épiscopales et, entre autres bienfaits, le retour de la paix mit fin aux interventions étrangères. La France et les Pays-Bas reconurent en 1492 la neutralité liégeoise



LIÈGE : PALAIS DES PRINCES-ÉVÊQUES, ACTUELLEMENT PALAIS DE JUSTICE.

et, en 1493, Charles VIII et Maximilien la firent inscrire dans la paix de Senlis.

Depuis lors, la principauté de Liège vécut paisiblement dans la dépendance du gouvernement des Pays-Bas : Érad de La Marck, qui succéda à Jean de Hornes et réconcilia la princi- pauté avec la turbulente famille des princes de Bouillon et de Sedan, fut encore un prince relativement indépendant, bien qu'il demeurât toujours le fidèle ami de Charles-Quint, mais ses successeurs ne furent que des représentants sans pouvoir de la cour de Bruxelles. Un d'eux, Corneille de Bergues, un pauvre homme à demi imbécile, passa sa vie à refuser la prêtrise, se confina dans ses terres de Zeevenberghe, menaçant périodique- ment Marie de Hongrie de se marier ou de crier dans les rues qu'il ne voulait pas être évêque, lorsqu'elle tentait de le con- traire à se fixer à Liège. Ce régime fut, du moins, très favo- rable à la population. Sous le règne d'Érad de La Marck, la grande ville wallonne renaît véritablement de ses cendres, à ce point que, quand Marguerite de Valois la visita en 1577, elle la

trouva « très bien bâ- tie, n'y ayant maison de chanoine qui ne paraisse un beau pa- lais, les rues larges, les places belles, ac- compagnées de très belles fontaines, les églises ornées de tant de marbre (qui se tire près de là) qu'elles en paraissent toutes; les horloges, faites avec l'industrie d'Alle- magne, chantant et re- présentant toute sorte de musique et de per- sonnages ».

Une ère de prospé- rité économique ex- traordinaire s'ouvre pour Liège avec le xvi<sup>e</sup> siècle, et la princi- pauté ayant eu beau- coup moins à souffrir que le reste des Pays- Bas des troubles de la



PALAIS DE JUSTICE DE LIÈGE : VUE EXTÉRIÈRE DES ARCADES.

Réforme et des guerres du xvii<sup>e</sup> siècle, cette prospérité ne s'est pas arrêtée. Les bourgeois se mettent à exploiter les charbonnages des environs de Liège en capitalistes, et c'est dès ce moment qu'on voit se développer l'industrie des armes à feu qui est encore aujourd'hui une des particularités de la grande ville wallonne. Aussi à partir de ce moment les annales de Liège cessent-elles d'être particulièrement intéressantes : les peuples heureux n'ont pas d'histoire. A côté d'une riche bourgeoisie industrielle qui, à l'exemple des anciens lignages, s'allie avec ce qui reste de la vieille aristocratie terrienne, nous voyons se développer un peuple d'artisans à qui le travail à domicile laisse une indépendance d'allures que ne connaissent pas les autres prolétariats urbains, et qu'il doit à l'industrie délicate du fusil de luxe. Une civilisation locale, originale et brillante, se développe, française d'allures, de langue et d'esprit assurément, mais comportant des nuances très particulières. Autour de Delcour, grand artiste qui refusa de quitter son pays pour aller travailler à Versailles, on voit naître une école de sculpture dont la grâce décorative a laissé des traces chez ces admirables ébénistes

du xvii<sup>e</sup> siècle qui ont répandu la gloire du meuble liégeois dans l'Europe entière. L'architecte Lambert Lombart lui apporte les splendeurs de la Renaissance, et l'aristocratie, dans l'ardeur de son particularisme, cultive avec une certaine grâce provinciale la littérature wallonne. Certes, les inévitables querelles des peuples et des grands, des riches et des pauvres, des employeurs et des salariés troublent encore plus d'une fois la ville témoin de la querelle des Chiroux et des Grignoux au xviii<sup>e</sup> siècle; mais elles n'eurent plus jamais ce caractère de violence exceptionnelle qui a sinistrement marqué la vie liégeoise au moyen âge. Riche, ardent, inquiet, le peuple liégeois participa vivement, du reste, au mouvement des idées modernes. Très imbu des doctrines de l'*Encyclopédie*, il fit à la faveur de quelques troubles locaux sa révolution en 1789 et, le pouvoir épiscopal ayant été rétabli par une armée autrichienne, se donna avec joie à la République française après la victoire de Dumouriez. Dans aucune ville belge, le régime français ne fut aussi bien accueilli qu'à Liège, et c'est avec une constante mauvaise humeur que la cité wallonne subit, de 1815 à 1830, le gouvernement hollandais. Aussi prit-elle la part la plus active à la révolution de 1830. Dès que les troubles de Bruxelles y furent connus, un groupe de volontaires se forma, prit les armes, et partit sous le commandement de Charles Rogier, qui fut un des principaux fondateurs de la nationalité belge.

**Le caractère et les mœurs. Le peuple. Les armuriers. Les botteresses.** — Depuis la constitution de la Belgique indépendante la ville de Liège a joué dans la vie nationale un rôle très important. Elle a donné au jeune royaume deux des hommes d'État qui ont le plus profondément contribué à fixer sa physiologie politique : Rogier et Frère-Orban; sa puissante industrie métallurgique a fortement contribué à la grandeur économique du pays et le mouvement linguistique wallon, qui y a pris naissance en opposition au mouvement flamand, a fait à celui-ci un heureux contrepoids. Dans la Belgique bilingue, Liège est une citadelle nécessaire de la culture française.

Cependant si la vieille ville wallonne a très brillamment participé à la vie commune de la Belgique nouvelle, elle n'a rien perdu de son caractère particulariste. Comme les gens d'Anvers et de Gand, les Liégeois sont de leur ville avant d'être Belges. La longue et tragique histoire que nous venons d'esquisser a laissé plus d'une trace dans l'organisme social d'aujourd'hui, et le passé est toujours vivant dans cette ville active et joyeuse. Personne, assurément, ne regrette l'autonomie, mais la vie municipale est extrêmement intense; et si les grandes familles industrielles rééditent par quelques traits l'orgueil et le mépris du commun

que professaient les anciens lignages, les réunions politiques qui se tiennent au local socialiste *la Populaire* évoquent sans trop de peine les assemblées tumultueuses des métiers dans la cour du palais épiscopal. Le peuple liégeois a conservé son amour de l'éloquence, et la verve, l'esprit d'à-propos, le manie-ment de la plaisanterie locale assurent toujours à ses tribuns la plus solide popularité. Ce peuple liégeois, du reste, doit à l'industrie des armes à feu, vieille de trois siècles, une indépen-

dance d'allures que ne connaissent point les ouvriers de la grande industrie. L'armurier liégeois travaille chez lui, dans un petit atelier qu'il aménage à sa fantaisie. Chaque semaine il vient chercher à l'usine un certain nombre de pièces à dégrossir, à parachever, car nulle part la division du travail n'est poussée aussi loin. Tel ouvrier fabrique les crosses de fusils, tel autre les polit; celui-ci termine les pièces du mécanisme intérieur; cet autre redresse les canons toujours plus ou moins déformés par le forage, ou cisèle des ornements d'acier. A la manufacture même, on ne fait que le montage; et si cette organisation a tous les inconvénients du travail à la pièce, elle a du moins l'avantage

de maintenir intacte la famille ouvrière, si souvent désorganisée par l'industrie centralisée, et de conserver au peuple ses habitudes, ses traditions, son originalité propre. Le trait essentiel de l'esprit liégeois, c'est la gaieté, une gaieté solide, une gaieté que rien ne tue, et qui explique l'énergie vivace de cette ville si souvent ruinée par les gens de guerre, et qui toujours se réveilla plus forte et plus vaillante. Dans la bourgeoisie cela se traduit trop souvent par une insouciance flâneuse qui s'attarde en projets et se complait aux vaines parolotes de la vie de café. Dans le peuple, c'est une bonne humeur accorte et vaillante, une résignation gentille aux duretés de l'existence, une propension au rire, à la joie, aux réjouissances bruyantes des kermesses. Et ces kermesses ne se traduisent pas nécessairement par l'interminable beuverie flamande. Certes il convient qu'on y mange de la tarte, qu'on y boive du « péquet » et de la « saison » (bière populaire); mais ce qui en fait l'essentiel, c'est la danse et le spectacle. La danse, c'est le *eramignon*, sorte de ronde chantée ou de farandole pour lesquelles il existe des airs spéciaux sur de très vieilles paroles wallonnes souvent empreintes de la plus charmante poésie. Le spectacle, c'est le Guignol populaire, un Guignol qui est peut-être plus près de celui de Lyon que de celui d'Anvers. On y joue de vieux drames traditionnels, *Geneviève de Brabant*, *Charlemagne et les Quatre Fils Aymon*, ou le *Mystère de la Passion*. Mais, au milieu de ces nobles aventures, on voit toujours intervenir une sorte de Polichinelle ou de Guignol liégeois, nommé Tchanchet, qui commente le drame à la manière du clown shakspearien, et le rattache par des saillies satiriques aux incidents locaux et contemporains. Le peuple liégeois a également ses sports favoris, qui sont la lutte et le canotage. Aussi, les dimanches d'été, les bords de la Meuse et surtout de l'Ourthe, moins gâtés par l'industrie, sont-ils animés d'une gaieté populaire qui rappelle les beaux dimanches de la banlieue parisienne. Tous les villages qui entourent Liège ont leurs fêtes particulières, les unes fort anciennes, les autres de fondation récente. Kinkempois couronne une rosière, Esneux a sa fête des arbres, Chandfontaine ses bains et ses guinguettes. Pas un hameau de la banlieue qui n'ait son cabaret célèbre, ses bals, ses tonnelles, et, pour peu que l'été soit beau, tout cela s'anime d'une gaieté communicative qui fait reprendre plus vaillamment le travail de la semaine.

Car ce peuple joyeux est rude à l'ouvrage. Les femmes elles-mêmes ne reculent pas devant les plus durs travaux. Il n'y a pas longtemps qu'il y avait encore à Liège une véritable corporation de femmes exerçant le métier de portefaix : on les appelait *botteresses*. Elles constituaient une des particularités de la vie populaire liégeoise. Se recrutant généralement dans la banlieue, on



Phot. de M. A. Pinchaud.

LIÈGE : ATTELAGE DE CHIENS AU REPOS.



Phot. Marissiaux.

AU SOMMET DU TERRIL : BASCULAGE DES MATÉRIAUX ET GLANEUSES

ON APERÇOIT DANS LE LOINTAIN  
BRUCHEUX LE COURS DE LA MEUSE.



les voyait grimper d'un pas allègre les nombreux raidillons qui escaladent les hauteurs de Sainte-Walburge. Avec leur énorme hotte, leur corsage d'indienne, leur chape de toile grise, elles constituaient un des traits caractéristiques du paysage liégeois.

Sous la charge, la botteresse s'avancait ployée, le buste projeté en avant pour rétablir le centre de gravité déplacé par le poids. Elle allait tantôt les bras croisés, tantôt s'aidant, pour appuyer sa marche, d'un solide bâton noueux qui jamais ne la quittait. Quand elle s'arrêtait pour « souffler », elle plaçait le bâton sous le talon de la hotte, allégeait ses épaules, puis, au moment de repartir, rejetait, d'un vigoureux coup de reins, la charge en place.

« On distinguait deux catégories de botteresses, dit M. Louis Banneux, qui a publié de curieuses études sur les petits métiers populaires de la Belgique, celles de la ville et celles des champs. Ces dernières louaient leurs services aux maraîchers, apportant sur leur dos les légumes au marché de Liège. A l'époque de la récolte des pommes de terre, elles quittaient le village vers deux heures du matin, chargées de leur hotte contenant deux « hauses », soit 50 kilogrammes de pommes de terre. A peine s'en étaient-elles débarrassées, elles se hâtaient d'escalader les raidillons pour revenir avec une nouvelle charge, parcourant ainsi, à l'aller et au retour, une distance de plus de 20 kilomètres. Leur salaire était d'un « blanc-muse » (29 centimes) par voyage. Une seule d'entre elles restait au marché, pour rapporter les mannes vides, et recevait, en supplément, le déjeuner : café noir et tartines beurrées. On y ajoutait parfois « un quartier de doreye », cette succulente tarte au riz si appréciée au pays liégeois.

« La botteresse de Jemeppe, chargée d'un quartier de bœuf, traversait Tillenx, montait le vieux Thier, gagnait les hauteurs de Saint-Gilles, côtoyait « le champ des pendus » où les potences municipales dressaient leurs bras sinistres, et se dirigeait vers les halles aux viandes. Elle touchait, pour cette tâche écrasante, le salaire, énorme pour l'époque, de 1 franc. L'après-midi, elle faisait les courses des habitants, effectuant ainsi plusieurs fois par jour le voyage de Liège.

« Les botteresses allant « aux champs » quittaient leur village le mardi matin. Certaines familles prenaient la direction de la Hollande et descendaient le cours de la Meuse jusqu'à Maestricht. Les unes se rendaient en Hesbaye, vers Hologne-sur-Geer et Hannut. D'autres suivaient la grand-route et remontaient par Oreye jusqu'aux environs de Tirlemont. Un groupe, nombreux aussi, descendait jusqu'à Jemeppe, prenait la route de Huy (30 kilomètres) et poussait jusqu'à Andenne, où se trouvait le quartier général. De là les botteresses rayonnaient dans les localités voisines. D'autres encore traversaient la Meuse en bateau, dépassaient Seraing et montaient par la Vecquée, vers Plainevaux, ou par le Thier d'Yvoz, jusque Nandrin. Elles visitaient ainsi tout le Condroz jusqu'à la lisière des Ardennes.

« Elles transportaient des denrées coloniales, des étoffes, de menus ustensiles qu'elles troquaient contre des jambons, du lard, des œufs, du gibier. Elles revenaient au village le jeudi soir ou le vendredi matin, mettaient en un tour de main de l'ordre



LIÈGE : LES DERNIÈRES BOTTERESSES.

dans leur ménage, puis portaient en ville leur cargaison, qu'elles échangeaient à nouveau.

« Entre deux voyages elles rencontraient un mari à leur convenance, prenaient l'homme et gardaient le métier. Il était de tradition qu'une botteresse épousât un cordonnier. L'artisan exerçait à domicile sa profession sédentaire, élevait les enfants, entretenait la maison, veillait à ce que la femme trouvât en rentrant une bonne tasse de café chaud.

« Rien n'arrêtait ces extraordinaires colportantes. Ni les chaleurs accablantes de l'été, ni les pluies de l'automne, ni les durs frimas de l'hiver ne suspendaient leurs courses lointaines.

« La fille, dès l'âge de quinze ou seize ans, accompagnait sa mère, se mettait en rapport avec la clientèle, apprenait de l'expérience maternelle les trucs du métier.

« Les devoirs d'épouse ne faisaient pas obstacle à l'exercice de la profession. Rien ne pouvait retenir ces chemineaux de la hotte. Il advint fréquemment qu'en cours de route la botteresse dut prolonger de quelques jours son voyage, d'où elle ramenait une bouche de plus à nourrir. Cette fois-là la hotte devenait le premier berceau, et l'enfant s'endormait au balancement de la marche.

« La botteresse se chargeait aussi des messages à transmettre, colportait les nouvelles, transportait même la correspondance. Elle réussissait à porter de Liège à Huy une lettre dont elle rapportait la réponse dans les huit jours. La poste elle-même ne pouvait battre ce record de la rapidité!

« Mais elle avait un rêve — qui n'en a pas? — c'était de

posséder un âne. Plusieurs en avaient deux ou trois. La maîtresse, toujours chargée de sa hotte, poussait devant elle ces animaux robustes, patients et entêtés. Le soir, à l'étape, on gagnait la ferme hospitalière qui hébergeait, gratis, les gens et les bêtes. Aux premières heures du jour, on se remettait en marche et, bien que chargée d'ans et de fatigues, la botteresse avec son baudet continuait ces voyages le plus longtemps possible. Le jour où elle devait abandonner la hotte était marqué d'un caillou noir. N'était-ce pas sa vie qui s'en allait avec ce cher panier d'osier? Panier où fleurirent autrefois les anciens rêves, et qui porta avec les marchandises accoutumées toute une jeunesse de belle fille! Ah!



Phot. de M. Marissiaux.

GLANEUSES AU « TERRIL ».  
Exploitation Cockerill, à Seraing.



PLAN DE LA VILLE DE LIÈGE.



Phot. de M. Marissiaux.

## ÉPIERRAGE DU CHARBON.

Exploitation Gorson-Lagasse à Jemeppe-sur-Meuse.



Phot. de M. Marissiaux.

## MISE AU TERRIL.

Exploitation Bonne-Fin à Liège.

la première étape où l'on commence à dételer! Privée de sa hotte, la vieille routière allait toujours, stimulant son inséparable compagnon. Puis, un jour que le soleil souriait pour fêter la bonne vieille, elle tombait épuisée sur un accotement, près de son âne dolent et résigné. Pauvre botteresse! La botteresse se meurt! La botteresse est morte!»

Hélas! oui, M. Banneux a raison : la botteresse est morte. Il existe encore bien, dans les quartiers reculés du vieux Liège, quelques botteresses attardées : la plupart d'entre elles transportent du charbon pour les petits ménages. Ce sont les *botteresses à la houille*. Mais les chemins de fer vicinaux et les tramways ne tarderont pas à supprimer les derniers vestiges de cette profession pittoresque.

**L'industrie liégeoise. Les charbonnages et la métallurgie. Les établissements Cockerill et le val Saint-Lambert.** — Nous avons vu comment Liège, au moyen âge, d'une ville de clercs, de marchands et de banquiers, se transforma en une cité d'armuriers et de forgerons. Aujourd'hui ces deux caractères coexistent, en ce sens que Liège est à la fois un centre universitaire et intellectuel fort actif, et un centre industriel et financier. Quand on parcourt la ville même, ce dernier aspect ne s'impose pas d'abord à l'attention. On rencontre bien de temps en temps quelques grandes maisons sur lesquelles on lit ces mots : « fabrique d'armes » ; on voit bien, dans les quartiers populaires, de petites forges ou de pittoresques ateliers de mécaniciens. Mais, parmi les innombrables clochers des églises, on ne rencontre aucune de ces hautes cheminées qui mettent dans les paysages le stigmate de l'industrie moderne. La grande industrie liégeoise, charbonnage et métallurgie, occupe l'énorme banlieue qui s'étend sur les deux rives de la Meuse jusqu'à Herstal et jusqu'à Seraing. Elle mérite une étude particulière. Elle présente un des aspects caractéristiques de la Belgique nouvelle et déborde du cadre exclusivement liégeois de ce chapitre.

Certes elle ne peut revendiquer des origines aussi anciennes que l'armurerie. Sans faire remonter l'exploitation des nombreux charbonnages qui avoisinent Liège au légendaire Hullos, le maréchal ferrant de Plainevaux, qui découvrit, dit-on, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle l'existence et l'emploi de la houille, à laquelle il aurait donné son nom, on peut croire que le charbon de terre fut employé pour certains usages dès

l'époque la plus reculée. Mais ce n'est guère qu'au XIV<sup>e</sup> siècle que l'intensité croissante de la vie économique, en multipliant les rapports entre les villes, en fit un objet d'exportation.

« Il est certain, dit M. Pirenne, que sous le règne d'Adolphe de La Marek, les fosses, arènes et bures servant à l'extraction de la houille existaient déjà en grand nombre dans les werixhas (terrains avoisinant la Meuse). Dès avant 1355, il avait fallu instituer, sous le nom de « jurés des charbonnages », une cour spéciale pour surveiller le fonctionnement de l'industrie nouvelle et trancher les contestations auxquelles donnait naissance l'ouverture des mines. Au XV<sup>e</sup> siècle la ville se trouvait déjà entourée de houillères. Il y en avait à Ans, à Mollins, à Hocheporte, à Xhovémont, à Sainte-Walburge, et l'on se plaignait que les chariots et les « clichets », qui, du matin au soir, transportaient le charbon des lieux d'extraction aux rivages de la Meuse, défonçaient les chaussées et ébranlaient les ponts et les édifices, au grand détriment de leur solidité. »

Cependant l'industrie charbonnière ne prit pas de véritable importance avant le XVII<sup>e</sup> siècle. Ce fut alors que, les couches supérieures de la houille étant épuisées, on aborda les veines profondes en utilisant la poudre, ce qui permit de substituer les puits aux plans inclinés qui avaient servi jusqu'alors à pénétrer sous le sol. L'année 1515, où un « coup d'eau » causa la mort de quatre-vingt-dix-huit hommes, inaugure la lugubre



SERAING : HIERCHEUSES.



Phot. de M. Marissiaux.

ENTRÉE DES MINEURS DANS LA CAGE.  
Charbonnage Bonne-Espérance, à Herstal.

série des grands accidents de mine de la Belgique. Les mineurs liégeois surent, du reste, faire face aux difficultés croissantes qu'ils avaient à surmonter; de même qu'ils avaient été les premiers sur le continent à exploiter le charbon de terre, ils furent aussi les créateurs des procédés si complexes qu'impose, au milieu des périls de toute sorte, son extraction à grande profondeur. « Les archives des « voir-jurés des charbonnages », dit encore M. Pirenne, fourniraient sans doute le sujet d'une des études les plus attachantes que puisse offrir l'histoire économique, et d'une de celles aussi qui montreraient le plus glorieusement tout ce que peuvent l'énergie et l'ingéniosité humaines. »

Bien avant l'invention des moteurs à vapeur, il est donc certain qu'il existait à Liège une industrie charbonnière organisée en grand. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle l'a vue se développer d'une façon extraordinaire, et si le bassin liégeois n'a pas tout à fait l'importance du Borinage ou du pays de Charleroi, il suffit du moins à alimenter les énormes établissements métallurgiques du pays et à fournir une exportation très notable.

Cependant, ce sont ces grands établissements métallurgiques qui donnent au pays de Liège sa véritable physionomie industrielle. Le travail du fer est, du reste, plus ancien encore dans le pays liégeois que les charbonnages. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les forgerons, les « férans », comme on disait, étaient particulièrement nombreux à Liège; ils se groupaient dans la Féronstrée, et, dès cette époque, le quartier des Venues, naguère encore sillonné par les nombreux bras de l'Ourthe, comptait une quinzaine de « moulins à fer », c'est-à-dire de petites forges contenant une roue hydraulique actionnant les marteaux et le soufflet. « Les usines de Grivegnée et celles des Venues, remarque M. Tahon, à qui l'on doit un intéressant mémoire sur la métallurgie dans le pays de Liège, de Luxembourg et d'Entre-Sambre-et-Meuse au moyen âge, doivent dater de ce temps-là : *venna*, en bas latin, signifie un batardeau, un ouvrage qu'on construit sur une rivière pour y prendre un coup d'eau. »

Au XIV<sup>e</sup> siècle, le mot *féron* disparut du vocabulaire liégeois pour faire place à celui de *ferre*. A partir de ce moment, et jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle au moins, on vit tous les ouvriers du marteau se concentrer dans les îles formées, au centre de Liège, par les bras de la Meuse, particulièrement en l'« îleau des Fèvres », d'où le nom moderne de la rue Lulay-des-Febvres, qui aboutit à la rue du Pont-d'Île.

L'îlot des Fèvres était une véritable ruche de travailleurs du fer. Là vivaient, pêle-mêle, serruriers, forgerons, armuriers, couteliers, etc., et il ne devait pas être aisé de circuler dans les noires ruelles de cette cité bruyante, déjà étroites par elles-mêmes et rétrécies encore par les marchandises de toute nature jetées devant les boutiques, — ateliers et bazars à la fois.

Dès 1338 le métier des fèvres était un des plus importants des trente-deux bons métiers de la cité de saint Lambert. Les uns fabriquaient des clous; d'autres façonnaient exclusivement les ustensiles de cuisine et de ménage, tels que chaudrons, pots, crémaillères, trépieds, réchauds, rôtissoires, hastiers, pelles, tenailles, fers à gaulers, etc.; d'autres enfin, fondeurs, armoyeurs, fournissaient les couteaux, épées, dagues, chassets, hausse-cols, cuirasses, cottes de mailles, épaulières, brassards, grèves, gants, étriers, et tout ce qu'il fallait à l'homme d'armes pour se couvrir de fer, de la tête aux pieds.

Le vieux pays de Frauchimont, réunion des cinq baons de Theux, Sart, Verviers, Jalhay et Spa, possédait, lui aussi, de riches gisements de fer au milieu de vastes forêts. Le long de la Hoëgne et de tous les cours d'eau de cette région s'échelonnaient de petites usines métallurgiques, dont les produits, consistant en ustensiles de ménage ou d'agriculture, s'écoulaient aux marchés de Liège, de Maestricht ou d'Aix-la-Chapelle. Il fallut néanmoins la concentration des capitaux qui se produisit au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle pour donner à la métallurgie liégeoise son plein développement. C'est à l'initiative du fils d'un émigrant anglais, John Cockerill, qui fut très généreusement et très constamment soutenu par le roi Guillaume de Hollande, que le pays de Liège doit ses premiers grands établissements industriels, et cette gigantesque exploitation a centralisé de telle façon toutes les industries de la Belgique qu'elle a pris un caractère vraiment représentatif, qu'elle est devenue en quelque sorte le type de la métallurgie belge.

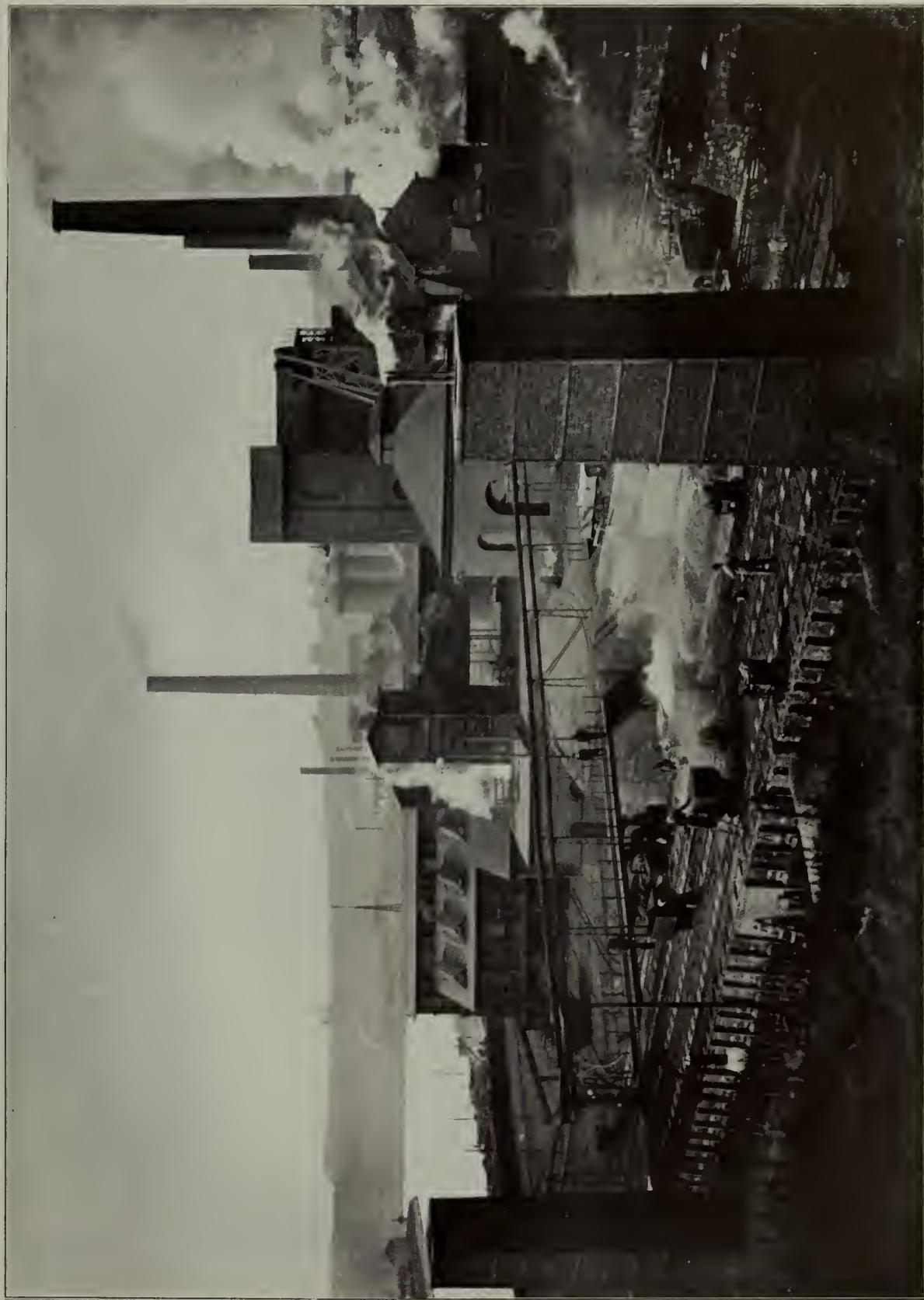
C'est en 1817 que Cockerill reçut du roi de Hollande le château de Seraing, ancienne maison de plaisance des princes-évêques, avec mission d'y installer de nouveaux ateliers de construction. Les progrès de l'établissement furent rapides. Quelques années plus tard, les machines construites à Seraing pouvaient rivaliser, par leurs dimensions, leur fini et leur bon fonctionnement, avec ce qui se faisait de mieux en Angleterre, le seul pays où jusqu'alors la construction des machines avait atteint quelque importance. C'est, d'ailleurs, à Seraing

que les procédés de l'industrie anglaise se sont le plus promptement implantés sur le continent. En 1824, Cockerill y établit un haut fourneau marchant au coke. Ce n'était pas, à la vérité, comme cela s'est dit, le premier de son espèce sur le continent, mais l'adjonction de puissantes souffleries à vapeur donnait à ce haut fourneau une facilité de marche et une abondance de production qui commençaient une révolution dans la fabrication de la fonte. Dans les années suivantes, par une large application des moteurs à vapeur aux opérations métallurgiques, Cockerill se fit l'apôtre et le vulgarisateur de méthodes nouvelles du travail du fer sur le continent. Enfin les grandes industries du transport, qui ont une si profonde influence sur notre civilisation et notre état social, doivent généralement à Cockerill et à ses compagnons de travail une partie de leur prodigieux essor. La navigation à vapeur attira d'abord



Phot. de M. Marissiaux.

LAVABOS-DOUCHES ET PENDERIES DES MINEURS.  
Charbonnages Espérance et Bonne-Fortune, à Montegnée.



Phot. Marnissiaux.

CHARBONNAGES ET HAUTS FOURNEAUX A OUGRÉE



leur attention, et, dès l'origine, on construisit à Seraing des machines marines qui furent, à leur époque, ce qu'il y avait de plus puissant et de plus parfait. Quelques années plus tard, les chemins de fer ayant été introduits en Belgique, les usines Cockerill furent les premières du continent à fabriquer des locomotives et à laminier des rails. Elles furent également les premières à appliquer à la fabrication de l'acier le procédé Bessemer, qui a permis les grands travaux métallurgiques dont s'étonne aujourd'hui le monde.

La transformation de l'entreprise en société anonyme ne nuisit pas à cet esprit d'initiative, qui ne s'est pas seulement traduit par la promptitude de l'établissement à appliquer les derniers perfectionnements techniques, mais aussi par la variété de la production.

L'originalité des établissements Cockerill, c'est, en effet, d'une part qu'ils fabriquent à la fois des rails et des canons, des locomotives et des coupoles, des plaques de blindage et des chaudières, des ponts et des paquebots; de l'autre, c'est qu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Ils comprennent, à Seraing même, des charbonnages, des hauts fourneaux, des aciéries, des laminoirs, des ateliers d'alésage, des chaudronneries, des ateliers de montage, et la société possède des mines de fer dans le Luxembourg et en Espagne, un chantier naval et une flottille de remorqueurs et de barges à Hoboken, près d'Anvers.

Cette universalité dans la fabrication métallurgique est nécessitée par les conditions dans lesquelles l'industrie belge lutte contre ses concurrents sur les grands marchés du monde. On voit de plus en plus la diplomatie des grandes puissances s'employer à obtenir pour leurs nationaux les grosses commandes des pays neufs. Les industriels belges ne disposant pas de pareilles influences politiques sont obligés de lutter avec leurs



Phot. de M. Püttemans.

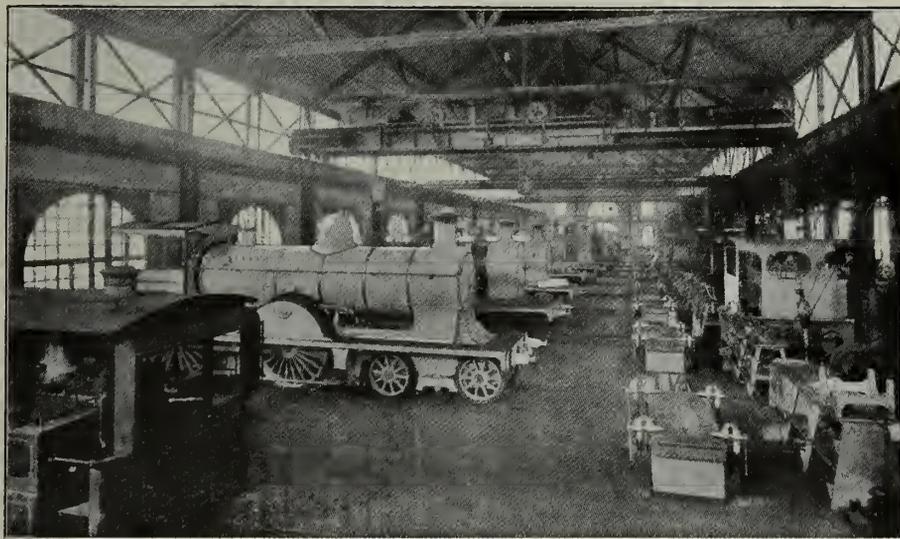
LES ACIÉRIES D'OUGRÉE.

propres ressources et de s'adresser à toutes les clientèles. Sous ce rapport encore les établissements Cockerill peuvent servir de type.

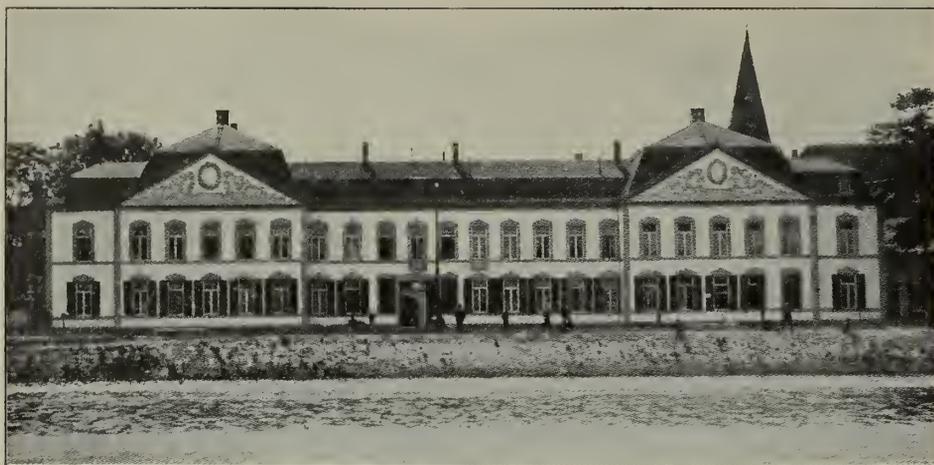
Cette variété de la fabrication fait que la visite des usines de Seraing est particulièrement intéressante pour le profane. On peut y voir toutes les formes de la métallurgie moderne: c'est une sorte d'exposition permanente du progrès industriel, et la perfection même de l'outillage, la régularité automatique avec laquelle tous les services fonctionnent leur donnent un pittoresque sévère qui fait la plus profonde impression sur ceux-là mêmes que ne séduit point l'implacable poésie de la machine.

Ce qui frappe d'abord quand on parcourt ces vastes ateliers, c'est la tranquillité et le silence relatifs qui y règnent. Dans les immenses halls, ce sont d'interminables files de machines-outils que les ouvriers ne font en somme que surveiller, de telle façon

qu'il semble au premier abord au visiteur que ces hommes en blouse soient véritablement inoccupés. Cette impression se fortifie encore quand on pénètre dans les grosses forges, où l'on voit d'énormes lingots de fonte rougis à blanc se transporter des fours au pilon au moyen de quatre ponts roulants qui ont l'air de manœuvrer tout seuls. Le forage à la presse hydraulique, dans lequel se pétrissent comme de l'argile d'énormes masses de métal incandescent, et cela sans choc, bruit ni effort apparent, offre au visiteur un spectacle impressionnant et qui contraste vivement avec l'ancien travail au pilon, dont les chocs violents ébranlent le sol et les bâtiments, tout en produisant des effets utiles beaucoup moindres. C'est une force tranquille, inéluctable et raisonnable, une chose aveugle et toute-puissante, que l'on s'émerveille de voir obéir à l'effort minuscule de l'homme qui la fait manœuvrer. Mais l'impression la plus forte que le visiteur emporte des usines de Cockerill, c'est celle de l'aciérie. En dehors de son intérêt scien-



USINES COCKERILL, A SERAING : ATELIER DES LOCOMOTIVES.



LE CHATEAU DE SERAING.

Autrefois chateau des princes-évêques de Liège, occupé aujourd'hui par la direction des usines John Cockerill.

tifique et industriel, le procédé Bessemer, avec ses cascades de métal liquide, les manœuvres en apparence automatiques de la cornue et des grues qui la desservent, ces gerbes d'étincelles et de flammes répandant partout des lueurs instantanées de feu d'artifice, offrent un spectacle vraiment fantastique. Ce n'est plus la comparaison classique de la forge de Vulcain qui se présente à l'esprit, c'est un monde étrange et mystérieux, quelque chose de redoutable et de secret, force monstrueuse que l'intelligence anime et commande, mais dont elle garde un singulier effroi. De même les laminoirs où l'on voit les blocs d'acier passer d'un cylindre laminaire à un antré, d'une cannelure à la suivante, d'une cage à une autre cage au moyen de rouleaux et de crochets courant à ras du sol et que des moteurs électriques mettent en activité. Le rail incandescent se promène ainsi dans l'atelier désert, pareil à un serpent de feu qui chercherait une proie.

Il est impossible d'entrer ici dans les détails de l'organisation des établissements Cockerill. La société, dans l'intérêt même du bon fonctionnement d'une industrie dont le moindre arrêt peut occasionner des pertes énormes, s'est efforcée d'améliorer le plus possible la condition des 10000 ouvriers qu'elle emploie, par un grand nombre d'institutions d'assistance sociale et d'éducation populaire.

Elle n'a pas construit d'école spéciale d'apprentissage mécanique, mais elle accorde son appui à l'école professionnelle de mécanique créée à Liège pour former de jeunes travailleurs qui pourront compléter leurs études à l'école industrielle.

Celle-ci a été fondée grâce principalement à l'initiative de la société Cockerill, et le concours de plusieurs de ses ingénieurs donne aux cours professés à cette école une valeur pratique des plus sérieuses. Une école navale avec classes préparatoires a également été créée au chantier de Hoboken.

Enfin l'école des mineurs de Seraing, pour l'instruction des chefs mineurs et porions, est une autre institution d'une haute utilité pour le recrutement du personnel des charbonnages; et l'école polyglotte, fondée tout d'abord sous le nom de cercle polyglotte, en 1892, permet aux employés d'acquérir à peu de frais la connaissance des langues étrangères et de la sténographie.

L'hôpital, établi en 1849, à la suite d'une épidémie de choléra, fut complété en 1886 par l'adjonction d'un orphelinat. Ces deux institutions occupent un vaste bâtiment bien aéré et éclairé, dans une situation agréable et salubre. L'hôpital compte 230 lits; des soins gratuits y sont donnés aux malades ou blessés faisant partie de la société; les communes ou établissements industriels du voisinage peuvent y faire soigner leurs malades ou blessés moyennant une légère rétribution. Il comprend en outre un hospice pour les vieillards, où sont admis

gratuitement d'anciens ouvriers de l'usine. L'orphelinat reçoit les enfants des ouvriers de Cockerill, lorsque ceux-ci, en mourant, les ont laissés sans ressources. On y compte généralement 125 à 150 orphelins, qui sont nourris, logés et instruits jusqu'à un certain âge, après lequel les garçons entrent comme apprentis à l'usine; les filles trouvent facilement à se placer, grâce aux connaissances du ménage et de la couture qu'on leur a fait acquérir. Une école ménagère est adjointe à l'orphelinat; les jeunes filles font l'épargne du produit de leur travail et se constituent ainsi une dot pour leur sortie. Hôpital et orphelinat sont dirigés par les sœurs de Saint-Vincent de Paul.

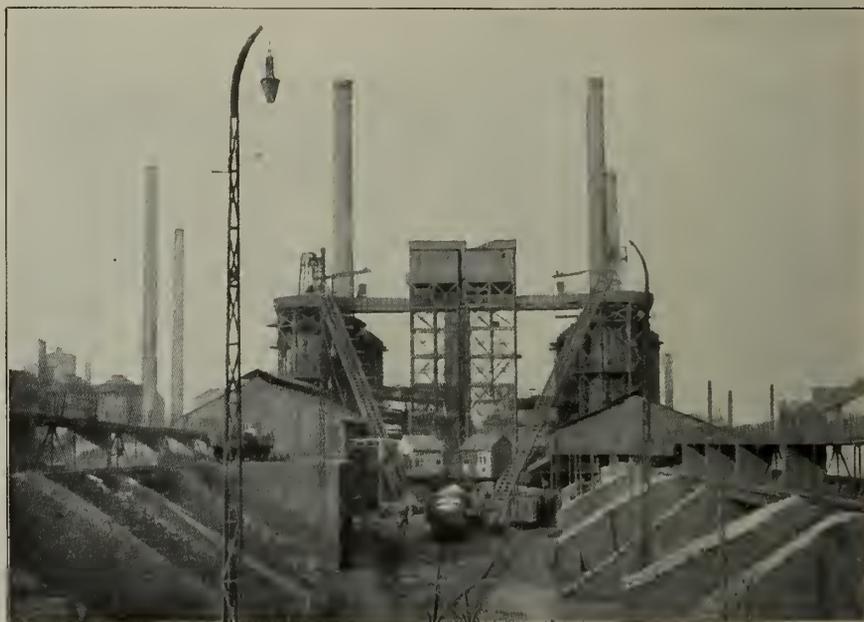
Dans l'intérêt des ouvriers demeurant à une certaine distance de l'usine et ne pouvant retourner chez eux pour prendre leurs repas, on a établi dans chaque division des réfectoires pourvus

de tables en marbre blanc, d'armoires et d'appareils de cuisine, toujours tenus dans un état de propreté scrupuleuse. Chaque service dispose en outre d'une buvette où l'ouvrier peut se procurer des boissons saines à des prix très modiques.

Enfin les ouvriers et employés ne sont pas oubliés lorsque la vieillesse, la maladie ou l'accident met fin à leur carrière. Une première prévision prend la forme d'une caisse d'épargne dans laquelle les dépôts effectués jusqu'à présent s'élevèrent à une somme de plus de 10 millions de francs, sur laquelle la société sert un intérêt de 3 1/2 ou 4 pour 100, suivant l'importance du livret. Les ouvriers charbonniers participent à la caisse de prévoyance des ouvriers mineurs de la province de Liège et à la caisse de secours des vieux mineurs, qui sont soutenus par des versements annuels de la société, équivalant à 2 pour 100 des salaires. Comme mesure plus générale, on a fondé, en 1894, une société mutualiste dont l'objet est de faciliter l'affiliation des ouvriers de toutes catégories à la caisse de retraites de l'État.

Au début, en 1894, la participation était facultative et le nombre d'affiliés était assez minime (53). Plus tard, afin d'obtenir de meilleurs résultats, les ouvriers entrant à l'usine furent obligés de s'affilier, de même que ceux auxquels était accordée une augmentation de salaire. Ces mesures n'ayant pas répondu au désir de la direction, il fut décidé, en 1901, que tous les ouvriers de l'usine âgés de moins de cinquante-huit ans seraient affiliés. Ceux qui refusaient s'exposaient à ne pas avoir de pension lorsque l'âge de la retraite sonnerait pour eux.

Ces dispositions furent couronnées de succès. Au 1<sup>er</sup> janvier 1907



USINES COCKERILL, A SERAING : HAUTS FOURNEAUX.

on avait affilié 16 808 ouvriers, dont 6 825 étaient encore présents et 9 983 avaient quitté l'usine.

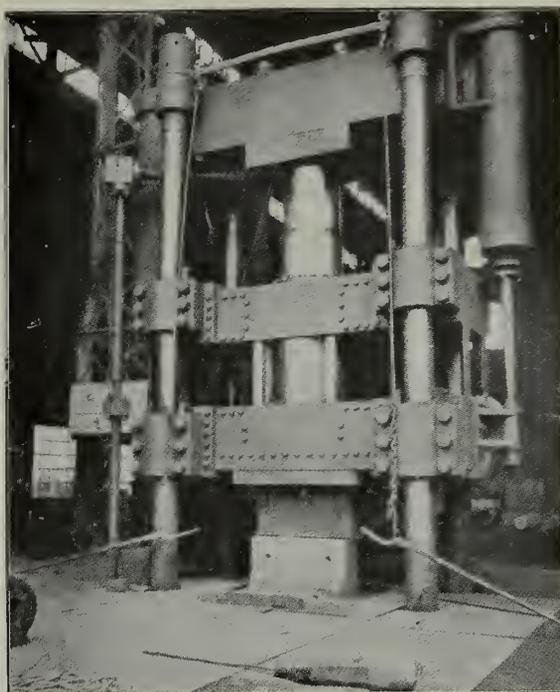
L'entrée en jouissance varie entre soixante et soixante-cinq ans. Les versements des ouvriers sont faits à capital réservé et ceux de la société à capital abandonné.

Ce n'est pas à dire, certes, que Seraing soit une véritable Salente où l'ouvrier, content de son sort, renonce de lui-même aux revendications que le prolétariat formule avec tant d'apreté dans d'autres pays industriels. Mais, grâce aux concessions et au zèle social de la compagnie, elles n'ont pas le caractère d'animosité et de rudesse qu'on leur trouve ailleurs. Les institutions d'assistance sociale d'origine patronale caractérisent très bien, du reste, la tendance nouvelle des industriels belges. Ceux-ci ont compris non seulement que le mécontentement de l'ouvrier causé par une exploitation intensive finit par être funeste à l'industrie, mais encore que le travailleur doit en arriver forcément à discuter avec plus ou moins de liberté les conditions de son travail. Les grandes compagnies manufacturières, d'autre part, ont admis qu'il était plus politique d'aller au-devant des réclamations acceptables que de se les laisser imposer par la loi ou par la grève, et cette méthode, comme on voit, a donné à Seraing les meilleurs résultats.

Les installations métallurgiques de Seraing sont assurément les plus importantes du bassin de Liège. Mais, outre la fabrique nationale d'armes de Herstal, qui fait une exportation considérable, il y a également d'importantes aciéries, des laminoirs, des hauts fourneaux, des charbonnages à Ougrée, à Tilleur, à Ans, à Montegnée, à Angleur, et dans toute cette banlieue active et surpeuplée.

Au Val-Saint-Lambert, c'est une industrie différente qui occupe la population. Dans les vastes et vieux locaux d'une ancienne abbaye cistercienne, dont les jardins s'étagent le long de la Meuse, à mi-côte, se trouve la principale usine de la puissante Société des cristalleries du Val-Saint-Lambert. C'est également un établissement modèle, et dont la visite vous remplit d'admiration pour l'ingéniosité humaine. Cette délicate industrie du verre garde toujours on ne sait quel air d'aristocratie comme au temps où elle conférait la gentilhommie. Elle a, d'autre part, quelque chose de mystérieux, d'aérien, qui fait qu'on ne s'étonne pas de la réputation de magie qu'eurent jadis ceux qui s'en occupèrent. Les courbes décrites dans l'espace par le tube de fer, cette boule incandescente qui s'enlève, rose, verte, bleue, sous le soufflé de l'ouvrier, le miracle de cette pâte liquéfiée se durcissant en des formes infiniment capricieuses ne feraient-ils pas soupçonner à un spectateur naïf quelque mystérieux enchantement ?

Rien d'amusant à suivre comme ce travail. Dans le hall presque silencieux où ronfle la flamme, des centaines de travailleurs assis devant leur établi reçoivent des mains des servants la fragile matière qu'ils façonnent, garnissent et décorent. Aucun geste n'est perdu : la main de l'ouvrier semble avoir la précision d'un rouage, et de cette main sortent les coupes, les verres, les



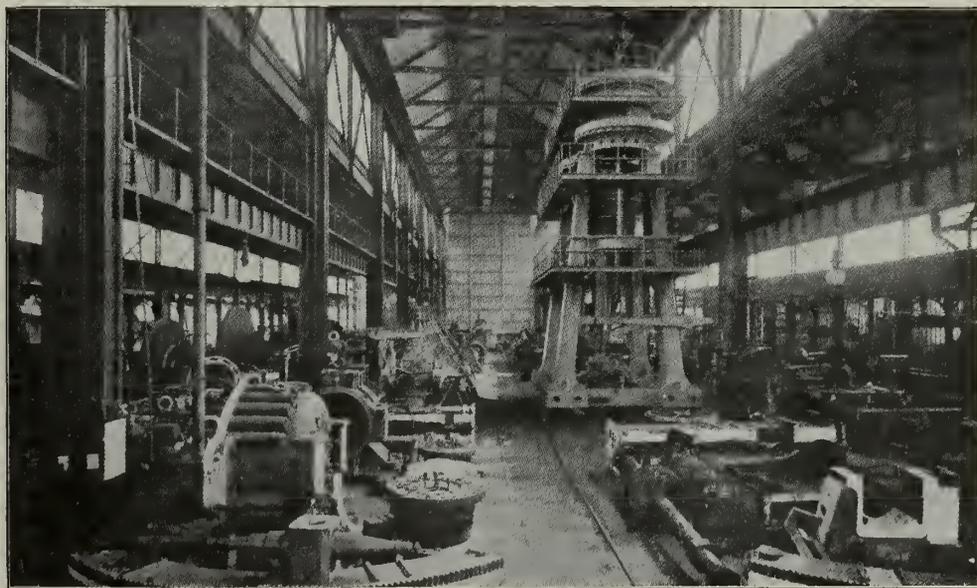
USINES COCKERILL, A SERAING :  
PRESSE A FORGER (PUISSANCE, 2 000 TONNES).

carafons en des formes délicieuses où se perpétuent les traditions de la vieille cristallerie classique, à moins qu'on ne tire parti des ressources de l'art décoratif moderne. Le vaste établissement des bords de la Meuse n'est qu'une des usines de cette puissante Société anonyme du Val-Saint-Lambert, qui possède encore à Herbatte, à Jambes et à Namur d'autres installations; mais il entretient une immense population ouvrière qui habite le village voisin et perpétue dans le milieu wallon l'accent, les mœurs et les manières des Ardennes françaises. Cette grande famille ouvrière, en effet, suivit la fortune de ses directeurs. A la suite du démembrement des verreries de Venèche, près de Givet, tandis que le propriétaire allait porter son industrie en France, ses anciens collaborateurs gagnaient la Belgique où ils acquéraient les bâtiments de l'abbaye du Val-Saint-Lambert, et reconstituaient la cristallerie telle qu'elle fonctionne aujourd'hui.

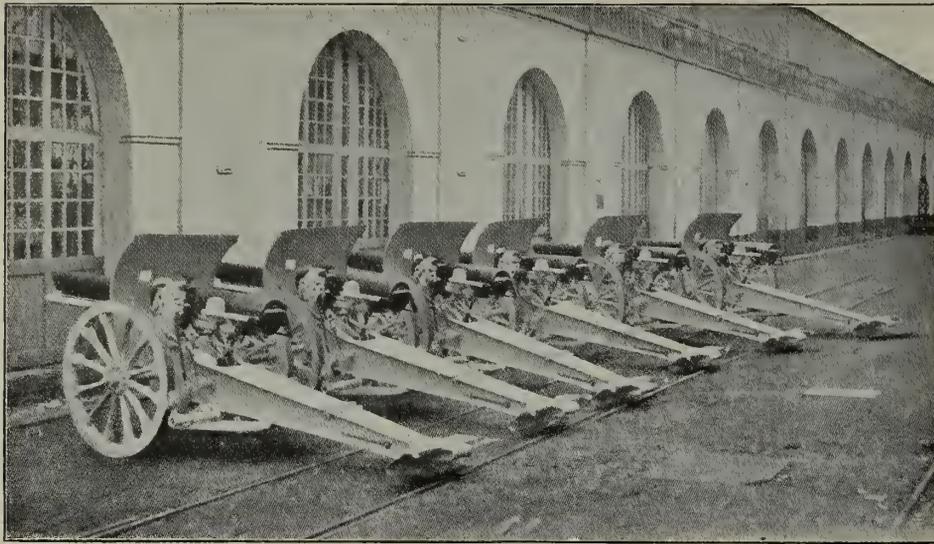
**L'aspect pittoresque et les monuments de Liège.** — Du vieux Liège, de la ville telle qu'elle était

au moyen âge, il ne reste rien ou presque rien, sauf la tour de Notger, quelques églises; encore les plus anciennes ont-elles été si profondément remaniées qu'on a quelque peine à distinguer en elles ce qui reste des temples primitifs. C'est que Liège, en effet, fut pour ainsi dire complètement démolie lors du sac de la ville par les troupes de Charles le Téméraire. La cité d'aujourd'hui date en somme du règne réparateur d'Érard de La Marek, et l'on a même, au cours du dernier siècle, profondément modifié sa physionomie en comblant les bras de la Meuse et les petits canaux qui sillonnaient le cœur de la cité.

Cet Érard de La Marek fut un prince artiste et un grand bâtisseur. C'est à lui qu'on doit notamment l'admirable palais épiscopal qui sert aujourd'hui de palais de justice. Il voulut en faire en quelque sorte le symbole de son œuvre réparatrice et ne négligea rien pour lui donner l'aspect d'un monument magnifique. Et le fait est que, malgré les injures que lui ont fait subir le temps et les hommes, malgré la médiocre façade que l'on y a ajoutée après un incendie en 1737, il apparaît encore comme un des joyaux de l'architecture gothique à son déclin.



USINES COCKERILL, A SERAING : LE GRAND MONTAGE.



USINES COCKERILL, A SERAING : CANONS DE FORTERESSE A TIR RAPIDE.

Est-ce encore du gothique? Cette profusion d'ornements où le sculpteur liégeois François Borsset amusa sa fantaisie n'appartient-elle pas plutôt à la Renaissance? Vaine querelle. Dans la vallée de la Meuse comme dans la France centrale, la transition du gothique au Renaissance est insensible. Quel que soit le tarabiscotage de ces sculptures ouvragées et ciselées comme une châsse, les colonnes du palais épiscopal de Liège sont d'une forme et d'une fantaisie charmantes. Cette cour, ou plutôt ces deux cours ont quelque chose de somptueux et de galant, de magnifique et de raisonnable qui explique l'admiration que la reine Margot eut pour la ville de Liège et pour son aimable évêque. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour se figurer les fêtes magnifiques, les nobles cavalcades qui emplirent jadis cette cour immense que sillonnent aujourd'hui les avocats en robe noire et les plaideurs impatientes.

Des anciennes écuries du palais on a fait les bureaux de l'hôtel provincial, et le chef suprême de l'administration a été installé dans la salle même des États généraux. Un architecte adroit a reconstitué sur les plans des façades intérieures toute la partie de l'édifice qui regarde Publémont. C'est la même disposition de travées prolongées dans le toit et reliées par une balustrade découpée à jour. Un portique en saillie dans le milieu de la construction reproduit le charmant motif des arcs et des piliers de la grande cour, et deux avant-corps aux angles achèvent d'en restituer la configuration.

Le palais des princes-évêques est le plus ancien et le plus intéressant de beaucoup des monuments civils de Liège. L'hôtel de ville, que l'on appelle la Violette, comme au temps où les éche-

vins se réunissaient encore dans une vieille maison portant cette enseigne, n'est qu'un grand bâtiment du xviii<sup>e</sup> siècle qui fait plutôt songer à un vaste hôtel bourgeois qu'à un édifice public. En face se trouve la fontaine du Perron, construite en 1696 par Delcour, et qui remplace l'ancien Perron, le symbole des libertés liégeoises, emporté à Bruges par Charles le Téméraire.

Les vieilles églises sont extrêmement nombreuses, et plusieurs d'entre elles sont fort intéressantes au point de vue architectural, bien que toutes aient plus ou moins souffert, soit du fait des révolutions, soit du fait des restaurations. La vieille église Saint-Lambert, où Pierre l'Ermite prêcha la croisade, où l'empereur Henri IV plia le genou avec humilité sous le geste de l'évêque levant les censures ecclésiastiques, la vénérable cathédrale, berceau même de la ville, a été démolie lors de la Révolution française. Mais, on l'a vu, Liège, au moyen âge, avait été une ville sainte,

une ville de clercs et tout autour de l'église mère s'étaient édifiées quantité d'églises plus petites, mais où les architectes des belles époques gothiques n'en déployèrent pas moins une rare magnificence. La plupart de ces édifices sont donc d'une origine extrêmement ancienne, mais ils ont presque tous été reconstruits ou modifiés assez récemment; telle l'église Saint-Jacques, fondée en l'an 1016 par l'évêque Baudry, mais transformée de fond en comble de 1513 à 1538 et reconstruite dans le style ogival flamboyant. L'architecte liégeois Lambert Lombard y ajouta même peu après un portail Renaissance qui est d'ailleurs charmant. Telle qu'elle est, l'église, en ses nobles proportions, ne manque pas de grandeur. Certains pourtant lui préfèrent Saint-Paul, belle et noble église gothique construite en 1280 sur les ruines de la chapelle fondée en 868 par l'évêque Eracle. Depuis la destruction de Saint-Lambert, on en a fait la cathédrale et on l'a abondamment ornée selon le type médiéval et religieux du xix<sup>e</sup> siècle.

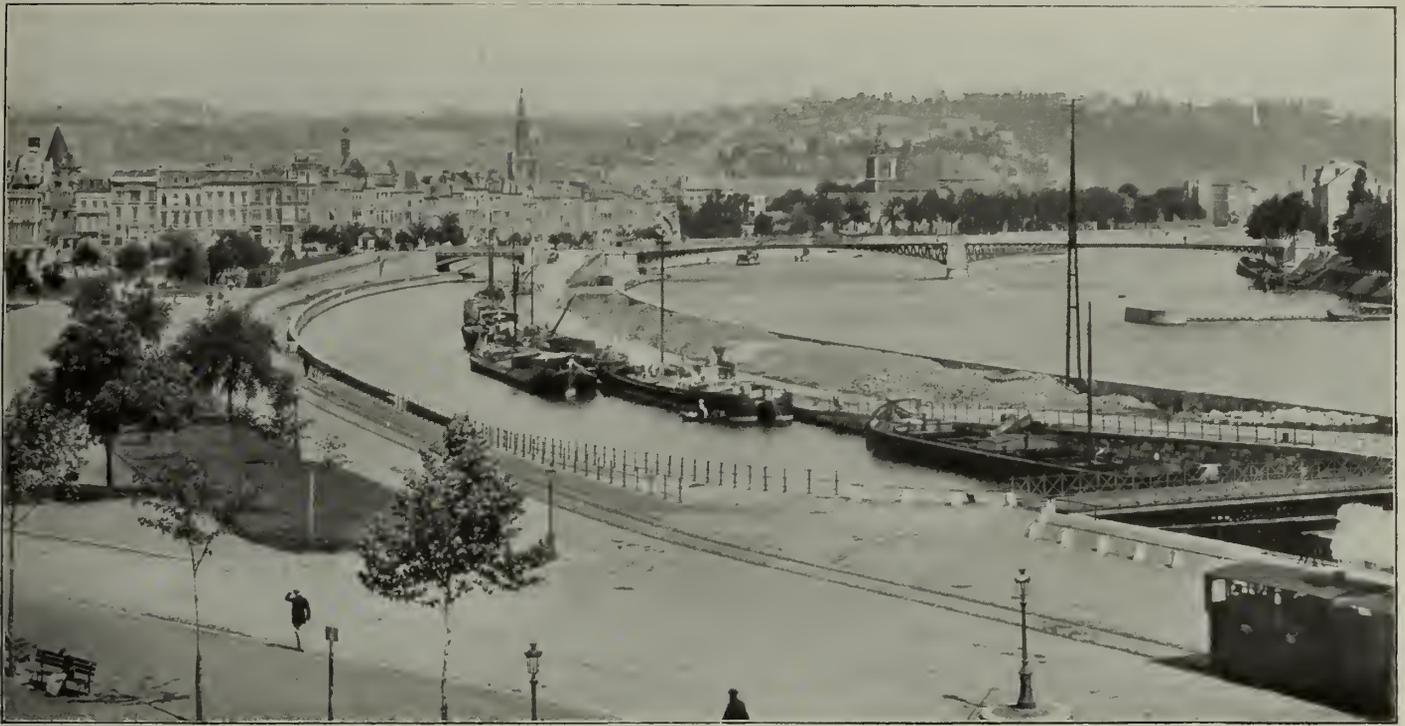
Saint-Martin, construite sur la hauteur, est d'un style plus simple. Elle arrête le visiteur quelque peu nourri de l'histoire liégeoise par un tragique souvenir. C'est là qu'en 1312 deux cents nobles s'étaient réfugiés après l'échec de cette tentative contre la constitution populaire que nous avons racontée précédemment. On se souvient qu'ils furent enfermés dans l'église à laquelle les métiers mirent le feu et qu'ils périrent jusqu'au dernier sous les décombres. Reconstituée au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, Saint-Martin a été fort adroitement restaurée de nos jours. Enfin il faut terminer la visite des églises par Saint-Barthélemy, basilique romane complètement transformée au xviii<sup>e</sup> siècle.

On le voit, sous le rapport des monuments de l'architecture ancienne, Liège ne peut guère se comparer aux villes flamandes. Mais ce qui fait le charme de la vieille ville, un charme qui lui est très particulier, ce sont les vieux hôtels, les vieilles maisons, les fontaines, les coins pittoresques qui y abondent. Ici c'est une demeure patricienne construite autrefois par Lambert Lombard et transformée en maison de commerce. Là c'est une venelle escarpée qui grimpe entre les jardins et qui s'amorce dans une rue moderne, animée et bruyante. C'est, d'autre part, l'hôtel d'Ansembourg, véritable musée de la vie aristocratique à Liège au xviii<sup>e</sup> siècle; c'est enfin la curieuse maison Curtius, dont on a fait le musée archéologique, et qui dresse sa tour carrée et son vieux toit d'ardoises au bout du quai de la Batte.

On est là au cœur du vieux Liège. Les jours de marché, tout ce quai de la Batte s'anime d'un grouillement d'attelages, de marchands, d'oiseleurs, de portefaix, de camelots, criant, trafiquant, mêlant les quolibets aux boniments et se démenant au travers d'un tohu-bohu de tréteaux. C'est la même animation qu'on retrouve sur la place Verte, le vrai Forum de la cité, où la fontaine de Delcour rappelle plus ou moins vaguement l'antique Perron, le palladium des libertés communales.

Toute la ville, du reste, est extrêmement vivante. Le peuple liégeois vit beaucoup plus dans la rue que celui des autres cités belges. L'été, la journée de travail finie, tout le monde sort, se promène et flâne sur les places, le long du boulevard de la Sauvenière ou dans les cafés du « Carré », vaste quadrilatère formé

USINE D'OUGRÉE-MARIHAYE :  
RAILS DE 101 MÈTRES DE LONGUEUR.



LIÈGE : L'ILE DU COMMERCE.

par les rues les plus passantes, les plus commerçantes de la ville. Des groupes bavards se forment, les « terrasses » des cafés regorgent de consommateurs, des gamins déleurés crient à tue-tête les titres des journaux locaux : *la Meuse*, *l'Express*, le *Journal de Liège*, et l'on a l'illusion de la vie grouillante, souriante et gesticulante d'une grande ville française.

Liège du reste est admirablement aménagé pour cette vie urbaine active et sociable. Les grands travaux exécutés dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle, sans altérer trop profondément le caractère de la ville, l'ont rendue plus saine et plus commode. Les bras de la Meuse et les petits canaux qui séparaient les anciens « vinâves » (voisinages, quartiers, constituant au moyen âge des circonscriptions administratives et politiques) ont été comblés et remplacés par des rues larges et bien aérées, et cette succession de places très rapprochées les unes des autres et de caractère fort différent : la place de la Cathédrale, la place du Théâtre, la place Saint-Lambert, la place Verte, la place du Marché, fournit toute une série de charmants paysages urbains.

D'autre part, de larges boulevards et de vastes squares sont venus égayer et colorer les quartiers neufs qui s'étendent vers la gare des Guillemins, où aboutissent les grandes lignes de chemins de fer. Enfin les nobles perspectives de la Meuse et la série des grands ponts qui la traversent depuis le pont de Fragnée, construit lors de l'Exposition universelle de 1905, jusqu'au pont des Arches, dont les premières assises datent, dit-on, du vi<sup>e</sup> siècle, font de la capitale de la Wallonie une des plus belles villes belges.

**Le mouvement intellectuel à Liège.** — La capitale wallonne! Liège revendique ce titre avec orgueil et, en effet, bien que les Wallons du Borinage et du Tournais n'aient avec elle que des rapports lointains, la vieille ville des princes-évêques est certes bien le cœur de cette petite patrie linguistique et morale qu'est la Wallonie.

Nous avons parcouru bien des districts

de ce pays, nous avons noté bien des traits de mœurs et de caractère de ses habitants; nous avons cherché à dégager les causes lointaines qui les avaient formés et différenciés de leurs voisins, les Flamands. Mais c'est de Liège qu'il faut s'orienter pour saisir d'une vue synthétique l'esprit, la culture, l'âme de ce peuple qui collabore à la lente formation de la personnalité belge et qui a conservé jusqu'ici son caractère propre.

Il est incontestable que le Wallon appartient à la même formation ethnique que le Français du nord-est. Ce qui l'en différencie, c'est qu'il n'a subi que par contre-coup la culture intensive du xvii<sup>e</sup> siècle et qu'il a des souvenirs historiques différents. On ne peut envisager de la même manière les guerres de Louis XIV à Reims et à Liège.

De toutes les provinces morales dont se compose aujourd'hui la culture française, la Wallonie est demeurée la plus provinciale, et son développement intellectuel et littéraire est, à ce titre, des plus intéressants. Nul ne l'a mieux caractérisée que M. Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liège, Wallon de race, et l'un des meilleurs défenseurs de la culture française en Belgique.

« Le Wallon, dit-il, a pris de la culture française ce qu'il pouvait s'en assimiler. Il a toutefois gardé avec une sorte d'orgueil des façons de penser et de dire que trahissent l'accent de son langage et les particularités peu nombreuses de sa syntaxe. Avec cela, il ne peut dissimuler, dans les relations, une réelle bonhomie, une verve très communicative, un rien ironique, enfin un contentement de soi qui engendre assez de nonchaloir et de quiétude endormie pour que sa prospérité matérielle en subisse le contre-coup — il a perdu le monopole de plus d'une industrie — sans que la vivacité, plutôt stérile, de son allure en soit sensiblement modifiée.

« Des circonstances politiques, qui tiennent bien aux fatalités de son existence pendant trois quarts de siècle, ont singulièrement attiédi chez le Wallon cette fougue d'indépendance que n'avaient pas épuisée dix siècles de luttes



LIÈGE : STATUE DE CHARLEMAGNE.



LIÈGE : L'ÉGLISE SAINT-JACQUES.

civiles et de guerres défensives contre ses voisins. Tour à tour il a combattu les empereurs allemands, ses suzerains, et les rois de France, ses alliés naturels. Il a connu toutes les servitudes sans en tolérer aucune; tantôt ce sont ses princes-évêques qu'il bannit, tantôt c'est l'étranger qu'il appelle à son aide, pour se retourner ensuite contre lui. Est-il las des dissensions entre grands et petits, entre le clergé et le peuple? Il se met à la solde de l'étranger; il conquiert ainsi, de par le monde, une moins enviable célébrité, celle du mercenaire, que les Suisses se partageront avec lui : « Respectez-le, dit Schiller dans *Wallenstein*; « respectez-le : c'est un Wallon. »

« Ces quelques traits peignent une race qui ne diffère de la race française que par une dose supérieure d'alliage germanique. Son isolement séculaire et le régime théocratique ont fait le reste. Il a dû résulter de ce mélange ethnique et de cette histoire une tendance particulariste accusée dans le caractère, les mœurs et le langage de la population.

« Cette tendance est aussi vicieuse que la fusion des races sur la rive mosane; elle est moins sensible pendant les siècles du moyen âge parce qu'elle est générale alors et que la Picardie, la Champagne et les autres provinces de France l'accusent avec la même netteté. Au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle, elle se dissimule dans la pauvreté d'œuvres sans originalité d'aucune sorte et les malheurs

civils ne la laissent apparaître que pour l'exacerber en un patriotisme local prêt à tous les héroïsmes. Il faut le règne de Louis XIV pour qu'elle réapparaisse dans le domaine des arts.

« Au siècle suivant, on rencontre quelques productions wallonnes qui ont leur charme. Chose curieuse, elles sont signées de noms aristocratiques. C'est le chevalier de Rickman qui aiguise sa verve en découvrant les *aives di Tongres* (eaux thermales de Tongres), dont une tradition locale faisait remonter les vertus à l'époque romaine; ce sont MM. de Cartier, de Harlez et de Vivario qui écrivent le livret du *Voège di Chaudfontaine* et des autres pièces du théâtre liégeois, tandis qu'un maître de la chapelle épiscopale en compose la musique.

« Qui aurait cru que le particularisme irait jusque-là? Nous sommes sous Louis XIV et sous Louis XV. Le français est en train de faire allègrement le tour du monde; il rend avec usure à l'Italie et à l'Espagne ce

que ces nations lui ont prêté; les petites cours d'Allemagne et la grande cour de Russie lui ouvrent leurs plus secrètes portes. Ses écrivains sont des hôtes qu'on recherche et les confidents des princes étrangers. Et voilà que sur une terre française, à quatre-vingts lieues de Paris, on découvre, comme à la loupe, une ville oubliée, dont la bonne société se défend contre les idées et contre le langage poli de ces mêmes écrivains. Elle jargonne avec délices et pousse l'amour de son obscur parler jusqu'à le mettre dans ses vers, qu'elle fait corrects non sans saveur. »

Curieux trait de caractère qui explique la ville d'aujourd'hui.

Les troubles de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle arrêterent net l'éclosion de cet art local et ce n'est que vers 1850 que la littérature patoisante reparut avec un certain éclat, mais alors sous une forme essentiellement populaire.

C'est le moment où dans toute l'Europe l'idée des revendications nationales va triompher. On se prend d'une singulière sympathie pour les patois qui, comme autant de Gendrillons longtemps délaissés, se parent soudain de grâces inconnues. En Écosse Burns, en Allemagne Hebbel ont déjà remis en honneur la poésie dialectale. En Provence les *félibres* marchent sur leurs traces. Dans les Flandres, Conscience apprend à lire au peuple, et Ledeganck à chanter.

« Le moment semble propice pour le wallon, dit un des histo-



STALLES DE L'ÉGLISE SAINT-PAUL.



LIÈGE : L'ILE DU COMMERCE.



LIÈGE : L'HOTEL CURTIUS,  
AUJOURD'HUI MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE.

riens de la littérature wallonne, M. Oscar Grojean. Et, en effet, c'est de cet instant que date le réveil littéraire de la Wallonie.

« En 1836, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'avènement de Léopold I<sup>er</sup>, la *Société des vrais Liégeois* ouvrit un concours de « crâmnignons ». L'œuvre couronnée fut *L'avez ve voyou passer?* Un vrai poète se révélait, capable de faire vibrer l'âme populaire, de l'exprimer dans des chants simples et délicats. Jamais on n'eût cru que le vallon pouvait atteindre à tant de poésie. On était surpris et ravi. Bientôt le nom de Nicolas Defrecheux fut célèbre dans toute la Wallonie.

« L'impulsion était donnée; le mouvement ne s'arrêta plus. Frédéric Diez venait de fonder la philologie romane; à Liège, Grandgagnage appliquait au dialecte les méthodes de la science nouvelle. D'autre part, on étudiait, un peu partout, avec une curiosité passionnée, les coutumes, les usages, les croyances, les traditions anciennes. Enfin le succès étonnant de la poésie patoisante autorisait les plus grandes espérances et légitimait les enthousiasmes les plus généreux.

Le 27 décembre 1836 la *Société liégeoise de littérature wallonne* se fonda. Elle groupait des lettrés, des érudits, des écrivains, des folkloristes. C'était Grandgagnage, François Bailleux, Ulysse Capitaine, Adolphe Le Roy, le curé Duvivier, Auguste Hoek, le chanoine Henrotte, Adolphe Picard, Joseph Dejardin.

...L'article premier des statuts stipulait que la société était constituée « dans le but d'encourager les productions en wallon liégeois; de propager les « bons chants populaires; de conserver la pureté à l'antique idiome, d'en « fixer autant que possible l'orthographe « et les règles, et d'en montrer les rapports avec les autres branches de la « langue romane ». La tâche était audacieuse et lourde. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'épineuse question de l'orthographe a été résolue; c'est

tout récemment que le projet d'un *Dictionnaire général de la langue wallonne* est entré dans la voie de la réalisation. Mais les *Bulletins* et les *Annuaire*s de la société ont publié sans interruption un choix imposant d'œuvres littéraires et, dans le domaine de la lexicographie et du folklore, une foule de travaux et de compilations considérables. A l'heure qu'il est, la *Société liégeoise de littérature wallonne* compte cinq cents membres, et si le feu sacré du début a semblé, à certains moments, s'assoupir, son activité a pris, sous l'impulsion d'éléments plus jeunes et mieux formés aux méthodes scientifiques, un essor nouveau. »

Un des modes d'action de la société était — et est encore — l'attribution de prix annuels destinés à récompenser les meilleures œuvres soumises à son jugement. Par une fortune rare et inespérée, le premier concours fit surgir, en 1837, une pièce qui mérita les suffrages des censeurs les plus difficiles. Et du *Galant del sievante*, d'André Delchef, on peut dater la renaissance du « théâtre wallon », qui a pris depuis lors un étonnant essor. Le mouvement alors cesse d'être purement liégeois. Nous avons vu comment il avait pris naissance à Namur; bientôt il s'étend à l'Entre-Sambre-et-Meuse, au Hainaut, au Brabant wallon. Mais partout il conserve un caractère exclusivement populaire; ce qui en fait du reste la saveur.

La poésie wallonne, c'est la « pasquète » (chanson), qui rythme le labeur de l'atelier, accompagne le bruit de la lime ou du rabot; le *crâmnignon*, qui, aux fêtes de paroisses, par les beaux soirs d'été, met un sourire sur les lèvres des fiancés et quelque émoi dans leurs cœurs ingénus; le *spot*, qui se moque et qui raille; la farce, qui déchaîne la grosse gaieté des auditeurs bénévoles; la comédie, qui pique et morigène; le drame, qui allume les sentimentalités promptes à s'enflammer.

Les auteurs sont peuple. Defrecheux, le plus connu d'entre eux, fut boulanger; Vrindts, son successeur dans la maîtrise, a été cordonnier. D'autres sont typographes, lampistes, armuriers, tailleurs. Ils sortent du peuple et ne s'en distinguent que par la puissance de la réaction intime et le don de la création artistique. On songe, en les écoutant, aux trouvères et aux jongleurs du moyen âge, si peu gens de lettres, pour qui la gloire littéraire représentait si mince chose, dont l'art, malgré ses défaillances et ses gauches tâtonnements, est si expressif, si vivant, si humain. Comme certains d'entre eux, Moreau, Haserz, ont été des chanteurs ambulants; tel auteur estimé de l'heure présente, un Tilkin, un Bovy, s'improvisant impresario, metteur en scène, directeur de troupe, promène et représente ses œuvres d'un bout à l'autre de la Wallonie. Et il n'est pas jusqu'à tel *Caveau* provincial qui ne rappelle les confréries de bourgeois poètes florissant au XIII<sup>e</sup> siècle, à Arras.

« Comme la littérature française du moyen âge, dit encore M. Grojean, qui va des



LA CATHÉDRALE SAINT-PAUL.



LIÈGE : L'ÉGLISE SAINT-BARTHÉLEMY.

subtilités de la lyrique courtoise à la grossièreté des fabliaux, la littérature wallonne oscille entre deux tendances, tendances éternelles, mais qu'elle colore de nuances originales. C'est, d'une part, une idéalité fine; de l'autre, un réalisme un peu gros.

« Sentimentalité délicate, sensibilité élégiaque teintée de quelque romantisme, mélancolie, celtique ou germanique d'essence, qu'aiguise la finesse latine, tendresse émue pour les êtres et les choses, une musicalité chantante et fluide, des lignes transparentes, des courbes molles, comme en figurent les paysages de la Meuse ou de l'Ardenne souvent baignés d'une lumière limpide, presque immatérielle, mais parfois embués d'un brouillard d'or.

« En même temps, une verve frondeuse caustique et bon enfant, une ironie légère, pétillante ou gouailleuse, un don d'observation peu ordinaire, une indépendance chatouilleuse et entêtée, un penchant narquois à la satire, une gaieté familière et entraînant, une vulgarité drue et vivace, un gros bon sens, une prédilection pour les choses quotidiennes, une sensualité courte autant qu'impérieuse, le goût de la plaisanterie grasse, la plus grande franchise dans la pensée et dans l'expression.

« Voilà les contrastes que la littérature laisse deviner. »

Nous voilà très loin de la littérature wallonne aristocratique qui fleurit au *xviii*<sup>e</sup> siècle. Si la classe la plus cultivée continue de suivre avec sympathie le mouvement wallon, elle n'y collabore plus; mais dans le mouvement intellectuel et littéraire dont l'université est le centre, on retrouverait cependant bien des traces du particularisme liégeois. Si M. Albert Mockel, par exemple, a su attacher son nom aux formes les plus nouvelles, les plus raffinées, les plus européennes de la poésie française, il ne s'en souvient pas moins avec émotion de ses origines liégeoises et du jeune mouvement littéraire qu'il centralisa dans la *Wallonie*. Peut-être dans l'ardent qui poussa M. Maurice Wilmolte vers les découvertes de la philologie romane y avait-il le désir de retrouver les lettres de noblesse du parler wallon; et qui ne découvrirait un accent particulier et spécialement liégeois dans l'œuvre d'un Edmond Glesener, un des romanciers qui ont le plus profondément marqué dans le jeune mouvement littéraire belge?

De même dans l'art. Sans pouvoir rivaliser avec la glorieuse

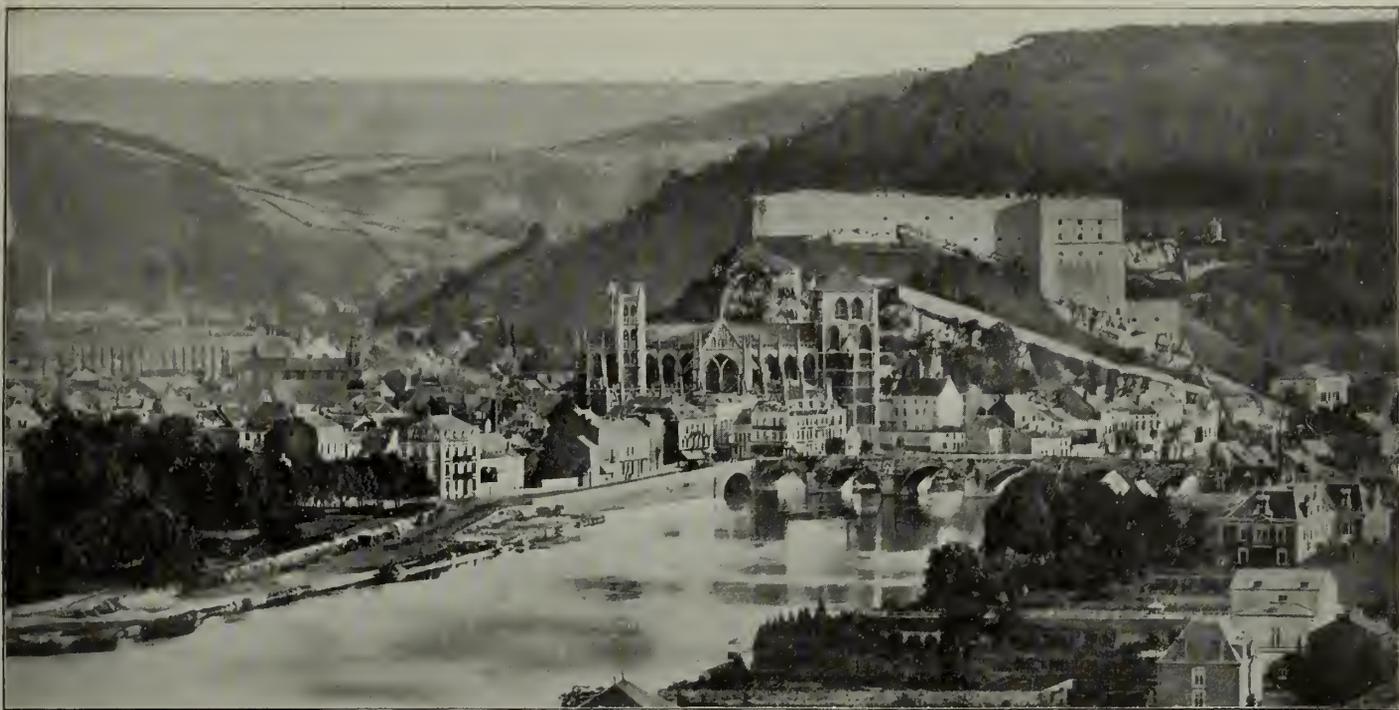
école flamande, l'art liégeois n'en a pas moins un noble et magnifique passé. Il n'est pas nécessaire d'y rattacher arbitrairement Henri Blés de Bouvignes et le Meusien Patenier: Régnier le Hutois, l'auteur des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy, François Borsset, Lambert Lombard, et l'exquis Delcour, sans compter Gérard de Laïresse, suffisent à sa gloire. Les artistes contemporains, avec cette propension à l'intellectualisme qui les distingue, n'ont pas manqué de se rattacher à cette tradition, et le fait est que quel que soit le modernisme d'un Rassenfosse, formé à Paris à l'école de Rops, ou d'un Maréchal, brillant évocateur de la campagne romaine, leur art se lie très intimement à la couleur, à l'accent de la terre natale.

« Il y a quelque chose de touchant dans l'amour que les artistes liégeois ont pour leur ville, dit M. Maurice des Ombiaux dans son étude sur *Quatre Artistes liégeois*, même quand il est d'un exclusivisme un tantinet ridicule. Quelques-uns d'entre eux eussent pu dans des cités plus hospitalières aux arts acquérir une notoriété, sinon une fortune plus grande. Ils préférèrent rester chez eux, se livrant à des travaux peu lucratifs, mais qui cependant, loin de leur faire tort, les tirèrent en haleine. Leur don naturel pour la décoration les fit retourner vers les arts appliqués que pendant longtemps on avait dédaignés. Là ils purent mettre en action et montrer leurs qualités natives. Cela les força en même temps à s'astreindre à une discipline dont le défaut occasionnait à leurs compatriotes le plus grand tort.

« Les Liégeois n'ont pas seulement apporté une contribution importante aux arts décoratifs, à l'ornementation ou l'illustration du livre, à la tapisserie, à l'affiche, au meuble, au vitrail. De Witte, Rulot, Rassenfosse, Émile et Oscar Berchmans, Maréchal, Donnay, Richard Heintz, ont recréé une école liégeoise des plus curieuses, des plus intéressantes et des plus variées. »

Remarque fort juste, et c'est précisément à ce touchant amour de la ville natale, à ce particularisme jaloux que l'école liégeoise doit cette originalité dans l'art comme dans la littérature. « La province n'est pas un bibelot, dit Maurice Barrès. Chaque province de France est une façon spéciale de sentir; c'est un lien avec le passé, un principe de solidité morale. » Cela se vérifie merveilleusement pour Liège. Français de race et de langue, mais séparé politiquement de la France, ce pays liégeois a développé spontanément sa personnalité morale, tout en participant à la culture française, dont il est le dernier bastion vers l'est.

ESCALIER DE 223 MARCHES  
RELIAIT LA VILLE HAUTE A LA VILLE BASSE.



HUY : VUE GÉNÉRALE.

### HUY ET LA HESBAYE

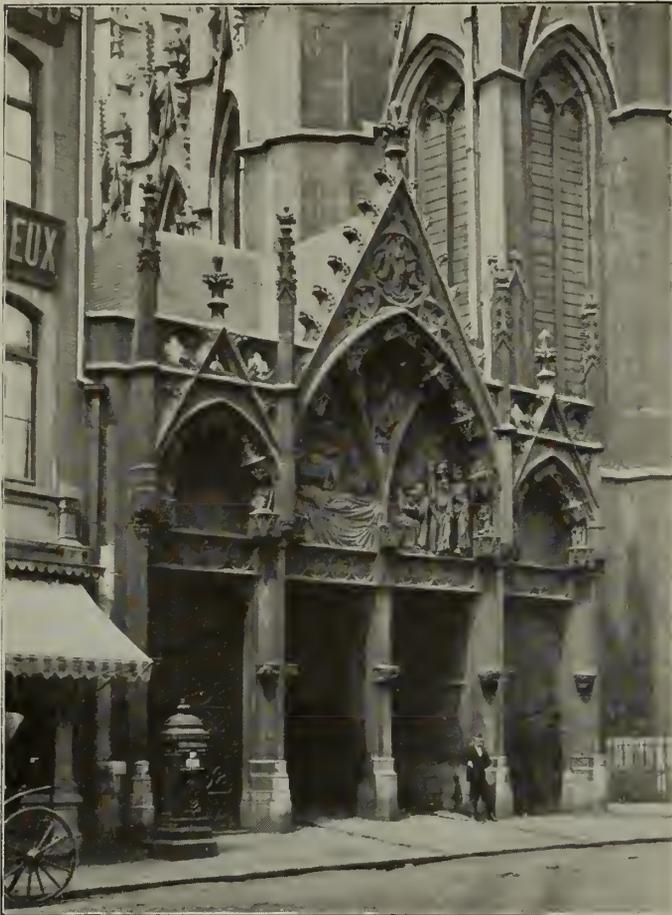
**Le château de Modave.** — Quand, se rendant de Liège à Bruxelles, on a franchi la petite gare d'Ans qui marque le terme de la côte raide que le train monte péniblement, l'aspect du pays change brusquement; on traverse une énorme plaine plate et bien cultivée qui réédite avec moins de pittoresque encore l'aspect des vastes cultures du Brabant wallon. Nous sommes en Hesbaye, région extrêmement fertile qui s'étend sur la rive gauche de la Meuse, et qui comprend toute la partie occidentale de la province de Liège. C'est un pays agricole et peuplé comprenant de grandes et riches exploitations, des villages prospères et bien bâtis, mais sans pittoresque. Le centre, ou, si l'on veut, la capitale de ce pays, est Huy sur la Meuse, bien que cette vieille ville soit située aux extrêmes confins de la région, et présente plutôt déjà l'aspect des coquettes cités condrusiennes tapies au pied de leur rocher.

L'origine de Huy se perd dans la nuit des temps. La célèbre forteresse des Aduatiques, où César fit un si beau carnage, et que les archéologues ont fait voyager sur tous les sommets du pays, ne pouvait manquer d'avoir ici un de ses emplacements conjecturaux. D'autres savants du pays, ayant douté de cette noble antiquité, ont attribué les premières constructions lutoises à Antonin le Pieux, qui, voyageant dans les Gaules, s'y serait fait bâtir une villa. D'autres encore ont parlé d'un certain Bazin, écuyer tranchant de Charlemagne, que le grand empereur aurait fait comte de Huy. Tout cela, c'est de la légende ou de la conjecture. Mais il est certain que, vers la fin du x<sup>e</sup> siècle, Huy et son château fort, précieuse forteresse qui commandait le cours de la Meuse, appartenaient déjà à la principauté de Liège, dont ils suivirent toutes les destinées. De l'an 1000 à l'an 1738, où les Hollandais, qui avaient occupé la place à la suite du traité de la Barrière, s'avisèrent de le démanteler, le château de Huy ne cessa pour ainsi dire d'être assiégé, pris et repris. Ces vieux murs virent presque autant de combats que la citadelle de Namur com-

bats dont la bonne ville subissait régulièrement les contre-coups : pillages, incendies, contributions de guerre et vexations de toutes sortes. Cependant elle ne connut jamais d'aussi lamentables catastrophes que la métropole, et elle conserve encore aujourd'hui beaucoup de ces constructions d'autrefois, irrégulières et colorées, dont les moellons et les toits d'ardoise sont particuliers au territoire de l'ancienne principauté épiscopale : refuges d'abbayes, hospices, bailliages, prévôtés, maisons fortifiées, métairies abbatiales. Huy est une des villes belges qui offrent aux curieux le plus grand nombre de ces coins pittoresques où la vie moderne se mêle aux souvenirs d'autrefois en de plaisants tableaux qui semblent arrangés à souhait par un caprice du hasard. Cela suffirait pour y attirer le touriste. Mais les gens de Huy ont encore d'autres raisons de s'enorgueillir de leur ville. « Elle compte, disent-ils, quatre merveilles. » Quatre pour une seule ville, ce n'est assurément pas mal, alors que le monde, assure-t-on, n'en comptait que sept. Mais pour un bon Hutois, les merveilles de Huy sont incontestables. Ce sont *li pontia*, *li chestia*, *li rondia* et *li bassinia*. *Li pontia*, c'est le pont de la Meuse; il datait du xiii<sup>e</sup> siècle. Le maréchal de Villeroy le fit sauter en 1693. On le refit en 1714. C'est un vieux pont qui ne manque pas de caractère, mais qui ressemble à beaucoup d'autres vieux ponts. *Li chestia*, c'est le château, ou plutôt la citadelle bâtie par les Hollandais en 1822 sur l'emplacement de l'ancien château démoli en 1718. C'est une citadelle comme toutes les citadelles modernes, mais dont la masse sombre dominant le rocher donne beaucoup de caractère à l'ensemble de la ville. *Li rondia*, c'est la magnifique rose du style ogival rayonnant qui orne la tour de la collégiale, — et le fait est que cette rose n'a pas de rivale en Belgique, où cette sorte d'ornement est assez rare. Enfin, *li bassinia*, c'est la fontaine du marché, une grande vasque de cuivre surmontée de figurines satiriques datant du xv<sup>e</sup> siècle. Cette fontaine, entièrement restaurée en 1881, présente sur un soubassement de pierre la vasque de métal d'où émerge un singulier motif d'architecture qui porte cinq statuettes : un



HUY : FONTAINE APPELÉE « LI BASSINIA ».



HUY : PORTAIL DE LA CATHÉDRALE.

évêque, un chevalier, un écuyer, une dame, et, au-dessus, un page buvant dans une corne, le tout sous une sorte de baldaquin de serrurerie surmonté de l'aigle impériale. Cette fontaine est assurément fort jolie : mettons, si l'on veut, que ce soit une merveille. Et pourtant, la véritable merveille de Huy, si merveille il y a, ce n'est ni le *pontia*, ni le *chestia*, ni le *bassinia*, ni même le *rondia*, c'est la belle église collégiale que ledit *rondia* décore. Notre-Dame de Huy, en effet, est un des plus beaux spécimens du style ogival secondaire que l'on trouve en Belgique. Par sa situation entre la Meuse et le château, elle rappelle l'église de Dinant, mais elle est d'un bien meilleur style et d'une originalité architecturale qui la rend vraiment intéressante pour tous ceux qui s'occupent d'un peu près de l'art gothique. Comme il a fallu se plier dans la construction aux exigences d'un emplacement restreint, la façade principale du temple n'a pas de portail, mais une grosse tour carrée en avancée où l'on voit la fameuse rose percée dans un mur plein. Deux autres tours carrées s'élèvent de part et d'autre du chœur. L'intérieur est fort imposant, malgré la mesquine polychromie des voûtes et la banalité moderne du mobilier. Les immenses fenêtres à vitraux peints qui s'élancent vers la voûte du chœur produisent un effet extraordinaire, et le triforium à arcature trilobée est d'une rare pureté de style.

En dehors de l'église, au bout d'une ruelle qui la sépare du rocher, se trouve un curieux portail isolé, dit « portail de la Vierge », véritable chef-d'œuvre de la sculpture du XIII<sup>e</sup> siècle, d'un sentiment et d'un style dignes des maîtres imagiers du nord de la France.

Après Notre-Dame, Huy n'a plus guère d'édifices qui méritent d'être visités. Elle compte un grand nombre de vieilles églises, la plupart sans emploi, sauf Saint-Pierre outre Meuse, qui ne présente qu'un intérêt secondaire. De la célèbre abbaye de Neufmoustiers, fondée par Pierre l'Ermite, qui y fut enterré, il ne reste rien. Le propriétaire de la villa qui occupe aujourd'hui son emplacement a fait élever dans son parc une statue à l'apôtre des croisades, que Huy crut longtemps pouvoir compter parmi ses plus illustres enfants. La critique historique a démontré depuis lors qu'il est né à Amiens, et Huy dut se contenter

d'avoir sa sépulture, laquelle n'est même pas rangée parmi les merveilles de la ville.

Bien située, bien bâtie, au bord de la Meuse, au pied de son château, Huy est une petite ville opulente, aristocratique et pourtant gaie. C'est une ville de petits commerçants et de gros propriétaires. On assure que c'est à Huy que se trouvent relativement les plus grosses fortunes de la Belgique entière. Aussi la ville est-elle entourée d'une ceinture de châteaux et de parcs admirablement entretenus. Le plus célèbre est le château de Modave, bâti sur les bords du Hoyoux, dans un site admirable. Dressé sur une roche escarpée, que contourne le Hoyoux, il fut bâti, par Jean Goujon, pour un certain comte de Marchin, et aujourd'hui encore, par une rare fortune qui atteste le respect des derniers propriétaires, il a gardé la grande allure d'une vraie demeure seigneuriale. Il est plein de souvenirs de l'illustre famille qui le fit construire. Les armoiries sculptées couvrent le plafond du vestibule, grande pièce carrée s'ouvrant sur des salons ornés de tapisseries. On y montre la « chambre du duc de Montmorency », car après d'assez curieuses vicissitudes le château passa à la noble famille française. Le comte de Marchin ne le garda guère qu'une vingtaine d'années, puis il passa au cardinal Furstemberg, qui augmenta le domaine de trois fermes et du petit Modave. Seulement, comme il ne put payer ces acquisitions, le vendeur, un certain baron de Ville, saisit le domaine tout entier et le garda. Bien que d'une noblesse fort douteuse, ce de Ville était parvenu à marier sa fille à un Montmorency, et c'est une branche de cette maison fameuse qui le posséda pendant toute la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pendant la Révolution, Modave fut mis sous séquestre et demeura dans un lamentable abandon jusqu'en 1817, époque à laquelle il fut acheté par un riche Liégeois, M. Lamarche, dont les héritiers le possèdent encore. Outre la beauté du site et le pittoresque de l'architecture, on remarque, au château de Modave, une puissante machine hydraulique qui élève jusqu'au château les eaux du Hoyoux. Cette machine a remplacé celle qu'avait construite le fameux Renkin Sualem, et qui servit de modèle à la machine de Marly.

## VERVIERS ET LA VESDRE INDUSTRIELLE

C'est à partir de Huy que l'on entre dans la région industrielle : le Val-Saint-Lambert n'est pas loin ; puis c'est Corphalie, Flone, Engis qui, le soir, fulgurent sur l'horizon. Plus loin, ce sont les verreries et les houillères du Val-Saint-Benoît. Enfin voici Seraing, ses laminoirs et ses hauts fourneaux. Ce n'est pas le pays brûlé, corrodé, que nous avons vu dans le Borinage ou dans les environs de Charleroi : la vigoureuse nature a réagi devant l'effort humain, et des bois, des prairies, des rochers, se mêlent aux terrils, aux cheminées, aux hauts fourneaux ; mais ici il n'y a cependant plus rien de la poésie agreste de la haute Meuse, et tous les souvenirs du passé s'effacent devant l'activité du labeur présent.

C'est la même impression complexe que l'on retrouve dans l'industrielle vallée de la Vesdre, dont les clouteries, les tanne-



VERVIERS : PALAIS DE JUSTICE.

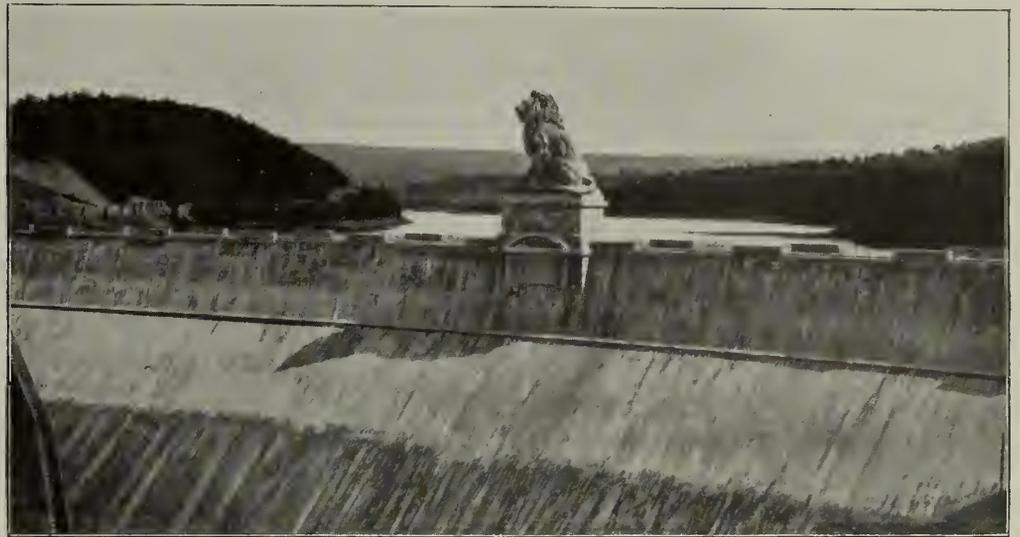
ries, les carrières se suivent presque sans interruption jusqu'à Verviers.

Verviers est un des centres industriels les plus importants de la Belgique. C'est la ville de la draperie, car, par une fortune bizarre, c'est seulement dans ce coin extrême du pays wallon que se retrouve l'industrie de la laine qui fit jadis la prospérité des Flandres où elle ne se pratique plus. Le nom même de Verviers était pour ainsi dire inconnu avant la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Ce n'était qu'un petit bourg du pays de Franchimont, destiné, semble-t-il, à végéter au cours des siècles, comme tant de petits bourgs ardennais. Mais le droit accordé aux Verviétois le 28 août 1480, malgré l'opposition des drapiers de Liège, de vendre leurs étoffes dans la cité, fut le point de départ d'une prospérité industrielle ininterrompue, et qui s'est formidablement accrue dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Rien de plus singulier au premier abord que l'origine de la draperie verviétoise. On l'a fait remonter d'abord à une émigration de tisserands flamands et brabançons dans la vallée de la Vesdre. Mais, suivant M. E. Fairon, auteur d'un intéressant mémoire sur l'origine de l'industrie drapière à Verviers, il faut l'attribuer aux propriétés particulières des eaux de la Vesdre pour le lavage des laines.

Quoi qu'il en soit, c'est au moment où le régime corporatif commença à tomber en décadence que l'on vit naître les premières draperies verviétoises. Aussi celles-ci ne le connurent-elles jamais. Les premiers drapiers verviétois furent d'humbles travailleurs peinant à domicile comme les tisserands des villages flamands; mais de très bonne heure, on voit apparaître, dans ce coin perdu des Ardennes, l'organisation capitaliste de l'industrie qui devait amener dans le courant du xix<sup>e</sup> siècle de si profondes transformations dans la vie sociale de l'Europe entière.

Au moment de la réunion de la Belgique à la France, Verviers et la banlieue de Verviers comptaient déjà une énorme population ouvrière. Beaucoup de travailleurs, certes, continuaient à pratiquer l'industrie à domicile, mais il y avait déjà d'importantes manufactures, quand un ouvrier anglais, Cockerill, le père du fondateur de Seraing, y importa les machines perfectionnées qui étaient en usage depuis quelques années dans son pays. Après une courte crise ouvrière, comme il s'en produit lors de toute transformation d'une industrie, la draperie verviétoise prit tout à coup une extension extraordinaire qui alla s'accroissant toujours jusqu'aux environs de 1860. A ce moment, elle fut menacée d'une catastrophe fatale : le manque d'eau. Les usines, devenues trop nombreuses, épuisaient la Vesdre. C'est alors qu'on eut l'idée d'établir dans une vallée, un peu au nord de Verviers, un barrage qui, maintenant les eaux d'une petite rivière appelée la Gileppe, fournirait aux usines un réservoir suffisant.

Le projet, dû à M. Eugène Bidaud et à MM. Donckier et Bodson, qui furent ses premiers collaborateurs, fut promptement adopté, malgré sa hardiesse. On n'avait



LE BARRAGE DE LA GILEPPE.

pas le temps de tergiverser. Les travaux furent menés très rapidement. Ils commencèrent en 1867. La première pierre du barrage même fut posée en 1869, et en 1876 le mur gigantesque était fini et la canalisation souterraine fournissant l'eau à Verviers commençait à fonctionner. C'est un immense mur de pierre, haut de 47 mètres, large de 23 à sa base et de 15 à sa crête, qui retient les eaux de la Gileppe dans un cirque de bois où elles forment un agréable lac de 80 hectares, appelant l'évocation obligée des lacs suisses. Il a sauvé l'industrie verviétoise. Celle-ci, pourtant, a encore traversé quelques crises pénibles dans les dernières années du xix<sup>e</sup> siècle. Elles ont été occasionnées soit par de fâcheuses spéculations sur les laines, soit par les questions ouvrières.

On l'a vu, la draperie à Verviers eut, dès l'origine, une organisation essentiellement capitaliste. Cette organisation ne trouvant aucun contrepoids, ni dans les traditions, ni dans l'organisation ouvrière, s'est développée selon sa loi propre et n'a pas tardé à présenter sous la forme la plus extrême tous les avantages de ce

type industriel : forte centralisation, puissance financière, esprit d'initiative; mais aussi tous ses inconvénients : la dureté, l'égoïsme, tous les vices de la tyrannie économique. De puissantes dynasties industrielles arrivèrent à dominer exclusivement le pays et se refusèrent d'abord obstinément à toute concession. Aussi, au beau temps de l'Internationale, Verviers fut-il un des centres les plus actifs de la propagande socialiste. C'est à cette époque que les ouvriers commencèrent à s'organiser, et leurs associations, leurs coopératives, leurs syndicats, au travers des mécomptes et des essais inévitables, ont fini par acquiescer une telle force que le patronat a dû céder. Il y eut quelques conflits aigus et douloureux dans le détail desquels nous ne pouvons entrer. Mais peu à peu, avec ce sens des réalités qui est la grande qualité belge et que l'on trouve aussi bien chez les ouvriers que chez les chefs d'industrie, on aboutit à un *modus vivendi*, à un équilibre analogue à celui que nous avons vu s'établir à Gand, à l'autre bout du pays. Selon les modalités différentes que commande un passé différent, nous



VERVIERS : ÉGLISE SAINT-REMACLE.



DOLHAIN : VIEILLES MAISONS SUR LA VESDRE .

retrouvons en leur essentiel les mêmes phénomènes dans la grande ruche industrielle flamande et dans la ville usinière wallonne. Par la force des choses, une ébauche de société syndicaliste, mieux caractérisée encore que le régime gantois, a fini par s'établir dans cette ville de Verviers, qui n'avait point connu le régime corporatif.

Bien bâtie, située dans un pays de bois et de coteaux, Verviers n'a cependant rien de bien pittoresque. Aucun édifice intéressant, sauf, derrière l'Hôtel de ville, une église ogivale désaffectée et quelques vieux coins d'aspect bien provincial, comme la Batte, la rue du Brou, l'ancienne place des Récollets où l'on a érigé, en 1880, la statue théâtrale de Grégoire-Joseph Chapuis, décapité, en 1794, par ordre de l'évêque de Liège pour avoir célébré des mariages civils.

Dans les faubourgs semés d'usines, on voit quelques beaux châteaux et des quartiers neufs et verdoyants où de somptueuses villas modernes s'entourent de jardins bien entretenus. La ville même est active et remuante. On y trouve une vie intellectuelle assez rare dans les centres de la province belge. Le théâtre de Verviers est célèbre pour la longueur de ses représentations. On y joue communément un opéra, un opéra-comique et une opérette : *Faust*, *les Dragons de Villars* et *Miss Helyett*, par exemple, de sorte que la représentation commencée à six heures s'achève péniblement vers minuit et demie ou une heure du matin. Ce peuple, comme tous les Wallons, a du reste la passion de la musique. Si Liège s'enorgueillit d'avoir donné naissance à Grétry et à César Franck, Verviers a Vieuxtemps et tire grande gloire de l'école de violon qu'il a créée. Ce goût musical est universel; tandis que le populaire se groupe en chorales et en harmonies, la haute bourgeoisie organise des concerts, cultive avec passion la musique de chambre, et accueille les manifestations les plus nouvelles de l'art musical.

**Les environs de Verviers. Limbourg.** — Comme toutes les villes industrielles, Verviers a une énorme banlieue et s'entoure d'une ceinture de villages dont la multiplicité des usines a fait de véritables villes.

donairière de l'ancien régime. Tout y respire une tranquillité monacale et un silence religieux; une double rangée de bons vieux tilleuls cheus lui fait une parure vers le haut. En y voyant un chien bâiller solitairement au soleil, j'ai compris beaucoup mieux que je ne l'avais fait l'observation de Heine au sujet des chiens d'Aix-la-Chapelle qui semblent implorer un coup de pied pour se distraire. »

Limbourg, pourtant, fut une ville illustre. Le château autour duquel elle s'est créée datait du XI<sup>e</sup> siècle. Il avait été bâti, dit-on, par Waleram, le fondateur de la maison ducale qui donna quatre empereurs à l'Allemagne. La bataille de Wöringen annexa le duché, dont il était la capitale, au Brabant, dont il suivit les destinées, mais la ville même eut beaucoup à souffrir de toutes les guerres européennes : Espagnols, Hollandais et Français l'assiégèrent, la prirent et la pillèrent à qui mieux mieux. Puis le

feu acheva de détruire ce que les hommes avaient respecté. En 1834, un incendie dévora trente-sept maisons et une grande partie de l'église. Cette église, restaurée tant bien que mal, est tout ce qui reste de l'antique splendeur de Limbourg. Elle possède sous le chœur une crypte profonde du XII<sup>e</sup> siècle où l'on pénètre par un escalier ouvert au milieu de la nef et qui servait jadis de chapelle ducale correspondant avec le château par un passage souterrain. On y remarque aussi un tabernacle sculpté du XVI<sup>e</sup> siècle et le curieux tombeau de Marie-Éléonore de Bade, la femme du prince de Nassau-Siegen, le gouverneur qui défendit Limbourg contre le prince de Condé, en 1675. Tous ces monuments n'ont rien de particulièrement remarquable; mais la ville minuscule, ennuyée et assoupie, a le charme des très vieilles choses oubliées, ridicules et mélancoliques.

L'aspect des environs de Verviers et de Limbourg rappelle encore par certains traits le paysage ardennais. Un peu au nord, dès qu'on est sorti de la vallée de la Vesdre, on entre dans un district très différent. C'est le pays de Herve, vaste plateau bien cultivé, bien irrigué, et dont les pâturages sont célèbres.

A Pintini, les champs et les



LIMBOURG : L'ÉGLISE.

prairies ondulent en vallonements légers, et çà et là, dans un bouquet d'arbres, au milieu des prairies, ou bien isolée comme un îlot au milieu de la mer des blés, une ferme dresse son pignon pointu. C'est la glèbe grasse et féconde qui, comme dans le Brabant ou la Hesbaye, suffit à nourrir une population dense et vigoureuse dont la vie s'écoule sans secousse et sans intérêt pour l'observateur et pour le touriste. La petite ville de Herve, capitale de ce district agricole, n'est guère connue que par ses odorants fromages.

**Le territoire neutre de Moresnet.** — A quelques lieues de Verviers, en dehors du territoire belge, mais dans son immédiate dépendance, se trouve un petit pays qui présente l'intérêt d'une véritable curiosité politique. C'est le territoire neutre de Moresnet. Personne ne va à Moresnet. Qu'irait-on y faire? Mais M. Léon Souguenet, que nous avons déjà plusieurs fois cité au cours de cet ouvrage, est de ceux qui aiment à aller où personne ne va, et nous ne pouvons mieux faire pour expliquer ce que c'est que Moresnet neutre, que de lui emprunter la relation de son voyage.

« Si la Belgique est neutre, dit M. Souguenet, Moresnet l'est bien davantage : on va s'enfonçant dans la neutralité. Il y a des pays minuscules et célèbres : Monaco se pare d'un autocrate qu'auréole le reflet des pièces d'or qui coulent à Monte-Carlo; Tavolara fait le bruit d'une petite cataracte de cailloux; Saint-Marin possède deux canons; Andorre fait remonter à Charlemagne son indépendance; Moresnet est terne comme le zinc de ses mines; Moresnet est un nom quelconque; Moresnet ne possède qu'un garde champêtre; Moresnet ne date que d'une époque récente son indépendance. Les diplomates brodés du congrès de Vienne oublièrent de donner ce pays à un potentat. Ces choses-là n'arrivent qu'aux diplomates. Les collègues de Talleyrand et de Metternich, secouant d'une chiquenaude le tabac d'Espagne chu sur leurs jabots brodés, attribuèrent, psitt! ces hommes-ci aux Pays-Bas, psitt! ceux-là à la Prusse; ils furent distraits et en oublièrent quelques-uns. Excusons-les : ces paons n'eurent pas toute la tranquillité qu'ils désiraient; le passage lointain d'un aigle qui volait à grand vacarme, de clocher en clocher, avait effrayé leurs falotes cervelles.

« — C'est une situation bizarre que la vôtre, déclarai-je au marchand voisin de la gare à qui j'achetai du tabac en demandant des explications.

« — Pardon, me fut-il répondu, vous êtes ici en Belgique; Moresnet neutre est plus loin. Suivez la route.

« — Merci, monsieur.

« Avec sa tour aux arcades romanes et que surmonte une flèche élevée, ses maisons bien groupées, Moresnet apparaît une petite ville heureuse et tranquille. Les enseignes y sont pour la plupart rédigées en allemand; les rues sont propres. Sur la place, j'interroge un quidam qui, malheureusement, ignore le français. Je continue mon chemin; une modeste « restauration » m'attire : on débite là de

ces victuailles que l'Allemand poétique nomme « delicatessen » et produites par cet animal que le Français grossier nomme « cochon ».

« — Je suis bien, madame, demandai-je, à Moresnet? et j'insistai : Neutral-Moresnet?

« Un cordial sourire me répondit qui ne me satisfait pas.

« J'indiquai le sol du doigt :

« — Moresnet? Moresnet neutre? Ici?

« On me fit le geste qui, dans tous les pays du monde, signifie : Comprends pas.

« Je regardais avec désespoir les saucisses et les jambons, quand soudain ma placide interlocutrice, farouche, bondit, m'écarta avec violence, s'élança dans la rue et me ramena pantelant, mais vif, un de ses voisins.

« Je recommençai mes questions. On me répondit :

« — Vous êtes à Kelmis.

« — Où ça?

« — A Kelmis, en Prusse; vous venez de Moresnet neutre, vous l'avez traversé de part en part. Il faut retourner sur vos pas. Nous allons faire route ensemble, si vous voulez.

« J'acceptai. Je fis cette fois attention aux bornes-frontières et aux gabelous, et

quand je foulai le sol neutre, je me surveillai pour n'en point sortir à mon insu.

« On boit à Moresnet un petit vin blanc qui n'est pas sans saveur; il a un goût aigrelet de pierre à fusil, humble produit des coteaux de la Moselle ou du Rhin qui, comme tout ce qui vient d'Allemagne ou de Belgique, ne paye pas de droits de douane.

« Je retins un instant mon guide. Il m'apprit que Moresnet est beaucoup plus long que large et qu'en allant vers le nord je pouvais atteindre en une heure l'endroit fameux où se touchent le pays neutre, la Prusse, la Belgique et la Hollande.

« — Vous vous couchez sur le dos, quatre pavés vous supportent et vous êtes ainsi dans quatre pays.

« Ce divertissement ne m'a pas séduit, bien que l'endroit signalé eût, en plus de son cosmopolitisme, le mérite d'être le plus élevé de la Hollande (ce qui n'est pas beaucoup dire) et pût être ainsi l'endroit propice pour émettre une apostrophe solennelle en l'honneur des Pays-Bas.

« Je fus retenu par le plaisir que j'eus à choquer mon verre contre celui du garde champêtre, un bel homme d'aspect martial et de contenance digne.

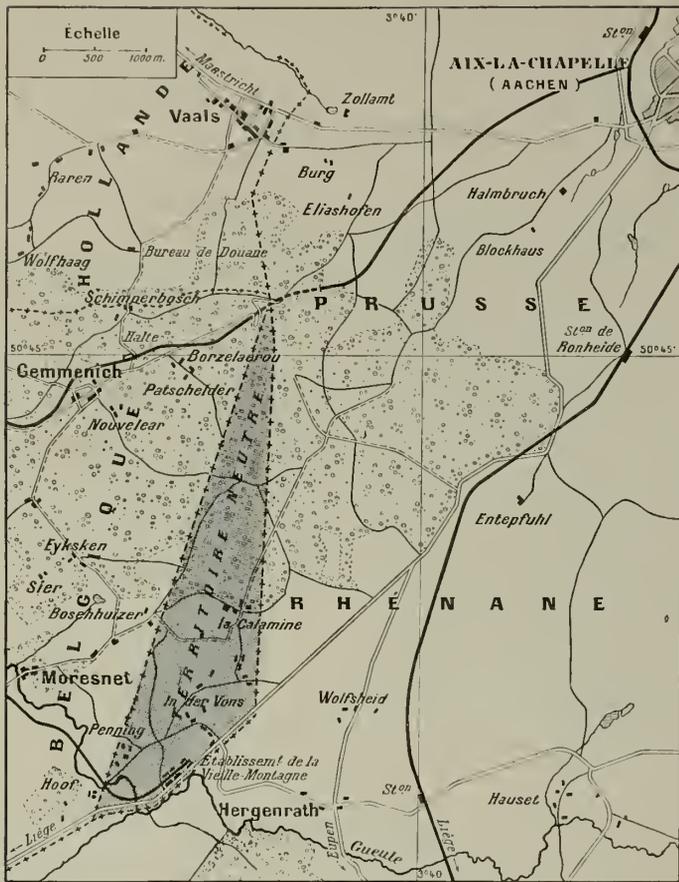
« Cet exécutif, qui est à lui seul la force publique, est évidemment un haut personnage, mais il n'en est pas plus fier



VISÉ : L'HOTEL DE VILLE (XVII<sup>e</sup> SIÈCLE).



VUE GÉNÉRALE DE LA CALAMINE (TERRITOIRE DE MORESNET).



CARTE DU TERRITOIRE NEUTRE DE MORESNET.

pour cela. C'était la première fois qu'il m'arrivait d'adresser la parole à tout un corps d'armée. J'étais intimidé comme il sied lors d'un début; sans cela, je l'aurais interrogé : faisait-il des grandes manœuvres? Songeait-il à envoyer une partie de lui-même en Chine? Mais ce corps d'armée d'aspect imposant n'encourageait pas les questions indiscretes.

« On parla d'Altenberg.

« — Où est-ce, Altenberg? demandai-je.  
 « — Ici, me répondit-on.  
 « Je ressautai :  
 « — Est-ce que je ne suis plus à Moresnet? Moresnet neutre? Neutral-Moresnet?

« On me rassura. Moresnet était toujours sous mes pieds, mais Moresnet s'appelle aussi Altenberg, Vieille-Montagne, Calamine, etc. On me renseigna : la Vieille-Montagne n'a rien de commun avec le Vieux de la Montagne, ni même avec une simple montagne; elle se distingue de ses congénères en ceci : qu'elle est un creux. C'est une montagne bien originale.

« Il y avait bien des questions à poser. L'une d'elles : « Auxquels de leurs protecteurs vont les sympathies des Moresnetois? » était superflue. Dans le petit cercle où j'étais, j'entendais dire de tel et tel : « C'est un Prussien, » avec un accent un peu hostile. Mais j'étais chez des Belges. Les Allemands sont d'ailleurs en majorité à Moresnet : deux mille à peu près sur quatre mille habitants. Tout ce monde fait le service militaire dans son pays d'origine; les vieux Moresnetois sont exemptés de cette corvée; ils ne sont pas nombreux, à peine deux cents; c'est le seul privilège de leur neutralité, mais c'est un privilège auquel ils tiennent et qu'on leur envie. S'il fallait opter entre les deux voisins, tout Moresnet se donnerait, paraît-il, à la Belgique par antipathie pour le militarisme prussien. Voilà au moins des gens qui ne s'en font pas accroire : ils jouissent des bienfaits de leur situation en toute simplicité, sans fanfaronnade; ils avouent ingénument leur bonheur; ils sont neutres, absolument neutres, et ne désirent pas sortir de leur neutralité; ils font chez eux d'intéressantes expériences sociales, ce qui vaut mieux que d'inventer des explosifs. La Société de la Vieille-Montagne veille au confort et à l'instruction de ses ouvriers : soins à domicile, bibliothèques, cours du soir, coopératives, tout cela est admirablement organisé. Le chef de la religion — *alias* M. le curé — est un homme actif et puissant, soucieux de réformes.

« Le fonctionnaire d'Aix-la-Chapelle et le commissaire d'arrondissement de Verviers, les deux tuteurs de Moresnet, ne s'occupent pas des affaires intérieures de leur pupille.

« Pourtant Moresnet eut de l'orgueil, des velléités d'indépendance : elle voulut créer des timbres-poste, des monnaies à elle; on lui confisqua sévèrement ces joujoux.

« Moresnet s'en console à l'ombre d'un drapeau spécial : noir, blanc et bleu, que l'horizon, la terre et le ciel figuraient étrangement à mes yeux dans l'espace, le jour de ma visite. Moresnet est heureux et n'a pas la moindre histoire. »

LES FACTEURS ALLEMAND,  
NEUTRE ET BELGE DE MORESNET.



L'ARMÉE BELGE EN MANŒUVRES : LA SOUPE AU CANTONNEMENT.

## LE LIMBOURG

*Une province tronquée. — L'ancien comté de Looz. Les villes — Hasselt : une ville où il ne se passe rien. — Tongres, la plus ancienne et la plus malheureuse des villes belges. — Saint-Trond, marché agricole. — La Campine, pays du rêve et de la désolation. — Tessenderloo. — Le camp de Beverloo. La question militaire en Belgique. — Le nouveau bassin minier de la Campine.*

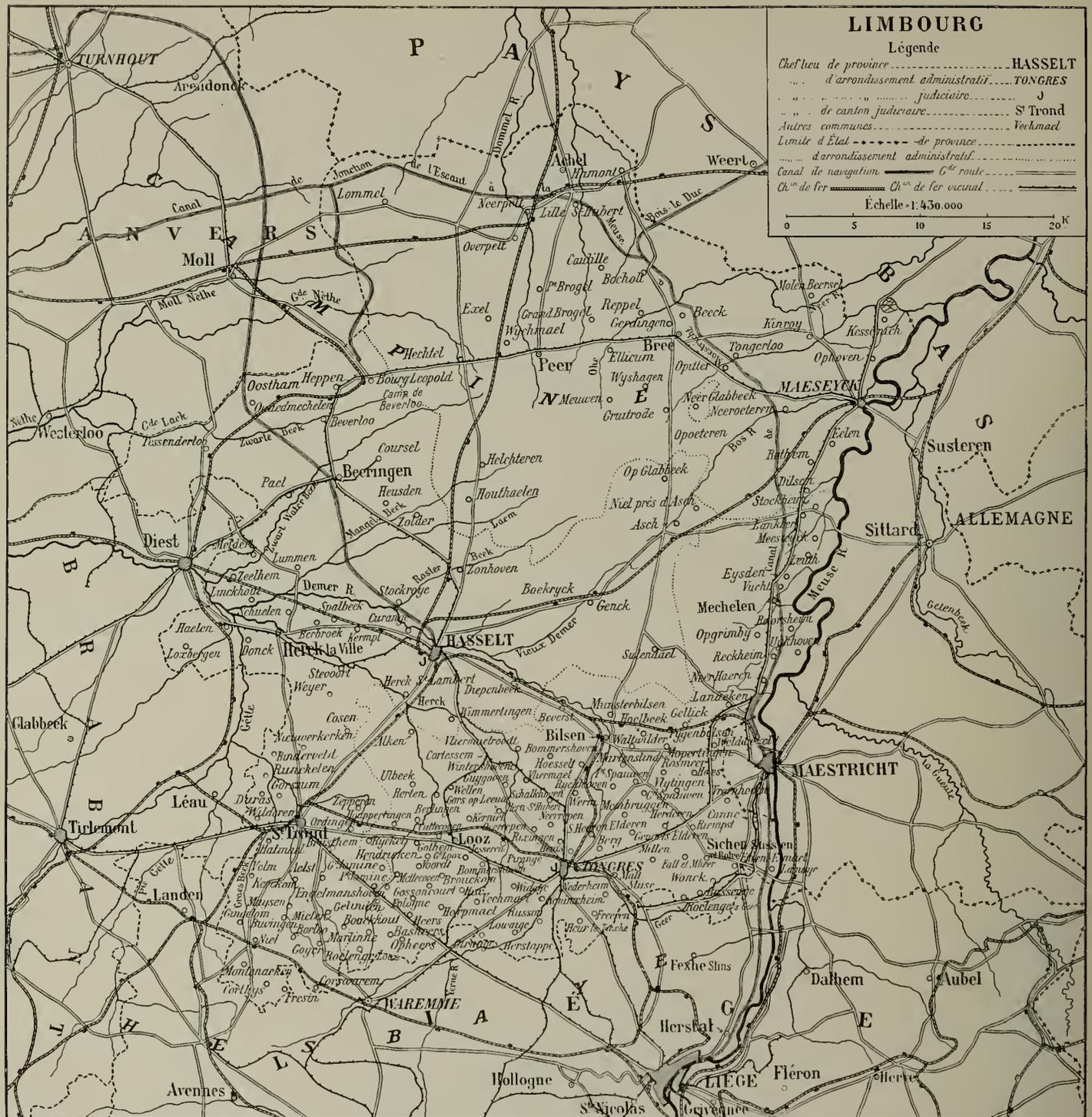


C'EST en somme tout à fait arbitrairement qu'on a donné le nom de Limbourg à la province qui s'étend au nord-est de la Belgique et qui, sous l'Empire français, formait avec le Limbourg hollandais actuel le département de la Meuse inférieure. Le département complet comprenait à la vérité une partie de l'ancien duché de Limbourg qui s'étendait au nord du pays de Franchimont, jusqu'aux environs de Mersen et de Fauquemont, et à l'est jusqu'aux portes d'Aix-la-Chapelle; mais depuis que le traité de 1839 (traité de paix entre la Belgique et la Hollande) a divisé en deux la circonscription administrative imaginée par la République française, le Limbourg ne comprend plus rien de l'ancien Limbourg. Il n'est guère constitué que du comté de Looz, qui, sous l'ancien régime, faisait partie de la principauté de Liège.

Formée d'éléments hétérogènes, c'est une province assez disparate et n'ayant point de véritable vie provinciale. Alors que les autres chefs-lieux des provinces belges ont des allures de petites capitales, Hasselt, chef-lieu de hasard, comme Arlon du reste, et qui ne fut choisi que le jour où Maestricht fut arraché de la communauté belge, n'est qu'une ville limbourgeoise entre autres villes limbourgeoises.

**Hasselt.** — Hasselt, pourtant, ou plutôt le pays de Hasselt pourrait du moins revendiquer la noblesse d'une haute antiquité. C'est probablement dans ses environs que la monarchie franque prit naissance. Le district qui s'étend entre Herck-la-Ville et Haelen s'appelle encore Vranckryk, et les prairies entre le Démer et la Laek portent le nom de Franchsbroek (marais franks).

Ces temps héroïques n'ont pas laissé d'autres souvenirs, et la ville même, proprette et claire à la vérité, n'a rien qui la distingue des autres villes flamandes. Sans son marché, où affluent les campagnards des environs, elle ne sortirait jamais, semble-t-il, du sommeil où elle paraît se complaire. L'histoire elle-même a l'air de l'éviter. Depuis les mystérieux et passablement légendaires rois franks qui durent quelque peu se massacrer en famille dans ses environs, Hasselt n'a plus guère vu ni personnages ni événements historiques, si ce n'est la fin de la guerre des Paysans dont les dernières bandes se firent tuer sous ses murs en 1799. Hasselt est une de ces villes où il ne se passe rien et où il semble que jamais rien ne puisse se passer. Elle en prend du reste un certain charme reposant et berceur qui séduit le touriste pressé. L'étranger qui, à la tombée du jour, traverse ses avenues croit errer dans un béguinage. Il regarde s'enfoncer dans le soir et le silence la ligne monotone des façades. Parfois, quelques vieilles gens, pour peu qu'il fasse beau, hument l'air sur le pas de leur porte, mais la plupart des maisons restent obstinément closes, et les lampes qui s'allument çà et là derrière les rideaux bien tirés ont l'air de n'éclairer qu'à demi. Cela



CARTE DU LIMBOURG.

rappelle en quelque manière les impressions brugeoises. Mais Bruges, en s'endormant, peut rêver à ses souvenirs. De quoi se souviendrait-on à Hasselt ?

Et le passant va le long des rues interminables, cherchant un peu de vie, et il finit par déboucher sur une place en boyau que décorent de vieux pignons. Quelques boutiques, quelques cafés engourdis et propres, un agent de police solennel qui fait les cent pas l'avertissent qu'il est enfin parvenu au cœur de la ville. Qu'il entre dans un de ces cafés, et s'il n'a point une figure, une coiffure ou un costume trop singuliers, si la bonhomie de son attitude parvient à endormir la méfiance instinctive du provincial et du Flamand, il verra comment la vie s'écoule monotone, confortable et mesurée dans cette paisible cité où les morts, les mariages et les naissances des notables sont les seuls événements dont on ait eu à s'occuper depuis environ cent ans. Les élections mêmes ne passionnent plus personne, tant le parti traditionnel et conservateur est sûr d'y garder son pouvoir.

Le matin, pourtant, si le visiteur s'engage dans le labyrinthe

des ruelles et des sentiers qui s'embranchent les uns dans les autres aux confins de la ville, il verra cette somnolente physionomie faire place à une certaine animation industrielle. Des chariots de grains, des haquets surchargés de futailles, des tombereaux bourrés de dragues encombrant le voisinage de grandes constructions noires et vétustes d'où s'échappe une forte odeur de froment. Ce sont les distilleries. Longtemps Hasselt eut le privilège de fabriquer le meilleur genièvre des Flandres, et le genièvre est la liqueur nationale, non seulement de la Flandre, mais encore de toute la Belgique. Il s'en débite chaque année des millions de litres. C'est cette eau-de-vie de grains qui alimente l'alcoolisme populaire, et la Chambre belge qui, dans un grand mouvement de vertu, a interdit l'absinthe, dont personne ne buvait, n'a pas osé priver le tâcheron de son petit verre, ni Hasselt de son industrie.

Les villes sont peu nombreuses dans la province de Limbourg et, sauf Tongres, peu intéressantes au point de vue historique et monumental; des localités comme Beeringen, Peer,

Brée, Reckheim et Stockheim n'ont rien non plus qui puisse attirer le voyageur curieux. Maeseyck, sur la Meuse et toute proche de la Hollande, montre une médiocre statue des frères Van Eyck, qui y sont nés, mais cela ne vaut vraiment pas le voyage.

**Tongres. Saint-Trond.** — Tongres, en revanche, parmi tant de villes mortes qui, dans la Belgique moderne et prospère, murmurent, en rappelant les splendeurs et les souffrances passées, un éloquent *Memento mori*, est une des plus émouvantes et des plus vénérables.

C'est probablement la plus vieille des villes belges; elle semble plus ancienne encore que Tournai, qui lui dispute cette gloire. On a naturellement voulu y voir l'*Aduatuca* de César, — il n'est, pour ainsi dire, pas de ville de l'est de la Belgique où l'on n'ait point placé cette errante citadelle, — mais son nom marque qu'elle fut plutôt à l'origine, si tant est qu'elle ait une origine pré-romaine, l'oppidum de la petite tribu gallo-germanique des Tongres dont parle Pline l'Ancien. Quoi qu'il en soit, dès le règne d'Auguste, Tongres était une des principales localités du pays. La grand-route militaire qui allait de Bavai à Cologne y passait; c'était une des principales étapes des légions et l'on en fit la capitale de la Germanie seconde. C'était alors, semble-t-il, une vaste et belle cité romaine: on y trouvait des bains, une basilique et d'opulentes villas. Malheureusement elle était trop rapprochée du Rhin pour ne pas être exposée aux premières invasions germaniques. Vers l'an 390, les Franks Saliens, établis dans le voisinage, la prirent et l'incendièrent. Ainsi commença une série de catastrophes inouïes, même parmi les villes belges. En 394, saint Séverin, évêque de Cologne, se rend sur les ruines de Tongres et décide de rebâtir la ville. On avait à peine commencé ce travail, quand les Alains et les Vandales ravagèrent le pays. Cependant la *Notice des Gaules* et l'*Itinéraire d'Antonin*, composés au commencement du v<sup>e</sup> siècle, mentionnent tous deux la cité de Tongres qui semblait avoir repris quelque importance au moment où Attila parut en Gaule. Il arriva devant Tongres en 450. Les habitants des campagnes, terrorisés par la horde hunique, s'y étaient réfugiés en foule. Ils s'y défendirent héroïquement; mais les remparts, mal rétablis, finirent par céder. Tongres fut pris, incendié et toute sa population massacrée. Cette fois rien n'échappa au désastre, et pendant près de deux cents ans il n'y eut, à la place où avait été Tongres, qu'un monceau de ruines recouvert de broussailles. En 617, saint Gondulphe, évêque de Maestricht, essaya de la rebâtir. Mais, suivant un chroniqueur, les ouvriers furent chassés par des bandes de loups et par de sinistres fantômes, de sorte que le bruit se répandit que le lieu était décidément maudit de Dieu. Cependant, du temps de saint Lambert, une population assez misérable parait s'y être fixée. Elle comptait quelques milliers d'habitants quand, en 881, les Normands détruisirent tout ce qu'ils trouvèrent debout. Les évêques de Liège, qui étaient seigneurs du lieu en vertu d'un diplôme de l'empereur Othon (980), firent ce qu'ils purent pour relever la ville. Mais en 1213, Henri 1<sup>er</sup>, duc de Brabant, assiège la ville, s'en empare, et la livre aux flammes. Et ce n'est pas fini! Durant le moyen âge, la malheureuse cité subit encore quelques sièges, quelques incendies, mais, du moins, ne lui arriva-t-il plus d'être détruite de fond en comble.



HASSELLT : L'ÉGLISE SAINT-QUENTIN.

Sa dernière catastrophe date du xvii<sup>e</sup> siècle. Dans la guerre de Louis XIV avec la Hollande, les gens de Tongres ayant favorisé le parti hollandais, le comte de Calvo, commandant de la garnison française de Maestricht, s'empara de la ville et y mit le feu (1677). Ce fut le dernier acte. Après tant de désastres, Tongres avait droit à la paix et au repos. Il semble aujourd'hui s'y complaire. Ses remparts, sa vieille porte de Visé ne sont plus que les souvenirs d'un passé guerrier et douloureux. Ils font penser à ces armures poussiéreuses, mélancoliques et comiques à la fois, qui ornent les salles désertes des musées de province. Ces fortifications oubliées ont l'air de veiller pacifiquement sur le sommeil d'un béguinage. Tongres a d'ailleurs d'autres souvenirs plus somptueux et plus émouvants: sa cathédrale et son cloître. Cette cathédrale fut fondée sous l'épiscopat de Gerbald, en 795,



Phot. Hermans.

HASSELLT : LE BASSIN DU CANAL.



Phot. Hermans.

HASSELLT : LA RUE HAUTE.



MAESEYCK : LA GRAND'PLACE.



MAESEYCK : UNE RUE.

achevée en 804 et consacrée par le pape Léon III en personne. Mais sa durée ne fut pas longue. En 881, les Normands la réduisirent en cendres. Reconstituée après le départ des barbares, elle fut incendiée de nouveau en 1170 par le comte de Looz, qui, se trouvant en querelle avec les évêques de Liège, avait pris Tongres pour se distraire. C'est probablement à cet édifice détruit qu'appartient l'admirable cloître roman qui subsiste aujourd'hui à quelques pas de la cathédrale actuelle. La même émotion ressentie sous les voûtes du cloître de Nivelles vous ressaisit ici. Les deux vénérables édifices se ressemblent. Tous deux appartiennent au roman le plus pur et le plus ancien; tous deux ont gardé intacte l'empreinte des rites émouvants et solennels de la grande religion du XIII<sup>e</sup> siècle.

A Tongres comme à Nivelles, le préau s'entoure d'une galerie ajourée d'arcades en plein cintre dont les archivoltes retombent sur des colonnettes isolées ou géminées, historiées de chapiteaux feuillus, et rien n'égale la grâce simple de ce promenoir des prières qui, de tant d'anciennes oraisons, a gardé comme un écho musical.

Toute proche, l'église énorme et magnifique semble protéger de sa masse dardée vers le ciel l'humble cloître qui lui a donné naissance. C'est une admirable construction de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle fut achevée en 1240, sauf la tour et l'abside qui sont du XV<sup>e</sup> siècle. Cette tour est fort belle. De la vertigineuse poussée de ses 74 mètres, elle s'élanche contre le double épaulement de ses contreforts en retrait, ornée de haut en bas de pinacles à crochets, avec trois étages de hautes fenêtres ogivales à meneaux flamboyants. Une balustrade ajourée court le long de la face latérale, masquant les toitures des bas côtés. En haut des contreforts qui les séparent, les fenêtres sont mi-parti rayonnantes et flamboyantes.

Mais l'intérieur du temple est plus saisissant encore.

« En un instant, dit Camille Lemonnier dont les cathédrales flamandes exaltent toujours le lyrisme, nous sommes transportés dans la pompe et la magnificence. Un hymen de styles et d'époques s'accomplit sous nos yeux; l'ogival primaire des nefs, du transept droit et du chœur se marie, dans le rond-point du chœur, dans le transept gauche et les chapelles des bas côtés, à l'ogive du XV<sup>e</sup> siècle.

« Le cuivre, la couleur, la lumière s'accordent, dans l'âme et blanche église, pour glorifier Marie, la céleste patronne du lieu; son image, sous la forme d'une

très vieille statue polychromée, les joues enluminées d'un nuage rose, une épée retombant aux plis de la robe, continue de sourire en un coin du transept gauche, d'un pâle et fragile sourire qui semble s'égarer sur les mères venues là gémissantes, et leur verser des consolations, au nom du divin martyr qu'elle berce dans ses bras.

« Depuis des siècles les générations amoncellent en son honneur, dans le trésor de l'église, les ors, les soies brochées, les joyaux, une miraculeuse fortune qui remplit des armoires et forme comme le viatique terrestre de la Bonne Dame dans son pèlerinage à travers la souffrance humaine...

« Bien plus que les cendres et les os des chrétiens suppliciés, ce sépulcre de perles et de métaux précieux nous paraît renfermer les gloires en poudre de la ville; la grande momie y repose dans les bandelettes, sur un lit royal, ayant en ses creuses orbites, à la place du soleil et de la vie, le nocturne étincellement des pierres de la mort, l'émeraude verte comme la chair des cadavres, le rubis pourpre comme le pleur d'une plaie, la topaze où se reflète la jaune lueur des cierges. Les boulets du comte de Calvo, après tant d'autres cataclysmes qui l'avaient épuisée, ont fait couler par leurs brèches ce qui restait encore de la cité héroïque. Elle est morte spirituellement; le geste misérable qu'elle ébauche encore n'est que l'automatique ébranlement de la vie des corps. Depuis deux siècles, les orgues de Notre-Dame prolongent sur sa forme décomposée le bourdonnement des *De profundis*.»

On ne peut mieux rendre l'impression mélancolique et recueillie que Tongres laisse au visiteur.

Saint-Trond, situé à l'extrême-ouest de la province, au milieu d'un pays agricole où se retrouve la fertilité de la Hesbaye, est demeuré plus vivant. Siège d'un important marché, c'est une agréable petite ville de près de 14 000 habitants, qui a une jolie grand'place, dont les maisons de différents styles racontent au visiteur les transformations de l'architecture aux Pays-Bas. Au centre se trouve le coquet beffroi de 1606, surmonté d'un campanile bulbeux qui s'effile en flèche. Non loin se dresse Notre-Dame, débris plus ou moins délaissés d'une vieille et belle église dont Albert Dürer vit la première tour. C'est tout ce qui reste de la ville, qui s'est bâtie autour du monastère fondé par saint Trudon, parent de Pépin de Landen. Près de ces monuments vénérables, la cité moderne étend ses rues larges, propres et endormies, que réveille périodiquement le marché agricole.



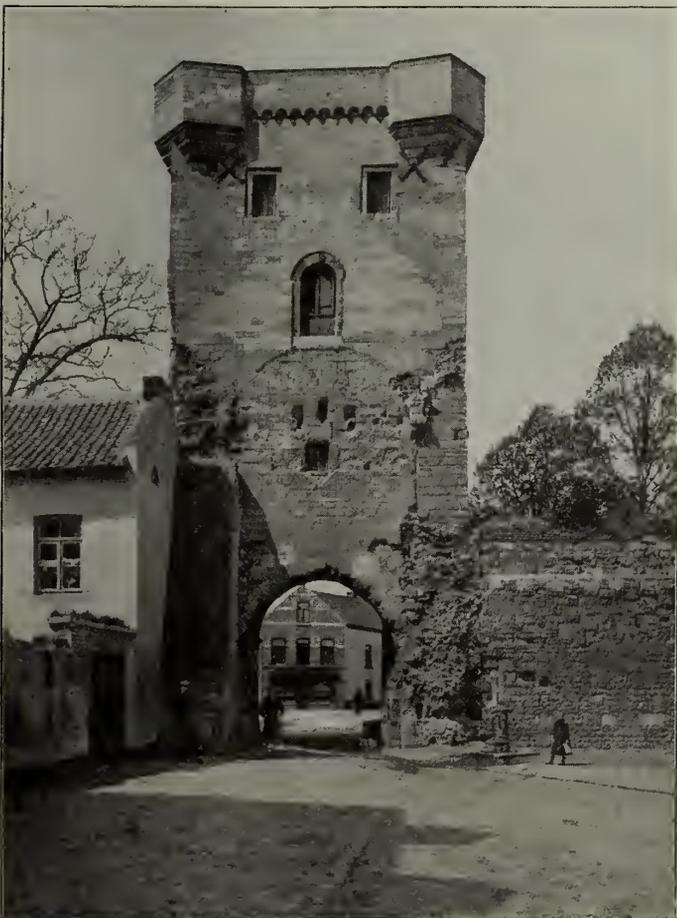
ENVIRONS DE MAESEYCK.

**La Campine.** — La province de Limbourg est à peu près divisée en deux par le Démer, affluent de la Dyle qui arrose Hasselt. Au sud le pays est bien cultivé et abondamment peuplé, comme la plupart des districts belges. Au nord nous retrouvons cette contrée déserte et sablonneuse que nous avons déjà entrevue aux portes d'Anvers : la Campine. C'est un étrange et dramatique pays dont l'âpre désolation et l'aridité continue frappent dès l'abord le voyageur le moins imaginaire. Voltaire, qui, dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, le traversa en compagnie de M<sup>me</sup> du Châtelet, laquelle y possédait des terres, data les lettres qu'il écrivit du château délabré qui appartenait à son amie : « En Barbarie. » Et le fait est qu'aujourd'hui encore, on a bien, quand on le parcourt, l'impression de la barbarie. D'immenses bruyères, traversées de routes à peine frayées et creusées d'ornières profondes, de vastes marais peuplés de cigognes et de hérons, de pauvres villages composés de véritables huttes bâties en torchis et couvertes de chaume, où l'église seule — généralement toute récente — et quelques rares maisons sont en briques, et, dans ces villages, une population défiante, misérable et comme terrorisée. En vérité, ne se croirait-on pas là aux confins du monde, à des lieues de ces grandes villes et de ces belles campagnes qui, pourtant, sont toutes proches? Bois, landes, sapins, étangs, bruyères, marais se succèdent imperturbablement dans leur mélancolique et souveraine beauté. Parfois le terrain ondule. Des dunes se forment, souvent éphémères, car le vent les déplace, à moins que les arbres ne viennent les fixer. Le promeneur y monte dans le vain espoir de voir d'autres horizons. Mais, tout autour de lui, le tapis roux, vert sombre, se prolonge à l'infini. On dirait qu'il amortit le bruit des pas, car sur le paysage règne un silence sacré : rien ne bouge. On baisse instinctivement la voix, et l'on chemine le cœur étreint. Des heures durant on marche sans voir un être humain. Rarement, on découvre de loin, au ras du sol, un toit de chaume qui fume, ferme isolée, tapie au milieu d'un maigre champ de pommes de terre ou d'avoine ; de temps en temps, sur une butte de sable, un calvaire tragique dresse ses bras en croix, seuls indices de la vie sociale. Et à tous se rapporte une histoire mystérieuse : un voyageur assassiné qui revient, une sombre aventure d'hostie sanglante, d'enfant égorgé par des sorcières, ou de criminel



Phot. Hermans.

TONGRES : LA CATHÉDRALE.



TONGRES : ANCIENNE PORTE DE VISÉ.

saisi par le diable. Nous sommes au pays de la foi et de la terreur. Toutes les légendes, toutes les superstitions du vieil Occident chrétien semblent s'être réfugiées là. Parmi les Flamands blonds, on y trouve une race d'hommes particulière, qui a un langage et des mœurs spéciales, et que dans le pays on nomme « Tuiten ». Ils exercent des métiers ambulants : ils sont colporteurs, chaudronniers, fondeurs d'étain, ou ils possèdent des secrets pour guérir les bêtes. A certaines époques de l'année, ils partent pour exercer leur industrie dans les pays voisins, en Hollande, en Frise, dans le Hanovre, jusqu'en Scandinavie. Leur idiome est un flamand bizarre, plein de mots étrangers et, assure la tradition, de mots juifs. Cette population singulière vit entre elle, se marie entre elle, et forme une sorte de corporation fraternelle. D'où viennent-ils? Appartiennent-ils au même groupe ethnique que les Tziganes? Faut-il y voir les derniers survivants des premiers habitants du pays? On ne sait. Aussi bien leur nombre diminue-t-il d'année en année. Si arriérée, si lointaine que soit la Campine, la civilisation administrative la pénètre cependant peu à peu et chasse devant elle les survivances de cette pittoresque sauvagerie.

La population campinoise tout entière a pourtant gardé une rudesse de mœurs qui lui est particulière. M. Georges Eekhoud a puissamment décrit ses violentes kermesses, qui viennent mettre tout à coup la folie d'un plaisir débridé dans l'existence recluse et monotone de ces pacants opiniâtres, et qui se terminent rarement sans coups de couteau.

Ignorant, brutal, fermé à tout ce qui vient du dehors, ce peuple commande pourtant la sympathie par l'opiniâtreté héroïque qu'il met à féconder le sol ingrat où il vit. La Campine désolée s'étendait jadis en effet beaucoup plus loin qu'aujourd'hui. De vastes territoires, tel le Hageland (pays des haies) dont les sables stériles et les halliers, remplacés maintenant par de belles cultures, occupaient le nord-ouest du Brabant, ont été fertilisés,



Phot. Hermans.

TONGRES : LE GEER ET LE BOULEVARD EXTÉRIEUR.

et dans le centre même de la région sablonneuse on voit aujourd'hui des oasis de champs fertiles qui parsèment la surface des landes. Dans beaucoup d'endroits, le sable, d'origine océanique, ne fait que recouvrir d'une couche d'un peu plus d'un mètre l'argile primitive, et il suffit de la ramener à la surface afin de la mélanger au sable pour obtenir un terrain de culture. Mais on peut aisément se rendre compte de ce qu'il faut de travail, pour arriver à ce résultat, à des paysans qui ne disposent d'aucun capital et qui ignorent tout des perfectionnements récents de l'agriculture. Leur rudesse est la rançon de leur opiniâtre labeur.

Aussi bien cette rudesse se tempère-t-elle d'un mysticisme ardent et tendre. Aucune province de la Belgique n'est aussi profondément religieuse que la Campine et le catholicisme y prend un aspect particulier qu'un écrivain du pays, M. Georges Virrès, a su analyser en quelques pages pleines de finesse et d'émotion.

Voici comment il décrit la Toussaint en Campine :

« L'horizon est bas, une cendrée fine descend de la nue; la fête de tous les Saints appelle les fidèles à l'église. Hier, par une journée plus froide et plus claire, paysannes et paysans, déjà endimanchés, ont suivi les routes, les sentiers, pour aller confesser leurs péchés aux prêtres. Malgré l'état de grâce du village, une tristesse infinie plane sur la contrée; il y a comme un pressentiment de deuil dans les haies, les buissons, les arbres où l'automne s'exprime en accents véhéments. La Commémoration du lendemain, le souvenir des trépassés hante le pays; pas un coin de terre qui ne présente une apparence navrante, et le ciel s'obscurcit davantage et la nuit monte.

« Les morts du cimetière seront-ils réchauffés par les prières des vivants, dans le sol gras et humide de cette arrière-saison?

« Ici la visite des tombes, les fleurs portées à la croix noire, aux pierres grises, sont inconnues des rustres. On passe chaque jour près du champ funèbre; les sépultures apparaissent au milieu du village. Mais, durant ces heures d'anniversaire, tous ressentent

au cœur quelque blessure; des filles jeunes encore ont pleuré sur les pages de leur livre de prières; une aïeule essuya ses pauvres yeux fanés.

« O Dieu, le Créateur et le Rédempteur de tous les fidèles, accordez aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes la rémission de tous leurs péchés, afin qu'elles obtiennent par nos très humbles prières le pardon qu'elles ont longtemps désiré. Vous qui, étant Dieu, vivez et régnez. »

« Les esprits demeurent imprégnés de ces paroles; il n'y aura pas une dissonance entre les âmes et l'image des choses; la terre et le ciel perpétuent l'imploration, tandis qu'après l'office les paysans regagnent leurs chaumes et que les bouches demeurent closes.

« Chez nous, dans le village obscur, l'Avent s'annonce par une petite cloche, qui sonne, sonne chaque soir durant une heure, jusqu'à ce que Noël ébranle enfin le clocher de triomphants alléluias. Quelques vieux parchemins attestent l'aventure d'un homme égaré dans la garrigue marécageuse et qui, entendant sonner

la cloche du village, retrouva son chemin. Sa reconnaissance fut généreuse, puisque depuis ce temps — et on était à l'époque de la domination d'Espagne — la fondation pieuse du voyageur perdu donne l'essor, toutes les fins d'année, pendant les jours d'Avent, aux tintements pressés de la campane qui passent et repassent dans la nuit, et que la bise promène sur la Campine d'hiver.

« Ainsi l'Église nous apparaît comme le port, le havre de grâce et de repos; alors que dans la bruyère lointaine — si semblable aux immensités marines — des âmes s'inquiètent et gémissent, elle appelle et déjà reconforte. Quand une étoile scintille au sommet de la tour, c'est le phare qui s'allume. »

Telle est bien la Campine religieuse, la Campine des pèlerinages et des pénitences succédant aux kermesses bataillennes et luxurieuses, et les graves accents de cette religion primitive s'ajoutent à un pittoresque que les peintres belges n'ont cessé d'exploiter. Il y a, en effet, en Belgique, une école de la Campine, comme il y a une école de l'Escaut, une école de la Lys, une école de Tervueren. Depuis Théodore Baron, Louis Dubois et Théodore Verstraete, jusqu'à Jakob Smits qui a souvent traduit avec beaucoup de puissance les émotions de la Campine religieuse, une quantité de peintres se sont inspirés de ce pays de la solitude et de la désolation. Ils se groupent généralement dans les plaisantes et accortes auberges de Genck, bourg pittoresque perdu au milieu des bruyères entre Hasselt et les bois de Gruytrade.

Ce qui rend les environs de Genck particulièrement séduisants, ce sont de vastes marais qui, grâce au fond de sable, demeurent limpides et forment, dans la bruyère rousse, de grandes nappes d'argent.

C'est du reste la partie la plus sauvage du pays et la moins peuplée. Dès que l'on a quitté Genck, ses auberges de peintres et son sanatorium — car ce pays désolé est extrêmement salubre, — on entre dans la bruyère infinie. Au nord, il n'y a plus que quelques hameaux perdus loin des routes, et il faut gagner le canal de la Campine qui, traversant les deux provinces de



Phot. Hermans.

TONGRES : LA STATUE D'AMBIORIX.

Limbourg et d'Anvers, joint la Meuse à l'Escaut, pour retrouver quelques cultures, quelques villages, un peu de vie.

**Tessenderloo.** — **Souvenirs de la guerre des Paysans.** — A l'ouest de la province, entre Hasselt et Diest, quelques oasis de culture viennent interrompre cette monotone bruyère. Voici d'abord Lummen, dont les maisons basses s'étalent aux confins des sapinières campinoises et des prés du Hageland, et que domine le vieux château du Burg où vécut ce terrible sire de Lumay, capitaine des Gueux, qui prit la Brielle. Plus loin, vers le nord, voici Tessenderloo. De petites maisons basses bordent la chaussée et masquent des champs de pomme de terre clairsemés. Puis tout à coup la rue se rétrécit, les toits se tassent, une tour trapue, appuyée sur des contreforts en brique, apparaît. Nous sommes au cœur du petit village qui fut un temps la capitale de ce vieux pays aux frontières indéterminées, la Taxandrie.

Il tient tout entier à l'ombre d'une église autrefois dépendante de la grande abbaye de Tongerlo. C'est un vieux temple singulièrement émouvant et dont la dévotion à la fois méfiante et attendrie précise à merveille ce catholicisme campinois que M. Georges Virrès évoquait. Le mobilier est pauvre, l'église presque misérable, et tout à coup, dans le demi-jour mystérieux qui tombe des voûtes, apparaît un admirable jubé, un des plus purs joyaux de l'art religieux des Flandres. C'est une floraison de pierre inouïe. On dirait un hallier fantastique, où les pampres, les liserons, les fougères se mêleraient confusément pour monter à l'assaut d'un invisible édifice.

C'est une profusion d'ornements touffus qui, de pilier en pilier, s'accrochent, s'enlacent, se nouent, se dénouent, retombent et jaillissent, donnant à ce merveilleux fouillis l'animation d'un feuillage remué par le vent.

Évidemment nous touchons ici à l'agonie du gothique, et, dans cette fantaisie d'imagier, nous sommes loin du grand style des belles époques. Mais ce joyau de pierre, perdu dans cette pauvre église, au milieu d'un pays oublié, donne au touriste la joie de l'inédit, de la découverte, et le raffinement décadent qu'il étale est dans ce pays écarté un charme de plus.

Situé aux confins du Limbourg, du Brabant et de la province d'Anvers, Tessenderloo est bien le cœur de l'ancienne Taxandrie. C'est dans ce vieux pays égaré loin des villes que commença en 1798 cette guerre des Paysans qui renouvela les horreurs et les héroïsmes de l'insurrection vendéenne. Ce peuple, qui s'était révolté contre Joseph II pour défendre les privilèges du clergé, subit avec colère l'application des lois de la Révolution. La suppression du culte catholique et la conscription provoquèrent une brusque révolte de toute la population rurale qui se jeta dans l'insurrection avec une héroïque et folle imprévoyance. Mal armées, mal dirigées, les bandes des révoltés furent promptement défaits par quelques régiments envoyés contre elles. Mais alors commença une sorte de chouannerie où l'on commit de part et d'autre d'affreuses cruautés. Il fallut pour la réduire les terribles moyens employés dans le Bocage et dans la



TONGRES : LE MARCHÉ AUX BESTIAUX.

Vendée. Des colonnes mobiles parcoururent les campagnes, emprisonnant les suspects, prenant des otages pour s'assurer la fidélité des communes, fusillant, après un simulacre de procès, les malheureux désignés par l'autorité. La guérilla se prolongea pourtant pendant plus d'une année. Ces malheureux paysans, qui subissaient le contre-coup d'une situation violente à laquelle ils ne comprenaient rien, furent, avec un héroïsme absurde et ingénu, les derniers martyrs de l'ancien régime en Belgique. Leur révolte fut le dernier soubresaut du particularisme farouche; en eux se révolta l'âme traditionnelle et méfiante de la vieille Taxandrie, et, quoi qu'on pense de la légitimité de leur insurrection, on peut les appeler, comme M. Georges Eekhoud qui leur a consacré un roman émouvant et dramatique : *les Fusillés de Malines*, les « martyrs de la cause patriale ».

« Moi, qui chéris et vénère, dit-il à la fin de son livre, la mémoire de ces patriotes impolitiques, j'essayai de fixer leurs traits et de reproduire leur rôle en ces pages votives.

« A cette fin je ne recourus point à des incantations redoutables. Aux cœurs aimants, l'intensité de la tendresse suffit pour conjurer les élus. Non, j'ai simplement entrepris le pèlerinage aux campagnes qu'ils hantèrent. Là, m'étant imprégné de leur atmosphère natale et de l'immuable mélancolie de leurs garrigues; convaincu de l'atavisme des terriens autant que de la perpétuité du terroir, j'ai retrouvé la chair de leur chair et le sang de leur sang!

« Que de fois, en cette arrière-saison, aux lueurs d'un couchant qui transforme en rubis les améthystes des bruyères, à cette heure humide et crépusculaire où les voix des angélus prennent de rauques intonations de tocsin, ai-je senti l'approche d'une occulte présence, exaspérant encore l'éloquence farouche et la poésie troublante de ce pays suggestif entre tous!

« Dédaigneuses du ciel même, les âmes nostalgiques revenaient à leur patrie terrestre, et chez un plastique moissonneur, chez un braconnier qui me dévisageait au passage et me saluait d'un pathétique bonsoir, je retrouvais la voix passionnée, les yeux héroïques, les lèvres frémissantes, l'allure intrépide, l'incarnation complète des fusillés du 23 octobre 1798. »

Émouvante évocation, traduisant très exactement le charme étrange de ce pays monotone qui semble la patrie des rêves et des fantômes.



HASSELLT :  
MONUMENT DE LA GUERRE DES PAYSANS.

**Le camp de Beverloo, Bourg-Léopold. L'armée belge et la question militaire en Belgique.** — Ces plaines désolées de la Campine, ces vastes solitudes incultes se prêtaient à merveille à l'installation d'un de ces camps d'exercices nécessaires à l'instruction des armées modernes. C'est dans les environs du petit village de Beverloo, au nord-est de la province de Limbourg, que ce camp a été établi, et toutes les troupes belges y font, à intervalles réguliers, des périodes d'exercices. Un tel mouvement d'hommes a forcément modifié le pays, et, depuis une cinquantaine d'années que le camp existe, on a vu naître dans ses environs un village nouveau, ou plutôt une petite ville que l'on a nommée Bourg-Léopold, en l'honneur du



ARTILLERIE EN POSITION D'ATTENTE.

roi. L'impression de cette agglomération toute moderne et toute militaire dans ce vieux pays de landes et de dunes a quelque chose d'extrêmement curieux : un aspect définitif dans le provisoire qui, par certains côtés, fait penser à ces villes américaines, nées d'hier et peuplées tout entières d'immigrés récents, ou à ces faubourgs de grandes villes où se concentre une population louche et dangereuse.

Le bourg s'est bâti tout le long d'une large chaussée. De chaque côté du pavé se rangent des maisons basses, toutes destinées à l'alimentation et surtout au plaisir du soldat. Petites épiceries interlopes, cabarets, cafés-concerts et cantines dont les rideaux tirés accentuent l'air borgne, et dont les enseignes aguichantes ou naïves portent en grosses lettres : « A l'oie grasse, » « A la plus belle fille du monde, » « Au lion de Flandre, » « Au repos du soldat, » « A Gambrinus, » « A l'Alcazar, » « Au vieux grenadier, » « Au palais indien, » et autres promesses de plaisir ou de boisson. Dans l'entrebâillement des portes, on aperçoit des filles mal peignées, les cheveux piqués d'une fleur ou d'un ruban, assises sur des banquettes de moleskine, le long d'un mur garni d'un papier à ramages, couvert de plaques graisseuses et décoré de chromos héroïques. Tout un petit monde de cantiniers et de cabaretiers s'est groupé là pour vivre du soldat, et rien n'est curieux comme la poussée de ce misérable et honteux trafic au milieu de ce pays traditionnel et religieux. Peu à peu d'ailleurs, les descendants des premiers colons, enrichis de la paye du soldat, ont fini par se ranger, par s'embourgeoiser, par prendre des professions honorables, laissant à d'autres les petits commerces inférieurs, origine de leur fortune, puis, autour d'eux, un embryon de village s'est formé, qui a grandi, s'est engraisé, prospéré, et aujourd'hui Bourg-Léopold, à deux pas de l'énorme camp, est presque une ville avec une grande basilique moderne construite dans le roman d'école qui caractérise l'architecture religieuse du XIX<sup>e</sup> siècle, une gare importante, des rues bien tracées, une place, des hôtels et des cafés reluisants.

A quelques pas de cet embryon urbain, voici du reste la gaieté des chalets et des villas où les officiers logent leur famille. Elles s'entourent de jardins soigneusement entretenus et, à tout moment, quand on chemine le long de cette aimable route bordée de bois et de taillis, une percée vous découvre un auvent de tuile, un pignon de cottage, dans la joie d'un parterre de roses, la robe blanche d'une jeune fille qui joue au tennis, la note rouge d'une ombrelle cheminant parmi les bocages. C'est, à deux pas du vilain village des cantiniers, l'atmosphère élégante d'une villégiature bourgeoise.

Mais nous approchons du camp. Voici ses baraquements qui se prolongent au loin dans la plaine silencieuse et morne. On y

trouve la vie active et réglée d'une cour de caserne, le va-et-vient des équipes, le groupement des bataillons pour l'exercice quotidien, la flânerie désœuvrée des sous-officiers.

Le camp de Beverloo peut loger 20 000 hommes, mais, sauf en temps de manœuvres, il n'abrite jamais une telle population militaire. L'armée belge, d'ailleurs, n'est pas très nombreuse.

Son effectif total en temps de paix est actuellement (1911) de 47 540 hommes, dont 3 540 officiers et 4 800 « civils militaires », et de 10 000 chevaux. En temps de guerre, les effectifs devraient atteindre 100 000 hommes, 21 000 chevaux, 2 000 voitures pour l'armée de campagne, 70 000 hommes pour la défense des forteresses. Mais il est certain qu'il y aurait un énorme déchet.

L'armée belge se répartit comme suit :

#### PIED DE PAIX.

##### *Infanterie.*

1 régiment de carabiniers, 1 régiment de grenadiers, 3 régiments de chasseurs à pied, 14 régiments de ligne. Chaque régiment compte 3 bataillons actifs, 1 bataillon de réserve et 2 bataillons de forteresse, sauf le régiment des carabiniers qui compte 4 bataillons actifs, 1 bataillon de réserve et 3 bataillons de forteresse. L'infanterie comprend, de plus, un corps de discipline et de correction, une école des cadets, une école des pupilles de l'armée. Les 49 régiments d'infanterie forment un effectif de 27 600 hommes (pied de paix).

##### *Cavalerie.*

2 régiments de chasseurs à cheval, 2 régiments de guides, 4 régiments de lanciers, tous comprenant 5 escadrons actifs et 1 escadron de dépôt. Les régiments de cavalerie forment un effectif de 5 650 hommes et 5 500 chevaux.

##### *Artillerie.*

1<sup>o</sup> 8 régiments composés comme suit : régiments impairs : 1 état-major de régiment, 6 batteries montées actives, 2 batteries de réserve et 1 dépôt. Régiments pairs : 1 état-major de régiment, 6 batteries montées actives, 1 batterie de réserve et 1 batterie de munitions.

2<sup>o</sup> Deux groupes de 2 batteries à cheval.

Chaque batterie montée active comporte, en temps de paix, 84 hommes et 52 chevaux.

3<sup>o</sup> Artillerie de forteresse.

Position fortifiée d'Anvers : 30 batteries actives, 20 batteries de réserve et 1 dépôt.

Position fortifiée de Liège : 12 batteries actives, 4 batteries de réserve et 1 dépôt.

Position fortifiée de Namur : 9 batteries actives, 3 batteries de réserve et 1 dépôt.

L'artillerie de forteresse compte 244 officiers, 3 417 hommes et 38 chevaux. Il y a en outre 3 compagnies spéciales d'artillerie : ouvriers, artificiers, armuriers.

##### *Génie.*

Composé d'un régiment, divisé en 4 bataillons ; 1 dépôt et 1 service spécial ; compte 164 officiers, 1 548 hommes, 49 chevaux et 200 civils.

##### *Train.*

Le régiment du train compte 29 officiers, 290 hommes et 287 chevaux.

Pour une population de plus de 6 000 000 d'âmes, c'est là une armée assez faible, et encore depuis quelques années les effectifs ne sont-ils jamais au complet. Il est vrai que la Belgique est neutre et que sa neutralité lui a été garantie par les puissances. La conférence de Londres, en effet, dans son protocole du 20 janvier 1831, avait déclaré : « La Belgique formera un État perpétuellement neutre. Les cinq puissances lui garantiront cette neutralité perpétuelle, ainsi que l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire. Par une juste réciprocité, la Belgique sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres États et de ne porter aucune atteinte à leur tranquillité intérieure et extérieure. » On ne pouvait être plus formel. Mais les actes subséquents, c'est-à-dire le projet de traité dit des 18 articles, puis le traité définitif des 24 articles et le traité de paix de 1839

entre la Hollande et la Belgique ne font plus mention que de la neutralité, sans parler ni de l'intégrité, ni de l'inviolabilité du territoire. Il s'ensuit, à n'en pas douter, que la Belgique a le droit et le devoir de veiller elle-même à sa sûreté. Cette considération, qui lui est spéciale, apporte un appoint important à la thèse soutenue par la grande majorité des auteurs et suivant laquelle, à défaut d'une dispense expressément stipulée dans le traité qui reconnaît à un État la neutralité perpétuelle, cet État a non seulement le droit, mais aussi le devoir, de s'armer pour défendre ces éléments essentiels de son indépendance.

Pour ne parler que de ce *droit*, il peut d'autant moins être contesté à la Belgique que la conférence de Londres n'est jamais revenue sur sa déclaration du 27 janvier 1831, dans laquelle, définissant les conséquences de la neutralité, elle ajoutait à son texte du 20 janvier, ainsi conçu : La Belgique ne peut « porter aucune atteinte à la tranquillité intérieure ni extérieure des autres États », les mots suivants dont la portée est indiscutable : « ... en conservant toujours le droit de se défendre contre toute agression étrangère. »

Sous le second Empire, dans la crainte de la politique conquérante de Napoléon III, il était de tradition de compter sur le secours de l'Angleterre, à qui Anvers devait servir de tête de pont en cas d'invasion française.

C'est en vertu de cette tradition que le grand port de l'Escaut, solidement fortifié, est encore considéré, en théorie du moins, comme le « réduit national ». L'orientation de la politique européenne a pourtant tout à fait changé et c'est vers la frontière de l'Est que se portent les regards de ceux des Belges qui craignent, sinon pour l'indépendance du pays, du moins pour l'inviolabilité du territoire. Si personne ne songe, en effet, à accuser l'Allemagne d'entretenir des projets d'annexion ou de conquête, il est impossible de ne pas remarquer l'énorme intérêt qu'elle aurait, en cas de guerre avec la France, à faire passer ses armées par le territoire belge pour éviter la ligne de défense Toul-Verdun. Il est infiniment probable en ce cas que les armées françaises envahiraient la Belgique de leur côté, et que le pays redeviendrait le champ de bataille de l'Europe.

Or, quel que soit le progrès des idées pacifiques, quel que soit l'équilibre politique actuel, l'Europe vit dans la crainte perpétuelle de ce conflit. Elle admettra donc que la Belgique cherche à se garantir des conséquences de cette funeste éventualité et à se donner une armée capable de défendre les forts de la Meuse, et de faire réfléchir un envahisseur qui songerait à emprunter de force son territoire pour tomber plus rapidement sur l'adversaire.

Non seulement elle l'admet, mais elle souhaite que cette neu-



ARRIVÉE AU CANTONNEMENT.

tralité soit inattaquable. Aussi est-ce à la fois sous la pression de l'opinion publique belge et sous la pression de l'opinion européenne que le Parlement, malgré l'opposition d'un groupe important du parti au pouvoir, a consenti à modifier une organisation calquée sur le système de Napoléon I<sup>er</sup>. Jusqu'en 1909 la Belgique, en effet, avait conservé la conscription par le tirage au sort, et le droit pour ceux qui ont tiré un mauvais numéro de se faire remplacer à prix d'argent. Le remplacement était même devenu une institution officielle, et c'était le département de la guerre qui se chargeait, moyennant un prix fixé par le ministre, de trouver un remplaçant à ceux qui le demandaient. Depuis longtemps ce système était condamné, tant au point de vue militaire qu'au point de vue politique; il choquait le sentiment d'égalité de la plus grande partie de la population, il apparaissait comme un injuste privilège de la fortune. Aussi y a-t-il environ trente ans qu'un mouvement s'est dessiné en faveur du service personnel et général, avec réduction du temps de service.

La majorité catholique, qui pourtant comprenait de nombreux partisans d'un nouveau régime militaire, lui a fait une longue opposition. En 1902 elle tenta de remplacer le régime de la conscription par celui du volontariat. Des avantages spéciaux furent accordés à ceux qui s'engageraient, et comme on comptait que ces avantages provoqueraient une augmentation sensible du nombre des volontaires, on réduisit, pour les miliciens désignés par le sort, le temps de service à 20 mois. L'augmentation du nombre des volontaires fut insignifiante, et le résultat de la réforme fut un déchet considérable dans les effectifs. Pour les rétablir au taux normal, il fallut bien se résoudre à une nouvelle réforme militaire qui est un achèvement vers le service personnel et général. Le tirage au sort a été supprimé, et le service militaire est devenu obligatoire à l'âge de dix-neuf ans pour le fils aîné ou unique de toutes les familles belges; les autres fils sont exemptés par le service de l'aîné, à moins que l'un d'eux ne se substitue à lui. Quant à la durée du temps de service, elle est de 20 mois pour l'infanterie, de 36 mois pour la cavalerie et l'artillerie montée, de 22 mois pour l'artillerie de forteresse, les compagnies spéciales et le génie, de 24 mois pour le bataillon d'administration. Mais, à partir de 1912, il sera réduit à 15 mois pour l'infanterie, l'artillerie de forteresse et le génie, à 24 mois pour la cavalerie, à 21 mois pour l'artillerie et le train, à 12 mois pour le bataillon d'administration. Sous l'empire de l'ancienne législation le contingent annuel était, depuis de longues années, fixé à 13300 hommes; 14900 hommes ont été incorporés pendant la première année d'application de la nouvelle loi. En 1902, quand on espéra résoudre le problème militaire en instituant le volontariat, on avait réorganisé la garde civique de façon à lui donner le caractère d'une armée territoriale; ce régime a subsisté depuis.



EN MANŒUVRES : DISTRIBUTION DES VIVRES.



BRUXELLES : RETOUR A LA CASERNE APRÈS L'EXERCICE.

Primitivement la garde civique belge ressemblait fort à l'ancienne garde nationale française. Dans la pensée de ceux qui l'avaient créée, elle ne devait jouer aucun rôle militaire. Ne comptant dans ses rangs que ceux qui avaient le moyen de payer eux-mêmes leur uniforme, c'était une force essentiellement bourgeoise sur qui l'on comptait pour assurer le maintien de l'ordre en cas de trouble avec plus de ménagements pour la population civile que ne l'aurait fait l'armée, soumise à une discipline plus stricte. On la destinait aussi vaguement à défendre en cas de besoin les libertés publiques contre les tentatives du gouvernement.

Cette ancienne garde civique belge justifiait tous les brocards classiques dont l'esprit parisien accabla les gardes nationaux du temps de Louis-Philippe. Elle ne se prenait pas elle-même au sérieux. Les élections des officiers donnaient lieu à d'incroyables plaisanteries; les prises d'armes étaient pour les uns des parties de plaisir, pour les autres des corvées qu'on parvenait facilement à éviter pour peu que l'on sût se ménager les bonnes grâces de son capitaine.

Il n'en est plus ainsi depuis la réorganisation; on s'est efforcé de militariser le plus possible la garde civique, de façon à en faire une sorte d'armée de seconde ligne, et les exercices sont devenus plus nombreux, plus réguliers et plus sérieux. Les gens du métier, pourtant, ne croient pas qu'on puisse compter sérieusement sur cette sorte de « landwehr » dépourvue d'instruction préliminaire et commandée par des officiers amateurs.

Aussi, si l'on veut organiser sérieusement la défense de la Belgique, faudra-t-il se résoudre à adopter le service personnel et général.

**Le nouveau bassin minier de la Campine.** — La force même des choses, le développement normal de son activité, doit entraîner la Belgique nouvelle sur le terrain des compétitions économiques, car l'énorme ruche industrielle va s'agrandir encore, et cette vieille terre campinoise que nous venons de parcourir et que ses déserts de sable semblaient vouer à l'oubli va, dans quelques années, se bosseler de terrils noirâtres, se couvrir de charbonnages et d'usines. Dans vingt ans c'en sera fait de la Campine sauvage, et la bruyère se peuplera de cités ouvrières. C'est en 1902 que des sondages dirigés par un géologue liégeois, M. André Dumont, révélèrent définitivement l'existence dans les provinces d'Anvers et de Limbourg d'un vaste bassin houiller. On le soupçonnait depuis quelques années déjà, et le succès des opérations de M. Dumont s'étant répandu, MM. Hanrez, Houzeau de Lehaie, Delannoy et Finet déposèrent au Sénat de Belgique un projet de loi par lequel ils proposaient de réduire à 40 ans la durée de concessions futures, sauf à accorder à l'exploitant des prolongations de dix années moyennant l'abandon à l'État d'une partie des bénéfices réalisés, d'interdire la cession et le partage des mines sans l'autorisation du gouvernement, et de prendre certaines mesures pour empêcher la spéculation et la hausse artificielle des prix. La promptitude avec laquelle on déposait ce projet de réforme de la législation minière soulignait l'importance du nouveau bassin. Les auteurs de cette proposition de loi entendaient prendre les devants et réserver l'intérêt collectif sur lequel, à leurs yeux, on n'avait pas suffisamment veillé dans les concessions d'ailleurs lointaines accordées dans le Borinage, le pays de Charleroi et le pays de Liège sous le régime des lois de 1810 et 1837.

Entre sa limite orientale, qui est la Meuse, et sa limite occidentale, qu'on peut arrêter à une ligne dirigée de Lierre sur Oostmalle, le bassin charbonnier de la Campine a une longueur d'environ 75 kilomètres; sa largeur varie de 14 à 16 kilomètres, de sorte qu'on peut estimer sa surface totale de 1 050 à 1 200 kilomètres carrés. Recouverte par le Ilot crétacé, puis par les sables d'origine océanique qui forment la partie superficielle du sol de la Campine, la houille de ce bassin nouveau se trouve à une grande profondeur et l'extraction en sera évidemment beaucoup plus coûteuse que dans les vieux charbonnages. Mais ces premières difficultés vaincues, la richesse de ce bassin paraît incalculable et son exploitation ne manquera pas d'avoir une influence considérable sur la vie économique de tout le pays. Elle augmentera ses richesses dans de grandes proportions, mais en modifiant les conditions de vie d'une population jusqu'à présent très arriérée. Elle soulèvera des problèmes sociaux dont il serait dangereux de méconnaître les périls.

Entre sa limite orientale, qui est la Meuse, et sa limite occidentale, qu'on peut arrêter à une ligne dirigée de Lierre sur Oostmalle, le bassin charbonnier de la Campine a une longueur d'environ 75 kilomètres; sa largeur varie de 14 à 16 kilomètres, de sorte qu'on peut estimer sa surface totale de 1 050 à 1 200 kilomètres carrés. Recouverte par le Ilot crétacé, puis par les sables d'origine océanique qui forment la partie superficielle du sol de la Campine, la houille de ce bassin nouveau se trouve à une grande profondeur et l'extraction en sera évidemment beaucoup plus coûteuse que dans les vieux charbonnages. Mais ces premières difficultés vaincues, la richesse de ce bassin paraît incalculable et son exploitation ne manquera pas d'avoir une influence considérable sur la vie économique de tout le pays. Elle augmentera ses richesses dans de grandes proportions, mais en modifiant les conditions de vie d'une population jusqu'à présent très arriérée. Elle soulèvera des problèmes sociaux dont il serait dangereux de méconnaître les périls.



RÉPARATIONS AU CANTONNEMENT.



CAMPEMENT DE MISSION AU VILLAGE DE PISSIDO [CABRA].

# LE CONGO

## ET L'EXPANSION ÉCONOMIQUE DE LA BELGIQUE

*Nécessité de l'expansion économique de la Belgique. — La congestion industrielle. — Le rôle de Léopold II. — La fondation de l'État indépendant du Congo. — L'organisation et l'exploration. — La campagne arabe. — Géographie physique du Congo. — Les races. — La Faune. — La Flore. — L'administration du Congo léopoldien et l'administration du Congo belge.*



par la fortune même de la dynastie nationale, avaient été mêlées à des conflits européens où, par la force des choses, elles en étaient arrivées à devenir une sorte de monnaie d'appoint qui, dans les guerres dynastiques du xvii<sup>e</sup> siècle, servit uniquement à parfaire des combinaisons diplomatiques dans lesquelles leur intérêt, leur sentiment et leur volonté n'étaient comptés pour rien. Nous les avons ensuite vues frappées au xvii<sup>e</sup> siècle d'une léthargie dont quelques villes ne se sont pas

**N**ous voici parvenus au terme de cette analyse dans laquelle nous nous sommes efforcés de justifier les vues synthétiques que nous donnions au début de cet ouvrage sur l'organisme complexe et contradictoire qu'est la Belgique. Nous avons vu comment, formé par la nature et l'histoire, ce pays frontière, cette marche caractéristique des civilisations française et germanique, en était arrivé à présenter une véritable synthèse de l'Europe occidentale. Nous avons remarqué, comment, après avoir réalisé une première fois leur unité politique au xv<sup>e</sup> siècle sous les ducs de Bourgogne, les provinces belges, entraînées

encore réveillées. Nous avons admiré enfin comment, au xix<sup>e</sup> siècle, ce vieux pays secoué par le coup de fouet de la Révolution française et de Napoléon, le grand accoucheur des destinées, s'était orienté vers les nécessités d'une civilisation économique, qui lui a valu la plus étonnante prospérité matérielle. Sans succomber au vain désir des prévisions ou des entrevues de l'avenir, il nous reste à déterminer quelles sont ses possibilités futures.

La prospérité de la Belgique moderne est due beaucoup plus à son industrie qu'à son commerce. En dehors d'Anvers qui, comme on l'a vu, doit à sa situation la prospérité de ses marchands, les grandes maisons de commerce belge sont rares, et la plupart d'entre elles sont dirigées par des étrangers. Sous ce rapport l'esprit timide et boutiquier qui régnait uniformément dans le pays il y a cinquante ans encore n'a point complètement disparu. Jusqu'à présent cette situation n'a pas eu d'inconvénient réel, et il était heureux que les Belges développassent leurs aptitudes industrielles plutôt que de se lancer dans les initiatives et les hardiesses d'un commerce universel pour lesquelles ils ne semblaient point faits. La Belgique fabriquait, les autres pays écoulaient, transportaient et consommaient, Anvers percevait le péage, et tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes économiques.

Longtemps l'Angleterre, libre-échangiste et coloniale, suffit à ce rôle, d'ailleurs très lucratif, d'intermédiaire; depuis l'Alle-

magne est intervenue, et le chiffre des affaires qu'elle fait avec les provinces belges augmente d'année en année; la France enfin est, depuis des temps immémoriaux, une des principales clientes de la Belgique, qui, d'autre part, lui achète en grande quantité ses vins, ses huiles, ses soieries, ses articles de luxe. La prospérité de l'industrie belge est donc à la merci de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Il suffit que ces puissances entrent résolument dans la voie du protectionnisme pour que la Belgique subisse une terrible crise de pléthore.

D'autre part, l'industrie allemande dont l'expansion dans le monde est appuyée par le prestige d'une formidable puissance politique et militaire lui fait, depuis quelque temps, la plus dangereuse concurrence non seulement dans les colonies d'outre-mer, mais en Belgique même. Or, l'intensité de la production belge fait qu'il lui est absolument nécessaire de disposer d'un vaste marché. Le pays même consomme à peine 1/4 de ce que produisent ses grandes industries; 13/14 doivent donc être exportés régulièrement. Cette situation avait déjà frappé beaucoup d'esprits il y a une trentaine d'années, et c'est alors que quelques personnes songèrent pour la première fois à une entente économique et politique avec la Hollande. Il leur semblait que la querelle de 1830 devait s'être apaisée avec le temps et qu'il était bon que l'intérêt commun des deux peuples fit taire les anciennes rancunes de ces « ennemis d'un jour dont la patrie et l'histoire eussent dû faire des alliés ». Formulée, assez timidement, il est vrai, dès 1875, l'idée a été reprise en 1905 par M. Eugène Baie dans le *Petit Bleu* de Bruxelles, que dirigeait alors M. Gérard Harry. Elle fut vivement commentée par toute la presse internationale, et une commission hollando-belge, qui évidemment n'eut rien d'officiel, fut même constituée. Elle a cherché dans le silence à résoudre certains problèmes secondaires, comme l'« exequatur » des jugements et la réduction de la taxe postale. Mais ni le monde officiel ni l'ensemble de la nation hollandaise n'ont répondu à ces avances belges, et il semble aujourd'hui que le projet d'entente soit remis à un lointain avenir, sinon aux calendes. Les industriels devaient forcément se préoccuper de solutions plus immédiates et plus positives. Ils se sont d'abord tournés vers la Russie. On sait la quantité d'établissements industriels que les Belges ont fondés dans l'empire moscovite. On a calculé que plus d'un milliard y avait été consacré. Mais on s'était singulièrement exagéré la faculté de consommation de ce pays, et les capitalistes belges ont eu à subir de ce côté de graves mécomptes. Les entreprises de tramways, qu'ils ont pour ainsi dire monopolisées dans toute l'Europe, ont été d'un meilleur rendement. Mais ce n'est là qu'un aspect secondaire de la vie économique, et, pour assurer des débouchés durables à l'industrie belge, les regards des économistes devaient fatalement se diriger vers le domaine colonial. La clairvoyance du roi Léopold II les conduisit dès l'abord. Il était encore duc de Brabant quand il entrevit le grand dessein qu'il devait réaliser plus tard : donner à son pays un domaine colonial assez vaste pour que ses ateliers aient toujours des débouchés sursuffisants. Les circonstances l'y ont aidé, mais il a su en profiter avec un admirable sens pratique et un véritable génie d'homme d'affaires.

Ce souverain, du reste, en dépit des malentendus qui l'ont, à différentes reprises, plus ou moins brouillé avec son peuple, fut à tout prendre l'homme le plus représentatif de la Belgique nouvelle. Ayant amassé la badauderie parisienne par quelques aventures que la chronique a d'ailleurs exagérées, ayant inquiété l'intérêt anglais par le succès de son entreprise coloniale, il s'était acquis, depuis longtemps déjà, dans l'Europe entière, une célébrité qui a empêché qu'on lui rendit justice, ou du moins que l'on connût, avec toutes les nuances qu'elle comporte, sa personnalité véritable. Cette personnalité était aussi loin du boulevardier sceptique « roi des Belges et des belles » dont la caricature a popularisé le masque illusoire que du négrier sans scrupules dont certains journalistes anglais et américains ont répandu la légende. Assurément on n'eût trouvé en Léopold II aucune des qualités élégantes et généreuses dont les vieux pays monarchiques veulent orner la personne de leur roi, en qui ils mettent toujours une incarnation de leur idéal; nul n'était moins chevaleresque que ce roi d'un peuple qui, à la vérité, n'admire guère la chevalerie qu'au théâtre. Son attitude en différentes circonstances nous a appris qu'il n'était pas de ceux qui pratiquent la bravoure inutile. Ses démêlés de famille nous ont montré qu'il ne connaissait pas la douceur du pardon, et sa conception des affaires, le plaisir personnel qu'il mettait à vendre et à acheter,

avertissait qu'il avait rayé de son cœur ce dédain du petit profit, cette conception de l'honneur guerrier qui est l'élégance morale des nations militaires. Mais c'est peut-être parce qu'il manqua de toutes ces qualités périmées qu'il fut un grand souverain moderne, un souverain tel qu'il en faut aux âges économiques. Ses projets, ses entreprises, ses bâtiments même sont d'une ampleur vraiment royale. Seulement ils sont d'un roi marchand, et la persistance des conceptions passées fait qu'il nous semble que ces deux mots ne peuvent aller de pair.

Un roi marchand! Tel était bien le second roi des Belges. A le suivre dans les manifestations multiples de sa personnalité complexe, on verra qu'il réalise avec une rare perfection le type de l'homme d'argent, du dominateur, du maître, dans une société dont la puissance et la stabilité dépendent tout entières de la concentration et du maniement du capital. Certes il devait à la vieille race autoritaire et féodale des Cobourg dont il était issu la rudesse d'une voloué qui ne pliait devant rien; mais elle était corrigée par la finesse opportuniste des d'Orléans, auxquels il tenait par sa mère et par un sens extraordinairement précis des réalités immédiates. De toute la lignée féodale dont il sortait, il avait hérité le besoin de la domination, de l'action personnelle et même un certain amour de la gloire. Mais cette puissance et cette gloire, il avait vu que, dans l'âge où nous vivons, on ne pouvait l'acquérir que par la possession de l'or: de là cette âpreté financière qui, on l'admettra bien, n'eut pas pour but suprême l'acquisition d'une villa à Beaulieu, la constitution d'une fortune destinée à des héritiers légitimes dont il n'avait cure, ou la possibilité de faire des legs à des héritiers illégitimes qu'il aimait d'un amour de vieillard. L'or, pour lui, n'était qu'un moyen d'assurer sa domination sur les hommes et les parlements. Dès les commencements de son règne il étouffa, en effet, dans les limites constitutionnelles où le maintenaient les lois du pays, il sentit qu'il ne pourrait jamais se contenter de vivre tranquillement entre son palais de Laeken et sa villa d'Ostende, en tenant attentivement la balance égale entre les deux partis historiques qui, jusqu'à 1830, s'étaient partagé les provinces belges, et il voulut se donner un plus grand rôle. En était-il un plus beau que de guider son peuple dans les voies économiques où il voyait le salut, et qui devaient lui assurer à lui-même la situation internationale que son père avait occupée à cause d'un prestige personnel auquel il ne pouvait prétendre? De cette triple pensée: réunir entre ses mains les capitaux nécessaires pour le maniement des hommes à qui les méprise, consolider le pouvoir royal par ses services, et jouer un grand rôle dans la société internationale, malgré l'exiguïté de ses États, est sortie l'œuvre congolaise; de cette conviction absolue que rien n'est viable aujourd'hui qui ne soit issu de la psychologie mercantile et financière sont nées son organisation et sa politique. L'État que Léopold II a créé dans les forêts africaines, étrange organisme politique, véritable nouveauté dans le droit public, une monarchie absolue limitée par les traités internationaux, ne réalise-t-il pas le type le plus parfait de l'État marchand? exploitation, non pas irréflicie comme celle que les Espagnols firent subir au nouveau monde, mais scientifique et raisonnée d'un territoire immense et vierge.

Cette conception, comme on le verra ci-après, devait donner tout d'abord les meilleurs résultats. Mais si vaste et si lucide que soit le génie d'un homme, il ne peut tout prévoir dans un monde aussi complexe que le nôtre. Et tandis qu'avec l'âge, l'autoritarisme de Léopold II s'exaspérait, se raidissait parfois jusqu'à l'absurde, renonçant aux services des meilleurs serviteurs, dès que ceux-ci se permettaient de faire une objection à sa volonté, il se voyait finalement obligé de se soumettre à ce contrôle parlementaire qu'il avait toujours exercé. La Belgique, somme toute, n'a accepté le magnifique cadeau qu'il lui a fait que sous bénéfice d'inventaire.

Il faut toujours en rabattre de ses rêves. Léopold II n'aura pu faire du Congo le puissant instrument de politique royale qu'il avait rêvé de léguer à son successeur, mais il aura donné à ses sujets une colonie organisée et où ceux-ci, après quelques dépenses inévitables, trouveront, semble-t-il, d'inépuisables ressources. Tout ce qui, dans cette œuvre royale, aura été conforme aux nécessités inéluctables qui poussent la Belgique sur les grands chemins du monde pourra durer; tout ce qui aura pris l'aspect d'une tentative contre cette volonté, bonne ou mauvaise, des peuples modernes de se gouverner eux-mêmes, et de contrôler ceux qui les dirigent, se sera brisé contre la force des choses.